LES

REGLES
DE
L'EDUCATION DES ENFANS.

OÙ IL EST PARLE' EN DETAIL

DE LA MANIERE DONT il se faut conduire, pour leur inspirer les sentimens d'une solide pieté; & pour leur apprendre parfaitement les belles Lettres.

TOME II.

...FACOLTÀ DI FILOS. E LETTERE

A
VII
1042



A PARIS,
Chez ESTIENNE MICHALLET, ruë S. Jacques, à l'Image S. Paul.

M. DC. LXXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

D. J. E. Sig. Epō. di Monoafia

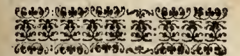


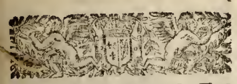
TABLE
DES CHAPITRES contenus en ce Volume.

FILOS. E LETTERE

LIVRE III.

LIVRE IV.

Fin de la Table.



LES REGLES DE L'EDUCATION DES ENFANS.

LIVRE III.

Où il est parlé de la maniere dont il s'y faut conduire, pour tâcher de leur apprendre les belles Lettres.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que les belles Lettres ; & combien il est avantageux de s'y appliquer dés sa jeunesse.

L'On a autrefois appellé arts liberaux les sciences qu'on faisoit apprendre aux enfans dés leur jeunesse ; pour les distinguer des arts mechaniques, ausquels s'appliquoient les personnes d'une condition servile, par un

esprit bas & mercenaire.

Epist.101, ad Mem. Saint Augustin n'approuve pas pourtant ce nom que les Payens, dit-il, qui estoient dominez par diverses cupiditez, ont donné aux connoissances humaines ; parce qu'il n'y a rien ny dans les fables impies, dont les Poëtes sont remplis ny dans les mensonges pompeux & étudiez que les Orateurs nous étal lent, ny dans les fausses subtilite des Philosophes, qui convienne nostre état de liberté.

On les appelle aussi tres-souver humanitez, ou sciences humaines ou parce qu'elles adoucissent l'e prit ; ou parce que ceux qui ne l ont pas apprises, meinent une v toute sauvage. Car s'ils s'ennuyer lors qu'ils sont seuls, à cause q leur esprit ne leur fournit rien, po les entretenir ; ils ont souvent ho te de se trouver aussi parmy les ho nestes gens ; parce qu'ils sont oblig de demeurer avec eux dans le lence.

Plato l. de Legib. Et c'est ce qui fait dire à Plato qu'un homme qui n'a pas esté é vé dans les études, est le plus

rouche & le plus indomptable de tous les animaux.

Les Peres de l'Eglise les ont nommées des sciences étrangeres, à cause qu'ils les croyoient peu convenables aux Chrétiens, qui doivent particulierement s'appliquer à la science du salut dans la lecture des livres sacrez. C'est ainsi que les appelle S. Gregoire, parlant de ceux qui abandonnant le soin qu'ils devroient prendre des choses du Ciel, tâchent de paroistre habiles dans ces sortes de sciences : Et loüant ailleurs S. Paulin de les avoir sceuës parfaitement, il l'appelle, *Hominem exterioribus studiis apprimè eruditum.*

Euseb. l. 2. Hist. Eccl. c. 4.

Greg. l. 4. Dial. c. 3.

Idem l. 3 c. 1.

Or par le nom de sciences humaines, ou humanitez, l'on entend non seulement la Grammaire, la Rhetorique & la Logique, qui sont comme l'entrée & les premiers élemens des sciences : mais aussi les Mathematiques, l'Histoire & la Philosophie ; & particulierement la connoissance des Auteurs, tant anciens que modernes.

Les trois premieres sciences regardent le discours. Car la Gram-

maire apprend à parler & à écrire correctement, & a pour but la pureté de la langue. La Rhetorique s'en propose l'embelliſſement & les richeſſes du diſcours, & ſe ſert de figures pour s'énoncer avec plus d'agréement. Enfin la Logique apprend à bien penſer, & à raiſonner juſte; à pour fin la verité.

Les quatre autres, ſçavoir la Geometrie, l'Arithmetique, la Muſique, & l'Aſtronomie, ſont appellées Mathematiques, à cauſe que c'eſtoient les premieres ſciences qu'on faiſoit autrefois apprendre aux enfans.

Cic. pro Archia Poëta.

Ciceron parlant de ces ſciences, dit qu'elles nourriſſent agreablement l'eſprit des jeunes gens, qu'elles maintiennent les vieillars dans la joye, qu'elles ſervent d'ornement dans la proſperité, & d'aſyle dans l'adverſité; elles divertiſſent dans la maiſon, & n'embarraſſent point au dehors, ajoûte-t'il. Elles paſſent les nuits avec nous, elles nous accompagnent dans les voyages; & enfin elles ne nous quittent pas dans le ſejour que nous faiſons à la campagne.

C'est ce qui a fait remarquer à Suetone dans la vie de Tibere comme un excez de cruauté, d'avoir fait oster à des Seigneurs qu'il avoit fait mettre en prison les livres; dans la lecture desquels ils auroiens pû trouver quelque consolation. Outre que ces belles Lettres sont agreables, elles sont aussi utiles à toutes sortes d'états & de personnes. c. 61.

L'homme sage, dit Cassiodore, apprend par elles à devenir encore plus sage qu'il n'estoit; l'homme de guerre y trouve des raisons & des exemples qui contribuënt à affermir de plus en plus son courage. Le Prince y apprend la maniere de conduire ses Sujets avec équité & moderation. Enfin il n'y a point d'état & de condition dans le monde, que la connoissance des belles Lettres ne releve infiniment, & à laquelle elles ne soient tres-utiles. *Desiderabilis est eruditio litterarum, quæ naturam laudabilem eximiè reddit ornatam. Ibi prudens invenit unde sapientior fiat; ibi bellator reperit unde animi virtute roboretur. Inde Princeps accipit quemadmodum populos sub æqua-* Cass. l. 1. Ep. 30.

litate componat. : nec aliqua in mundo potest esse fortuna, quam litterarum non augeat gloriosa notitia.

Non seulement les sciences humaines sont agreables, en quelque âge & en quelque condition qu'on soit; mais on peut encore dire avec Isocrate, qu'elles sont particulierement avantageuses à ceux qui n'ont guere de biens, & que c'est une des meilleures provisions qu'ils puissent faire pour leur vieillesse, βεβαιω περι τῶν ἄλλων κτημάτων ἡ σοφία.

Isoc.

Cela estant donc ainsi, les jeunes gens ne sçauroient rien faire de plus avantageux pour eux, que de s'y appliquer, tandis qu'ils en ont le temps, & que leurs esprits ne sont pas encore distraits par les soins & les affaires temporelles; puisqu'elles sont comme le fondement de toute l'érudition; particulierement s'ils ont envie d'étudier en Theologie, & s'ils desirent acquerir une parfaite intelligence des Ecritures, des Conciles & des Peres. C'est pourquoy Saint Gregoire de Nysse loüe Saint Basile son frere d'avoir sceu parfaitement les sciences humaines,

& la Rhetorique ; dont pourtant il ne faisoit pas, dit-il, son principal; mais seulement son accessoire. *In artibus & disciplinis secundariam dun taxat curam operamque ponebat ; hoc nimirum fructus ex illis colligens, ut filiarum adjumento ad nostram Philosophiam uteretur.* *Greg. Nyss. or. in laudem de Ba.*

Le Pape Saint Gregoire les compare à un marche-pied qui doit servir à nos esprits pour les élever à des sciences plus sublimes & plus élevées. *Greg. in l. 1. Reg. c.13.*

Saint Augustin dit aussi à ce sujet, qu'il ne faut s'arréter aux Auteurs profanes que par necessité ; & comme l'on s'arréte dans une hôtellerie en voyageant : *Non habitandi electione, sed itinerandi necessitate.* Et en effet leur lecture sert infiniment pour faire bien entendre les endroits qui sont difficiles, embarassez, & obscurs dans la Sainte Ecriture, dont il faut d'abord s'appliquer à bien connoître le sens litteral. *Aug. l. 6. de Musica.*

CHAPITRE II.

Les Peres de l'Eglise ont beaucoup estimé les Humanitez, & plusieurs d'entr'eux y ont mesme excellé.

Greg. l. 3. Dial. c. 37. LEs Peres de l'Eglise n'ont pas crû les belles Lettres absolument necessaires au salut, comme le disent Saint Bernard & S. Gregoire. Nous „ sçavons bien, dit ce grand Pape en „ parlant de Saint Sanctule, que cét „ homme qui s'exposa à la mort pour „ sauver la vie à un Diacre, ne sçavoit „ quasi pas les premiers elemens des „ belles Lettres; & qu'il n'estoit „ pas mesme fort instruit dans les pre- „ ceptés de la Loy: mais parce que la „ charité en est la plenitude, il l'a „ observée toute entiere, en aimant „ bien Dieu & le prochain. Après cela „ comparons son ignorance sçavante „ avec nostre science ignorante, & „ nous verrons que son ignorance a „ infiniment surpassé nos lumieres. „ Nous nous meslons de faire de beaux „ discours sur les vertus, tandis que „ nous en sommes vuides: & estant

comme au milieu d'un beau jardin «
plein d'arbres chargez de fruits, nous «
ne faisons que nous repaistre de la «
bonne odeur qui en sort, sans nous «
en nourrir ; au lieu que ce saint «
homme ne songeoit qu'à se remplir «
du fruit des vertus, sans se mettre «
en peine d'en faire des discours.

Ils les ont neanmoins fort estimées ; & il paroist mesme dans leurs ouvrages que plusieurs d'entr'eux les ont sceuës parfaitement.

Et en effet Saint Hierosme dit qu'Origene interpretoit aux Payens les Auteurs profanes, pour avoir occasion de leur parler de la Foy, & de leur en expliquer les mysteres. *Ut sub occasione sæcularis litteraturæ in fide Christi eos instituerent.* *Hieron. in Catal. Script. Ecclesiast.*

Et Eusebe ajoûte qu'il exhortoit ceux qui n'avoient pas encore l'esprit assez ouvert à s'appliquer à leur lecture ; en leu disant, qu'elle leur serviroit beaucoup pour l'intelligence des livres saints. *Eus. Hist. Eccl. l.*

Il falloit bien aussi que Saint Apollinaire, Saint Basile le Grand, Saint Gregoire de Naziance y excellassent, puisque Sozomeme rapporte que ce *Hist. Eccl. Sozom. l. 5. c. 18.*

fut la haute reputation de ces deux Saints, qui porta Julien l'apoſtat à faire defenſe aux Profeſſeurs Chrétiens d'enſeigner les Auteurs profanes. *Offenderunt eum non mediocriter Baſilius & Gregorius Cappadoces, qui temporis illius Rhetores ſuperabant.*

Tertullien, Arnobe, Minutius Felix, Saint Cyprien, Saint Auguſtin, Saint Hieroſme, Saint Ambroiſe, S. Paulin; & une infinité d'autres qui ont deffendu l'Egliſe avec tant d'éloquence & de ſuccez, ne ſe ſeroient pas auſſi rendus ſi admirables par la beauté de leurs écrits, s'ils n'avoient lû les Auteurs profanes avec beaucoup d'application.

On peut apporter trois raiſons qui ſemblent les y avoir engagez.

La premiere eſt, que pour bien refuter les erreurs des Payens, il falloit les ſçavoir parfaitement; outre qu'il eſtoit avantageux de ſe ſervir de leurs propres paroles, pour les combattre eux-mêmes plus fortement, comme David ſe ſervit de l'épée de Goliath pour luy couper la teſte.

D'ailleurs, pour defendre la verité contre les inſultes & les empor-

temens furieux de ceux qui osoient l'attaquer, il ne suffisoit pas d'avoir beaucoup de pieté & de zele ; mais il falloit encore que ce zele fût soûtenû par une éloquence vive & animée, qui pût les confondre. *Quis audeat dicere, adversus mendacium in defensionibus suis inermem debere consistere veritatem*, dit S. Augustin.

l. 4. de ver. rit. Christ. Aug l 3. de doctr. Christ.

La seconde raison qui me semble avoir obligé les Peres de l'Eglise à bien lire les livres des Payens, a esté pour faire voir à tout le monde la bassesse de leurs sentimens & leurs impertinentes réveries. Car comme l'obscurité des ombres fait paroistre la lumiere avec bien plus d'éclat ; aussi rien n'a tant servi à relever la solidité de nostre Religion & l'excellence de nos mysteres, que la comparaison que les Peres en ont faite avec l'impureté & les ridicules ceremonies des festes Payennes.

On peut dire pour une troisiéme raison, qu'il a fallu enlever aux Payens plusieurs veritez, dont ils estoient les injustes possesseurs, pour les rendre à l'Eglise, à laquelle elles appartenoient. *Si quis fortè vera &*

Aug. l. de doct. Christ. c. 40. *fidei nostræ accommoda dixerunt Ethnici; ab iis tanquam ab injustis possessoribus in usum nostrum vindicanda sunt.* Et c'est là proprement dépoüiller les Egyptiens, & employer leurs richesses à l'ornement du Temple, comme parle S. Gregoire de Nysse. Greg. Nyss. tract. de vita myst.

Il est vray que les Peres de l'Eglise ont aussi quelquefois blâmé les Lettres humaines : 1. à cause des mauvais effets qu'elles produisent pour l'ordinaire dans ceux qui s'y appliquent ; car elles leur desséchent le cœur, elles leur remplissent l'esprit de mille sottises, & d'une insupportable vanité ; Enfin elles les rendent presomptueux, amateurs d'eux-mesmes, & grands parleurs. *Ista liberalium artium consectatio molestos, verbosos, & sibi placentes facit*, dit Seneque. 2. C'a esté à cause de la comparaison qu'ils en ont faite avec les Saintes Ecritures, à la lecture desquelles ils ont crû que les Chrétiens devoient employer tout leur temps. l. 1. Confes. c. 13. Sen. Ep. 88.

» L'on n'apprend pas dans les li-
» vres des Payens la veritable pieté, dit
» Saint Augustin : c'est à dire la ma-
» niere dont il faut honorer Dieu,

d'où se doivent tirer tous les de- « voirs de la bonne vie. *Apud eos vera pietas, id est verus Dei cultus, unde omnia recte vivendi duci debent officia, non invenitur.*» *Aug. Ep. 19.*

Les metamorphoses ridicules qui « s'y trouvent, leurs mensonges, leurs « imaginations vaines & folles, leurs « niaiseries, & leurs dogmes pleins « d'orgüeil leur ont aussi fait croire « que la connoissance de ces choses « ne meritoit pas qu'on luy donnât le « nom de science. *Absit omnino, ut istorum hominum vanitates & insaniæ mendaces, ventosæ nugæ & superbus error, recte libertales artes nominentur, hominum scilicet infelicium, qui Dei gratiam, qua sola liberamur de corpore mortis hujus, non cognoverunt.* *Aug. Epist. 101.*

Saint Paulin se plaint dans une Lettre qu'il écrit à un de ses amis, qu'il est tout plein de fleurettes qu'il « a ramassées dans les Poëtes, qu'il « est abondant en riches expressions, « & en traits d'éloquence, qu'il a « tirez des Orateurs; & qu'il trouve « assez de temps pour se remplir l'es- « prit des diverses opinions des Philo- « sophes; cependant qu'il n'en peut « *Paul. Epist. 5. ad Iovin.*

„ trouver pour apprendre à devenir „ bon Chrétien. *Vacat tibi ut Philosophus sis, non vacat ut sis Christianus.* „ Changez, ajoûte-t'il, changez plûtost de conduite, & laissez là ce „ faux plaisir que vous trouvez dans „ ces sortes d'études si inutiles. Fuyez „ ces Autheurs profanes, comme „ Ulysse fuyoit ces peuples de l'Afrique, à qui la douceur d'une herbe appellée Lothos, ostoit le souvenir de leur patrie, & le desir d'y retourner.

E Conc. Cloesfonia ad 747. cap. VII.

C'est une chose deplorable, dit un Concile d'Angleterre parlant de ce que nous voyons arriver en nos jours, qu'il se trouve si peu de personnes qui soient touchées d'un „ amour sincere pour la science sainte, & qui veüillent se donner „ tant soit peu de peine pour la bien „ apprendre : Au lieu de cela l'on „ s'occupe dans la jeunesse à mille „ choses vaines; l'on se laisse emporter au desir d'une gloire frivole ; & „ par un funeste égarement d'esprit „ l'on suit l'instabilité de la vie presente, sans s'arrester assidument à „ l'étude des saintes Ecritures. C'est

pourquoy le Concile ordonne qu'on «
arreste la legereté des jeunes gens, «
& qu'on les applique dans les Eco- «
les à leur inspirer l'amour des sain- «
tes Lettres ; afin que s'y estant «
rendus habiles, ils deviennent pro- «
pres à rendre à l'Eglise toutes sor- «
tes de services. »

CHAPITRE III.

De la conduite des jeunes enfans pour ce qui regarde le commencement de leurs études.

LEs études ont leurs commence- *Quint. l. 1. Inst. c. 1.*
mens de mesme que tous les
autres arts. Et comme les corps les plus vigoureux ont eu besoin d'user d'abord de lait, & d'estre mis dans le berceau dés leur enfance ; ainsi ceux qui sont devenus les plus grands Orateurs, ont begayé lors qu'ils estoient encore petits, ont eu de la peine à lire, & ont esté obligez d'apprendre comme les autres les premiers elemens des sciences.

Pour proceder toûjours avec quelque ordre, je vay icy distribuer

comme en trois differentes classes tous ceux qui étudient ; afin de leur proportionner les conseils qui pourront, comme je crois, leur estre utiles.

La premiere classe où je mettray les petits qui commencent d'étudier, pourra aller jusqu'à la troisiéme des Colleges de ce temps.

La seconde ira depuis la troisiéme jusqu'à la Rhetorique.

Je parleray, pour ce qui regardera la troisiéme, des choses ausquelles doivent s'appliquer ceux qui veulent devenir veritablement sçavans; Ensuite de quoy je diray en peu de mots quelque chose de ce qui regarde la lecture des bons Auteurs tant Latins que Grecs. Commençons par ce qui regarde les petits enfans.

ARTICLE I.

A quel âge il faut commencer à travailler à l'éducation des enfans.

Strab. l. 15. Geogr.

LES Anciens ne s'accordent pas sur ce point. Strabon parlant des Brachmanes (Philosophes In-

diens) témoigne qu'ils donnoient des Maiſtres à leurs enfans quelque temps aprés leur naiſſance, & qu'ils les changeoient à meſure qu'ils avançoient en âge. Cette conduite ſemble quaſi autoriſée par la Sainte Ecriture, quand elle dit, qu'il faut commencer à inſtruire les enfans dés qu'on les a oſtez de la mammelle. *Quem docebit ſcientiam? ablactatos à lacte, avulſos ab uberibus.* *Iſ. c. 28. v. 9.*

Quintilien eſt d'avis qu'on commence à travailler à l'éducation des enfans tout le plûtoſt qu'on peut. *Quint. l. 1. Inſt. c. 7.* Car pourquoy mépriſer, dit-il, le profit qu'ils peuvent faire, avant meſme l'âge de 7. ans, quelque petit qu'il puiſſe eſtre? & pourquoy ne pas gagner ſur ce temps-là tout ce qu'on peut gagner? Outre que les premiers commencemens des études n'ont particulierement beſoin que de memoire, qui excelle d'ordinaire dans cet âge.

Pour parler donc en general, on peut dire que c'eſt environ l'âge de 7. ans qu'il faut commencer tout de bon à travailler à l'inſtruction des enfans; ſuppoſant neanmoins qu'ils

ſçachent déja lire & écrire ; parce qu'alors ils ſont d'ordinaire capables d'une application aſſez grande & aſſez ſolide.

Plutarque parlant dans la vie de Lycurgue, de la maniere dont en uſa le ſage Legiſlateur, pour établir dans Sparte cette admirable diſcipline, qui a rendu cette ville ſi floriſſante ; témoigne qu'on oſtoit les enfans aux parens, dés qu'ils eſtoient parvenus à cet âge, pour les élever tous enſemble ; & ils appellent cette éducation l'apprentiſſage de leur ſoûmiſſion & de leur obeïſſance, μάθησιν εὐπειθείας.

On peut donc inferer de-là, combien on doit blâmer la tendreſſe déraiſonnable & cruelle de certains parens, qui croient faire beaucoup pour leurs enfans, en les laiſſant juſqu'à l'âge de douze ou treize ans entre les bras & les careſſes ſouvent peu honneſtes des nourrices & des gouvernantes ; ſous prétexte que ce ſeroit préjudicier à leur ſanté, que de les appliquer plûtoſt à l'étude. *Quidam parentes crudeli miſericordia & iniqua benevolentia pueros ad ipſam*

Eraſ. de pueris ſtatim ac liber. Inſtit.

usque pubertatem inter nutricum blanditias ac fœminarum lusus ineptiasque parum castas detinendos censent ; dictitantes primam ætatem teneriorem esse, quàm ut studiorum laboribus sit idonea.

ARTICLE II.

De la maniere dont il faut apprendre à lire & à écrire.

I.

POUR commencer à apprendre à lire aux enfans, il leur faut bien faire remarquer les diverses figures & caracteres des lettres, pour ne pas confondre p. e. un b. avec un p. & le p. avec le q.

II.

Il faut leur faire distinguer les voyelles d'avec les consonnes, & leur montrer que les syllabes se font de l'union des unes avec les autres ; que les mots se composent de la jonction des syllabes ; & qu'enfin les periodes & les discours mesmes ne sont que plusieurs mots bien arrangez ensemble.

III.

Il faut prendre garde que les en-

fans soient toûjours, en lisant, dans une posture bien-seante; c'est à dire, qu'ils n'ayent pas les pieds de travers; qu'ils tiennent la teste droite; qu'ils ne fassent pas de grimaces de la bouche; & qu'ils ne l'ayent ny trop ouverte, ny trop fermée. Parce qu'on est toûjours choqué de ce qui n'est *Quint.* pas dans l'état où il doit estre. *Nihil placere potest quod non decet.*

I V.

Il faut d'abord les faire lire fort doucement jusqu'à ce que l'usage & l'accoûtumance leur ait fait acquerir la facilité de lire plus vîte, & sans se méprendre. On les recule tres-souvent, en pensant les avancer, quand on les presse trop; parce qu'hesitant à chaque mot, ils s'accoûtument à les repeter d'une maniere qui choque & qui est tout à fait desagreable.

V.

Il leur faut faire prononcer chaque mot distinctement, & d'un ton de voix intelligible, sans begayer, sans parler du fond du gosier, ny aussi entre les dents. Car ces petits defauts & plusieurs autres semblables devien-

nent enſuite incorrigibles ſi on les negligé d'abord. *Multa linguæ vitia niſi primis eximantur annis, inemendabili in poſterùm pravitate durantur.* Quint. l. 1. c. 1.

V I.

Pour rendre la lecture agreable, il faut les accoûtumer à faire les mediations & les pauſes neceſſaires, lorſque le ſens eſt parfait ; & éviter autant qu'il ſe peut la monotonie ; il faut, dis-je, les acoûtumer à faire voir en hauſſant & en baiſſant quelque fois la voix, qu'ils entendent le ſens de ce qu'ils liſent ; ſur tout quand ce ſont des vers, auſquels on doit toûjours donner la cadence.

Je ne puis m'empeſcher de remarquer icy comme en paſſant, la methode dont j'ay vû une bonne fille ſe ſervir à la campagne, pour apprendre à lire en peu de temps à 30 ou 40 petites filles qu'elle inſtruiſoit.

Les ayant diſtribuées en trois differentes bandes, ſelon qu'elles étoient plus ou moins avancées, elle les prenoit l'une aprés l'autre, en leur faiſant prendre à toutes en leurs mains le meſme livre. Et tandis qu'une liſoit tout haut cinq ou ſix li-

gnes, les 10 ou 12 autres lisoient la mesme chose, & profitoient ainsi de ce qu'on disoit à la premiere. Ensuite elle en faisoit lire une autre encore autant. Et de cette maniere lisant toutes à leur tour, il se trouvoit qu'au lieu de 10 ou 12 lignes qu'elles eussent pû lire chacune pour leur leçon ordinaire, elles en lisoient soixante ou quatre-vingt. Ensuite elle faisoit la mesme chose pour les autres moins avancées ; & l'experience faisoit voir qu'en moins de 3. mois de petites filles de 6. ans apprenoient à lire parfaitement.

VII.

Il vaut mieux pour apprendre à lire aux enfans se servir de livres François que de ceux qui sont Latins. Car comme ils entendent leur langue naturelle, ils comprendront avec bien moins de peine ce qu'ils liront en cette langue, qu'en une autre, dont ils n'ont encore aucune idée. Et en effet, c'est une regle generale, qu'il faut toûjours autant qu'on peut, faciliter toutes choses aux enfans. *A facilioribus ad*

difficiliora, à notis ad ignota semper procedendum est.

VIII.

Il est aussi avantageux de leur faire apprendre à bien écrire : rien n'est si agreable à tout le monde, ny si necessaire aux personnes de qualité, qui sont souvent obligez de faire sçavoir de certaines choses dont ils ne doivent pas mesme faire confidence à leurs meilleurs amis. *In epistolis secretis & familiaribus delectabit ne hoc quidem neglectum reliquisse,* dit Quintilien.

C'est pourquoy il les faut accoûtumer à écrire d'un caractere assez gros ; à bien former & arrondir toutes leurs lettres, en y gardant toûjours une juste proportion, & prenant garde à toutes les choses qui peuvent contribuer à rendre une écriture nette, lisible, & agreable.

IX.

Pour réüssir à cela l'on peut user de transparentes, qui donnent le moyen de former ses lettres sur celles qu'on prend pour modeles.

X.

Comme il faut ménager adroite-

ment tout ce qui peut servir au veritable bien des enfans, il faut tâcher de leur donner toûjours pour leurs exemples quelque sentence de l'Ecriture, ou quelque belle maxime de morale, dont ils puissent se ressouvenir toute leur vie. C'est encore un des conseils de Quintilien.

X I.

Il faut aussi leur faire remarquer en lisant, comment les mots s'écrivent, ce qui s'appelle orthographie.

Quintilien veut qu'on écrive comme l'on parle; parce que l'écriture est la depositaire des paroles, & qu'elle doit toûjours exprimer ce que nous disons. Tous neanmoins ne sont pas en cela de son sentiment.

ARTICLE III.

Des premiers principes de la Grammaire.

QUAND les enfans sçavent bien lire, & passablement écrire; il faut commencer à leur apprendre à decliner toutes sortes de noms, & à conjuguer toutes sortes de verbes; sans discontinuer cet exercice, jusqu'à ce qu'ils sçachent cela tres-parfaitement.

Ce

Ce sont là les premiers principes, ou les premiers elemens de la Langue Latine ; parce que tous les discours ne sont composez que de noms & de verbes, comme de leurs principales parties. Et il ne faut pas negliger cela, sous pretexte que c'est peu de chose en comparaison de ce qui doit suivre. *Minora ista si neglieris, non erit majoribus locus*, dit Quintilien dans la Preface de ses Institutions.

Il faut aprés cela leur bien faire apprendre les genres, les declinaisons, les preterits & supins, & les plus importantes regles de la Syntaxe.

Quand on veut bâtir un Palais, l'on ne prepare pas d'abord le marbre, le porphire, l'azur, & tout ce qui doit contribuer à son enrichissement & à sa magnificence; mais l'on ne travaille qu'à ses fondemens, à en élever les murailles, & à en mettre le toit. Tout de mesme lors-qu'on desire bâtir le Palais de l'érudition dans l'esprit d'un enfant, il faut d'abord luy bien faire apprendre tous ces principes, qui en sont comme les fondemens, sans lesquels tout ce qu'on entreprendra de bâtir des-

sus, tombera infailliblement par terre. *Hæc fundamenta nisi fideliter jeceris, quidquid superstruxeris corruet,* dit Quintilien.

Quint. l. 1. c. 4.

Et en effet, il est impossible de bien réüssir dans la Philosophie, dans la Medecine, dans la Jurisprudence, comme aussi dans la Theologie, si l'on n'est bon Grammairien ; & l'on ne peut estre bon Grammairien, si l'on ne sçait bien ses premiers principes. *Ad nullius rei summum nisi præcedentibus initiis non pervenitur.*

Quint. in proœmio Inst.

Dés que des enfans sçavent donc passablement toutes leurs regles, il faut leur mettre entre les mains ces livres, qui passent pour les plus aisez :

Les Fables de Phedre,
les Captifs de Plaute,
les Paradoxes de Ciceron,
les 3. Comedies de Terence.

Ces Auteurs sont les plus purs en leur langue originale, & la traduction n'en est pas moins élegante que fidele.

A la verité le Phedre est un peu fort pour de petits enfans qui commencent ; quoy qu'il soit tres-agrea-

ble & tres-divertiſſant : Et il ſeroit à ſouhaiter que quelqu'un eût voulu ſe donner la peine de travailler p. E. ſur les Colloques d'Eraſme, que Vives juge tres-propres pour cela. *Eraſmi Colloquia non modo utilitatem, ſed & voluptatem quoque habent haud ſane exiguam.* Mais c'eſt une neceſſité, faute d'autres, de s'en ſervir ; en attendant qu'on aye quelque choſe de meilleur.

Lud. Vives in Epiſtola de ratione ſtudii.

Quand ils commencent un peu à expliquer, on peut leur donner pour Hiſtoriens *Æmilius Probus*, *Severe Sulpice*, ou *Juſtin.*

Quoy qu'une infinité de choſes leur échappent, parce qu'ils ne ſont pas encore en état de connoiſtre la beauté & la délicateſſe de ces Auteurs, ils ne doivent pas pourtant ſe rebuter & ſe décourager. Une deuxiéme, ou même une troiſiéme lecture achevera ce que la premiere n'aura fait ſeulement qu'ébaucher.

ARTICLE IV.

S'il faut se servir de Regles Latines, ou de Françoises, pour apprendre ces premiers principes.

CHAQUE science a ses regles & sa methode. *Nulla ars, nulla disciplina sine methodo rectè tradi potest.*

Arist. lib. 1. de partibus animalium.

J'appelle methode une voye & une maniere facile pour apprendre ce qu'on ne sçait pas, & mieux, & en moins de temps. Cette methode est comprise en des regles qui doivent estre autant qu'il se peut, fort courtes & fort aisées.

Elles doivent, dis-je, estre fort courtes, pour ne pas surcharger la memoire des enfans. *Quidquid præcipias esto brevis.*

Elles doivent aussi estre tres-aisées, parcequ'autrement elles ne pourroient faciliter l'intelligence de ce qu'on ne sçait pas, *Via opus est incipientibus, sed ea plana & ad ingrediendum expedita,* dit Quintilien l. 8. c. 1.

Ces principes estant supposez, il est aisé, ce me semble, de decider la question.

Il y a des personnes qui pretendent qu'on doit se servir des regles Latines de Despautaire pour faire apprendre aux enfans les genres, les declinaisons, les preterits & supins, & la syntaxe ; en disant pour toutes leurs raisons, que leurs ayeuls les ayant apprises, cette ancienne coûtume leur tient lieu d'une loy qu'ils font conscience de violer. *Sententibus jam optima una res impedimento est, quod longa consuetudo aliter docendi fecit legem*, disent-ils aprés Quintilien liv. 1. chap. 5. Comme s'il falloit avoir d'autres veuës dans l'éducation des enfans, que leur soulagement & leur progrez dans les études. Or ce n'est ny les soulager, ny leur faciliter le moyen d'apprendre ces regles, que de se servir du Despautaire qui est un livre Latin, embarassé, & souvent peu intelligible.

Et en effet, il est inoüi p. e. que pour apprendre l'Espagnol, ou l'Italien, on se soit jamais servi de regles Espagnoles ou Italiennes ; puisque ce seroit entreprendre de chasser les tenebres par les tenebres, & faire voir en

même temps par une manifeste contradiction, qu'on ſçait une langue, & qu'on ne la ſçait pas. Car on ne la ſçait pas ; puis qu'on ſuppoſe vouloir l'apprendre par ces regles ; & il faudroit pourtant la ſçavoir, pour entendre ces regles, qui ſeroient conceuës en cette langue.

Que ſi l'on en uſe d'ordinaire ainſi à l'égard des perſonnes avancées en âge, & qui ont déja l'eſprit & le jugement tout formé ; que ne doit-on pas faire à l'égard des enfans qui n'ont encore aucune ouverture d'eſprit, & qui ſont auſſi peu capables d'entendre les regles de Deſpautaire par elles-meſmes, que l'Hebreu & le Syriaque, ſur quoy il eſt bon d'obſerver premierement, que ces regles n'ont commencé à eſtre en uſage, qu'au temps que la Langue Latine eſtoit tout à fait commune en France. Car on voit dans les Regiſtres du Parlement de Paris, que tous les actes publics ſe ſont toûjours faits en Latin juſqu'au temps de François I. Or Deſpautaire natif de Ninove en Flandre, n'a publié ſon ouvrage qu'en 1510 : c'eſt à dire 4.

Il eſt mort en 1514, ou 1520. ſelon d'autres.

ans avant que François I parvint à la Couronne. Mais l'état des choses est tout à fait changé : Car tout se fait presentement en François, & le Latin n'est plus que pour les Sçavans.

La seconde reflexion qu'il faut faire, est que ce livre a aussi ses defauts; & ce qui en est une preuve convaincante, c'est que 60. ans seulement aprés qu'il eut esté publié, le Concile de Malines les ayant reconnus, il y fut ordonné qu'on les corrigeroit; à quoy fut employé Verepée Chanoine & Principal du College de Boisleduc, qui y travailla effectivement avec tant de succez, que son ouvrage fut depuis receu par la plûpart des Ecoles de Flandres.

L'Université de Paris a aussi reconnu ces defauts, puis qu'elle ne s'y est jamais arrestée tout à fait; comme l'on peut voir par une infinité de changemens qui s'y sont faits de temps en temps.

Car sans parler des anciennes corrections, nous avons veu de nostre temps celle de Behourt, qui a eu quelque cours; celle de Dupleix, qu'il intitula, *Joannis Despauterii Gram*-

matica Regia, à cause qu'il la presenta au Roy Loüis XIII. Depuis ce temps-là il y en a encore eu une, intitulée, *Joannis Despauterii renovata Grammatica*.

Aprés tous ces changemens n'a-t'on pas bonne grace de nous dire, qu'on ne doit rien innover dans la maniere d'instruire les enfans ? outre qu'il n'est pas de la prudence de rejetter une chose, sous prétexte qu'elle est nouvelle, si d'ailleurs elle se trouve fort utile.

Et en effet, il seroit bien difficile de persuader presentement aux Marchands François, Hollandois, & Anglois, qu'ils feroient bien pour aller aux Indes, de prendre la route que suivoient autrefois leurs Ancestres, au lieu de s'arrester au chemin qu'on a trouvé depuis un siecle, qui est incomparablement plus court & plus aisé.

Je dis la mesme chose en cette rencontre : Je suivrois bien volontiers la methode de nos Anciens ; mais comme j'en ay trouvé une plus facile & plus commode, je m'y arresteray. Ceux qui avant nous ont tra-

vaillé à nous faire des regles, ne sont pas nos Maistres, pour nous imposer la necessité de les suivre : mais ils sont seulement nos guides ; & ils ne nous obligent de marcher sur leurs pas, qu'entant que nous trouvons que celà nous est avantageux. *Ego vero utar via veteri. Sed si propiorem invenero, hanc muniam. Qui ante nos ista invenerunt, non domini nostri, sed duces fuerunt. Patet omnibus veritas.* Sen. Ep 33.

ARTICLE V.

S'il vaut mieux faire apprendre aux enfans les commencemens du Latin dans les livres de l'Ecriture Sainte, comme les Peres de l'Eglise ont crû ; ou dans Ciceron, Terence, & les autres Auteurs profanes, comme c'est la coûtume.

L'ON compare d'ordinaire l'ame des enfans à une table raze, sur laquelle on peut tracer toutes sortes de figures ; ou bien à une cire molle, qui est susceptible de toutes les impressions qu'on luy veut donner. D'où il s'ensuit qu'il est important de remplir d'abord leur esprit des plus pures lumieres de la verité, & des plus solides maximes de la

morale ; puiſque les unes doivent eſtre durant toute leur vie les principes de leurs raiſonnemens ; & que les autres doivent eſtre les regles de toute leur conduite ; ſans quoy il ne faut pas s'attendre de voir jamais dans eux ny juſteſſe d'eſprit , ny droiture de cœur ; qui ſont pourtant les deux excellens fruits que doit produire la bonne éducation.

On ſçait bien que les enfans ont receu le principe de la vie ſpirituelle dans leur baptême ; mais cette vie eſt ſi foible , qu'elle eſt bien-toſt étouffée par la concupiſcence & par les paſſions ; ſi on ne l'entretient, & ſi l'on ne la fortifie continuellement par les moyens des veritez de l'Evangile. *Verba quæ ego locutus ſum vobis , ſpiritus & vita ſunt.*

Joan. c. 6. v. 64.

Et en effet, comme la vie du corps ne peut ſubſiſter ſans les alimens qui luy ſont propres ; il eſt de meſme impoſſible que le cœur où reſide la vie ſpirituelle , ne ſe deſſeiche , & ne tombe enfin dans une entiere défaillance ſans le pain de la parole de Dieu qui le doit ſoûtenir. *Aruit cor meum , quia oblitus ſum comedere pa-*

nem meum, difoit David. Pf. 101. v. 5.

La volonté de l'homme eft aveugle; il faut donc qu'elle s'égare, fi l'efprit qui la doit conduire n'eft éclairé ; & fi au lieu de luy propofer les veritables biens qu'elle doit aimer, il ne luy en propofe que de faux & d'apparens. Or ce ne font pas les Auteurs Payens qui donnent ces lumieres.

C'eft ce qui a fait juger à quelques-uns d'entre les Peres de l'Eglife, & à quantité de perfonnes également pieufes & éclairées, qu'il valoit mieux commencer à faire apprendre le Latin aux enfans dans les livres de la fainte Ecriture, qui leur font les plus propres ; que dans les livres des Payens.

Saint Auguftin fe plaint à ce fujet dans fes Confeffions, de la coûtume qu'on a dans les écoles Chrétiennes, de faire voir aux enfans les anciens Poëtes; & il la compare à un torrent impetueux qu'on ne peut arrefter ; & qui emporte, dit-il, les enfans d'Adam dans la mer d'une infinité de defordres. *Aug. l. 1. Conf. c. 16.*

Et en effet, que voit-on même dans meilleurs de ces Auteurs, que des exem-

ples des passions que l'Ecriture sainte condamne ? On voit Pallas dans le premier de l'Eneïde, p. c. porter la vengeance jusqu'aux derniers excez : Car elle ne se contente pas d'avoir excité une furieuse tempeste contre les Grecs, à cause d'Ajax fils d'Oïle ; mais elle s'attaque mesme à sa personne, elle le foudroye & l'écrase impitoyablement.

On voit Junon s'animer par cet exemple à en user de la même sorte envers Enée, qu'elle haïssoit.

On voit aussi Didon dans la quatriéme transportée d'un amour furieux pour Enée.

Ter. in Eunucho. Enfin on voit dans Terence un jeune homme se laisser aller à la brutalité de sa passion, par l'exemple que luy en donne le plus grand des Dieux.

Basil. magnorum er. c. 15. Il faut donc au lieu des fables des Poëtes, dit S. Basile, entretenir les enfans des histoires tirées de la sainte Ecriture, qui contiennent les merveilles que Dieu a autrefois operées en faveur des Israëlites ; & leur faire apprendre les plus belles sentences des Proverbes ; pour sanctifier leur memoire par la parole de Dieu, &

pour les former à la vertu.

Et la raison qu'il en apporte, est que les études doivent tendre à la pieté & à leurs bonnes mœurs bien plus qu'à l'éloquence & aux beaux discours, qui n'en sont que l'accessoire.

Saint Hierosme est d'avis dans la Lettre qu'il écrit à Gaudence, qu'on commence dés l'âge de 7. ans à remplir le cœur de Pacatule, comme un tresor, des belles maximes qu'elle trouvera dans les livres de Salomon, dans l'Evangile, dans les Actes & les Lettres des Apostres, & dans les Prophetes.

On voit dans Eusébe, que Leonide pere d'Origene prit un soin particulier de luy faire apprendre la sainte Ecriture préferablement à toutes les sciences des Grecs ; & qu'il vouloit mesme qu'il en apprît tous les jours quelque chose par cœur. Or Origene estoit encore fort jeune quand son pere souffrit le martyre. *Euseb. l. 6. Hist. Eccles. c. 2.*

Sozomene parlant de la maniere dont fut élevé Saint Eusebe Evêque d'Emese, témoigne que c'estoit la coûtume de son temps de commen- *Sozom. l. 3. Hist. Ecc. c. 6.*

cer par les livres de la sainte Ecriture. *A puero secundùm patriam consuetudinem in sacris fidei oraculis, postea in Gentilium disciplinis à praeceptoribus ejus loci, qui tunc aderant, institutus est.*

Sozom. l. 3. Hist. Eccl. c. 6.

Saint Gregoire Evêque de Nysse parle ainsi de l'éducation de sa sœur Sainte Macrine. Nostre mere, dit-il, la fit instruire, non pas à la maniere ordinaire dont l'on instruit les enfans de cet âge, en leur expliquant les fables des Poëtes. Car elle croioit que c'estoit agir contre la pudeur & la bien-seance, que d'empoisonner cette ame si bien née, en luy faisant voir dans les Comedies des femmes toutes transportées d'amour, & dans les Poëtes mille salletez honteuses. Mais au lieu de cela, elle luy faisoit apprendre les endroits de l'Ecriture sainte les plus aisez & les plus propres pour son âge; en commençant par les livres de la sagesse, où elle choisit les passages qui luy pouvoient apprendre à bien regler sa vie & tous les mouvemens de son esprit.

L'on voit mesme dans la reforme de l'Université de Paris faite en 1598. par l'ordre de Henry IV. que c'é-

toit autrefois la coûtume dans tous tous les Colleges de faire reciter tous les jours devant & aprés les repas une sentence de la sainte Ecriture aux écoliers, chacun à son tour. *Ante & post epulas unus ex omnibus pueris suo ordine, ex sacris Bibliis, ut olim mos erat, aliquid recitet.*

Enfin ç'a toûjours esté une maxime tres-constante parmy les Chrétiens, qu'il vaut mieux ignorer de certaines choses avec seureté, que de les apprendre avec danger. *Melius est aliquid nescire securè, quàm cum periculo discere.* Il faut bien apporter plus de precaution, dit Bede, pour cüeillir des roses au milieu des épines, que pour cüeillir un lys au milieu de ses feüilles. *Multo cautius acutis rosa in spinis, quàm mollibus lilium colligitur in foliis.*

Hier. Epist. ad Eust.

Beda in l. 1. Reg. c. 14.

Les Auteurs Payens dans lesquels on trouve de beaux mots, ou mesme de belles choses, ajoûte-t'il, sont semblables aux abeilles qui portent un peu de miel sur le bord des lévres; mais qui cachent souvent dans les actions qu'ils racontent, l'aiguillon empoisonné qui tuë les ames.

Beda in l. 1. Reg. c. 14. *Apes ipsæ quæ hujusmodi mella faciunt, ore quidem prætendunt dulcia dicta quæ mulcent ; sed in posterioribus servant venenata gesta quæ feriunt.*

C'est ce qui a porté Blosius celebre Abbé de Liessies (dans la Flandre) à donner ce salutaire conseil à tous ceux qui sont occupez à l'in-
» struction des enfans, de ne leur met-
» tre jamais entre les mains que des
» livres dans lesquels ils puissent ap-
» prendre à bien vivre, où du moins
» ils n'apprennent pas la vanité & la
» malice. Car si des enfans, dit-il, ne
» sont retenus par la crainte de Dieu
» comme par un frein, ils se laissent
» aisément emporter aux attraits & aux
» charmes de l'éloquence ; & ne se
» mettant plus en peine de cultiver la
» pieté, ils deviennent tous payens,
» & ils se précipitent comme des athées
» dans l'abysme de toutes sortes de
» vices. *Ejusmodi libros prælege, ex quibus cum litterarum peritia vel pietatem discere, vel certè non discere vanitatem & iniquitatem possint.... nisi enim juventus, quæ exercetur in litterarum studiis, fræno timoris divini contineatur, facilè amore eloquentiæ*

Bolandus in ejus vita.

abrepta illectaque dulcedine, curam pietatis deserit, & effecta veluti ethnica & sine Deo, abit in vitiorum omnium præcipitium.

Peut-estre pourray-je donner un petit essay de cecy, si je voy que le public le desire.

ARTICLE VI.

S'il faut faire voir les fables aux enfans ; & quelles sont celles qu'il est à propos de leur faire voir.

NOSTRE esprit a tellement esté obscurcy par le peché, qu'il n'est presque plus capable d'envisager la verité en elle-mesme. C'est pourquoy il la faut souvent cacher sous les nüages des choses sensibles, pour la pouvoir regarder avec moins de peine. C'est là proprement la cause des fables, & voicy leur origine.

Les esclaves n'ayant pas la liberté de dire leurs pensées aux Grands, ils les ont souvent déguisées sous le voile des fables ; comme le Prophete Nathan cacha la verité qu'il avoit ordre de dire à David sous la parabole si connuë d'une brebis enlevée.

On peut distinguer en general deux sortes de fables : Car il y en a de divertissantes, & qui cachent d'excellentes veritez sous l'apparence de leurs fictions ingenieuses ; telles que sont, par exemple, celles d'Esope & de Phedre.

Il y en a aussi qui sont peu honnestes, & qui sont capables de nuire beaucoup par les idées fâcheuses dont elles remplissent l'esprit ; telles que sont la plûpart de celles d'Ovide.

Personne ne doute que les premieres ne soient tres-utiles ; puisque les enfans y apprennent sans peine, & comme en se joüant, les plus importantes maximes de la morale. Par exemple, dans le changement des compagnons d'Ulysse en pourceaux par la Magicienne Circé, ils voyent que ceux qui s'abandonnent à des passions brutales, sont bien moins des hommes que des bestes. Et par la fable d'Acteon devoré par ses chiens, ils apprennent qu'un trop grand équipage de chasse ruine un Gentilhomme mediocrement riche. Les travaux d'Hercule, les supplices d'Yxion, de Promethée, & de Tantale dans les

Enfers; & les recompenses des grands Hommes dans les champs Elysiens, font imperceptiblement couler dans leurs esprits plusieurs belles veritez qui leur sont importantes. Et c'est en quoy consiste l'addresse d'un Maître; comme on met celle d'un Medecin à faire prendre un remede à un malade dans quelques liqueurs douces & agreables

A l'Egro fanciul porgiamo asperſi
Di soave liquor gli orli del vaso:
Succhi amari ingannato in tanto ei beve;
Et da l'inganno suo vita riceve,

comme dit le Tasse.

C'est de ces fables dont Platon témoigne que les meres se servoient autrefois, pour former l'esprit de leurs petits enfans, bien plus qu'elles ne se servoient de leurs mains pour leur former le corps. *Plato l. 2 de repub.*

C'a aussi esté par là que les Anciens ont crû qu'il falloit commencer leur instruction. De quoy Strabon apporte cette raison, qu'il faut toûjours les porter à l'étude par des plaisirs & des appas qui leur en fassent naistre l'amour & l'envie. A quoy rien ne peut tant contribuer *Strab. l. 1. Geogr.*

que les fables, qui excitent leur curiosité; parce que la passion d'apprendre s'augmente de plus en plus dans eux par le desir qu'ils ont d'oüir raconter des choses agreables, & par les nouveautez dont les fables sont pleines.

Saint Thomas témoigne aussi, que ces sortes de fables leur sont tres-avantageuses, & qu'elles les portent à la recherche de la vertu & à la fuite du vice, par des répresentations qui leur plaisent, & qui font sur les esprits des personnes simples des impressions bien plus fortes que ne pourroient faire les meilleures raisons. *Poëticæ fabulæ idcirco inventæ sunt, quia consilium illorum erat ut mortales adducerent ad virtutis adeptionem ac vitii fugam. Ad quæ simplices homines melius repræsentationibus quàm rationibus adducuntur.*

D. Thom. in Epist. ad Timot. c. 4. §. 1.

Il est bien vray-semblable que la plûpart des fables dont les Poëtes ont rempli leurs livres, ont esté tirées de la sainte Ecriture, qui a esté ou entierement corrompuë par les Payens; ou du moins couverte de si épais nüages, qu'elle n'est presque plus reconnoissable.

Ainsi Adam, par exemple, est leur Saturne Pere des autres Dieux; & ses trois enfans Abel, Caïn, & Seth, sont leur Jupiter, leur Neptune, & leur Pluton.

Jupiter, pere des Dieux, est Seth, lequel éleva ses enfans dans une si grande pieté, que l'Ecriture les appelle les enfans de Dieu. *Gen c.6.v 3*

Neptune, qui est dans une perpetuelle agitation, represente assez bien Caïn, qui n'eut aucun repos sur la terre aprés qu'il eut tué son frere.

Abel, qui a le premier ouvert le sein de la terre, est Pluton le Dieu des Enfers.

Noë sorti des eaux du deluge pourroit passer pour leur Deucalion; ou pour leur Promethée, qui pourveut à la conservation du genre humain. On met le siecle d'or durant la vie de ce Patriarche; parce qu'alors toutes choses estoient communes, sans qu'il y eût ny partage de terre, ny aucunes bornes pour les separer.

L'édifice de la tour de Babel a donné lieu à ce que nous ont dit ces faiseurs de contes de l'entreprise temeraire des Geans qui voulurent escalader les Cieux.

L'expedition des Argonautes à Colchos pour la conqueste de la Toison d'or, a bien du rapport au voyage que Salomon fit faire à Ophir; d'où l'Ecriture nous apprend qu'il apporta une si grande quantité d'or, qu'on ne faisoit presque plus de cas de l'argent.

Le feu sacré que les Vestales entretenoient jour & nuit avec tant de soin, n'est autre chose que le feu qui brûloit continuellement dans le Temple de Salomon, dont il est dit dans le Levitique : *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet Sacerdos subjiciens ligna manè per singulos dies, &c.* Il en est de mesme du souverain Pontife, de ses ornemens, & d'autres choses semblables.

Levit. c. 6. v. 12.

Leur Iphigenie offerte en sacrifice à Diane par son pere Agamemnon, semble estre la fille de Jephté offerte à Dieu par son propre pere aprés la défaite des Ammonites.

Enfin leur Hercule qui mettoit en piece les Lions & les Hydres; c'est à dire qui exterminoit les plus cruels & les plus formidables Tyrans, est nostre Samson. Il y a mesme ce rap-

port entre eux deux, que ce font des femmes qui ont esté la cause de leur mort, sçavoir Omphale & Dalila.

On pourroit confirmer ce que j'ay avancé par beaucoup d'autres exemples ; mais ce que je viens de dire suffit.

Outre ces fables honnestes & divertissantes il y en a encore d'autres, qu'on a grande raison de defendre aux Chrétiens ; telles que sont, par exemple, celles où les Poëtes nous exposent les impudicitez, les contestations, & les combats de leurs Dieux, qui sont si deshonnestes, si impies, & si disconvenables à la Divinité, qu'il falloit avoir perdu l'esprit pour les croire, & la pudeur pour les debiter.

Les Conciles & les Peres de l'Eglise ont toûjours condamné ces sortes de fables. Que l'Evesque ne souffre « pas dans son Diocese, dit un des « Conciles de Milan, qu'on fasse lire « aux enfans dans les classes, ou qu'on « ne leur explique aucun livre qui soit « capable de leur pervertir l'esprit, & de « corrompre leurs bonnes mœurs : tel- « les que sont, par exemple, ceux qui «

» contiennent des choses salles & des-
» honnestes : mais qu'il en fasse de tres-
Conc.3. Mediol. expresses defenses. *Quorum librorum lectione explicationeve puerorum aut adolescentium animi depravantur, & mores facilè corrumpuntur ; quo in genere ii sunt qui res obscœnas & turpes continent ; eos à Ludimagistris prælegi explicarive Episcopus non patiatur ; ac planè vetet ab illis quidquam prælegi, quod bonis moribus repugnet.*

» Je veux, dit Saint Augustin,
» que ces actions criminelles des
» Dieux & des hommes rapportées
» par les Poëtes, soient fausses ;
» on ne laisse pas neanmoins d'of-
» fenser Dieu en prenant plaisir à les
Idem l.18. de Civit. Dei. c. 12. lire. *Etiamsi fabula cantat tàm Deorum crimen, quàm hominum falsum ; delectari tamen falso crimine, crimen est verum.*

» Il est defendu aux Chrétiens de
» lire les fictions des Poëtes, dit Isi-
» dore Evesque de Seville, à cause qu'el-
» les portent trop à l'impureté, ceux
» qui les lisent. Car ce n'est pas seu-
» lement en offrant de l'encens aux
» demons qu'on leur sacrifie ; mais
» c'est aussi en prenant plaisir à lire
les

les choses qu'ils ont inspirées aux « Payens. *Prohibetur Christianis legere figmenta Poëtarum, quia per oblectamenta fabularum nimium excitant mentem ad incentiva libidinum. Non enim thura solùm offerendo dæmonibus immolatur, sed etiam eorum dicta libentiùs capiendo.* *Isid. can. 15. dist. 37.*

Vous me direz peut-estre que vous ne passerez pas pour habile homme si vous ignorez ces choses. A quoy Saint Augustin répond ainsi. O! si estant dans le Ciel incomparablement meilleur & plus parfait que je ne suis sur « la terre, je dois oublier toutes ces « sottises; il n'est pas besoin que je « me mette tant en peine de les ap- « prendre à present: Et c'est estre bien « sçavant que de les ignorer. *Hæc doctius nescirentur.* « *Aug. serm. de temp. feria tertia post Pascha.*

Laissons-là donc toutes ces fadai- « ses, & mocquons-nous-en; par- « ce que ce ne sont que des faussetez, « dit-il ailleurs, ou soyons fâchez qu'on « les estime. Car en verité, mes fre- « res, ce ne sont que des grandes ex- « travagances de ces prétendus grands « Esprits. *Abjiciamus hæc, & vel rideamus* « *quia falsa sunt: vel doleamus quia magna existimantur. Sunt enim, fratres mei,* *Aug. serm. 3 post Pascha.*

magna magnorum deliramenta doctorum.

Que si les Peres de l'Eglise ont crû que de simples Chrétiens faisoient mal de s'arrester à la lecture des fables, dont la plûpart des Poëtes anciens sont tout pleins ; auroient-ils conseillé à des Prestres & à des Religieux d'employer leur vie à en lire ; ou ce qui est de pis, à nous en forger encore de nouvelles, pour se rendre par là recommandables dans le monde ?

Tert. l. de idolol. Tertullien appelle cela sacrifier aux demons. *Illis*, dit-il, *ingenium tum immolas, illis sudorem tum libas.*

Paul Ep. 2. ad Aug. Saint Paulin dit que Dieu le defend, & que c'est mettre un obstacle aux divines lumieres dont ils doivent tâcher de se remplir l'esprit.

Vacare vanis, otio & negotio,
Et fabulosis litteris
Vetat, ut suis pareamus legibus,
Lucemque cernamus suam.

ARTICLE VII.

S'il vaut mieux les occuper à la composition qu'à la traduction.

QUAND les enfans sçavent les regles les plus importantes de

la syntaxe, l'on a coûtume de les faire composer en Latin; ce qui s'appelle communément faire des themes.

L'on pourroit trouver à redire à cette conduite, si un fort long usage ne l'autorisoit tellement, qu'il seroit bien difficile de la changer.

Et en effet, il semble que la raison demanderoit, qu'on se conduisist du moins avec les enfans en la maniere qu'on en use d'ordinaire avec les personnes qui ont déja l'esprit & le jugement tout formé quand ils apprennent une langue étrangere : par exemple, l'Italien, l'Allemand, ou l'Espagnol. Or l'on ne s'est jamais avisé de les faire composer d'abord en cette langue, mais on les exerce à expliquer & à traduire les Auteurs les plus aisez qu'on leur met entre les mains, jusqu'à ce que s'estant rempli l'esprit des plus belles expressions, & des meilleures phrases qu'ils y trouvent, ils soient en état de s'énoncer un peu, & de dire ce qu'ils pensent en cette langue, qui leur est étrangere.

Il semble donc que la raison vou-

droit qu'on fist la mesme chose à l'égard des enfans, & qu'on ne commençât à les faire composer en Latin, qu'aprés qu'ils se seroient rempli la memoire des mots & des façons de parler les plus pures qu'ils auroient veuës plusieurs fois, & remarquées dans les bons Auteurs : aprés quoy ils n'auroient pas de peine à faire passer dans leurs copies les beaux traits de ces parfaits originaux.

Agir d'une autre maniere, & appliquer les enfans à la composition, avant qu'ils ayent un peu appris comme il faut s'exprimer en Latin, qu'est-ce faire autre chose, sinon les accoûtumer à un jargon qui n'est ny François, ny Latin; & leur apprendre un pitoyable galimathias, qu'ils ont toute la peine imaginable à desapprendre ensuite.

Quint. l. 1. c. 1. C'est ce que Quintilien ne veut pas qu'on fasse. *Non assuescat puer sermoni qui dediscendus est. Tenacissimi enim sumus eorum quæ rudibus annis percepimus.* Il témoigne que c'est ainsi qu'en usoient les anciens Romains, qui faisoient montrer à

Idem l. 1. c. 2. leurs enfans le Latin, qui estoit leur

langue naturelle, avec plus d'application & d'exactitude, qu'ils ne leur faisoient apprendre le Grec, qui étoit à leur égard une langue étrangere.

D'ailleurs, au point de perfection où est à present nostre langue, elle merite bien certes que nous la cultivions un peu.

Et en effet, elle n'a jamais esté si riche dans ses expressions, si noble dans ses phrases, si exacte & si feconde dans ses epithetes, si ingenieuse dans ses tours & ses circonlocutions, si majestueuse dans ses mouvemens, si brillante dans ses metaphores, & enfin si naturelle, & tout ensemble si magnifique & si relevée dans sa versification, qu'elle est à present.

Il seroit donc honteux que des enfans fussent barbares dans leur propre païs; & qu'ils ne parlassent François que comme des Allobroges & des Allemans, tandis que toutes les nations s'efforcent à l'envi les unes des autres d'apprendre toutes les beautez & de se rendre parfaits dans cette langue.

ARTICLE VIII.

Du grand avantage qu'il y a de bien exercer leur memoire.

C'EST avec beaucoup de raiſon que les Anciens ont donné tant de loüanges à la memoire, & qu'ils l'ont appellée, le precieux treſor de la nature, la mere des muſes, & la depoſitaire de toutes les ſciences.

Et en effet, il ſert peu de ſe donner bien de la peine d'apprendre quoy que ce ſoit, ſi l'on ne s'en reſſouvient, pour s'en pouvoir ſervir dans l'occaſion.

La memoire excelle d'ordinaire dans les enfans, parce que Dieu ayant deſtiné cet âge à apprendre une infinité de choſes, il a mis dans la ſubſtance du cerveau des qualitez propres à en recevoir aiſément les impreſſions & les eſpeces.

Un des principaux ſoins d'un Maître doit donc eſtre de la bien exercer, tandis que les enfans ſont encore jeunes; parce qu'elle ſe dilate, & ſe fortifie de plus en plus,

quand on la cultive ; & qu'au contraire elle diminuë & se perd quand on la neglige. *Cura augetur, negligentia intercidit*, dit Quintilien.

C'est aussi la seule chose qui soit capable de donner de la consolation ou du soulagement à un Maître ; tandis que les enfans ne peuvent encore rien produire d'eux-mesmes.

La memoire regarde les choses passées, comme le sens est seulement des choses presentes, & que l'esperance & l'attente sont pour les choses futures.

Ses deux principales qualitez sont de recevoir aisément ce qu'on luy confie, ce qui marque l'étenduë de l'esprit ; & le conserver fidelement, ce qui en marque la solidité.

Il faut donc faire apprendre aux enfans les plus excellentes choses qui sont dans les bons Auteurs, afin que le jugement s'en puisse avantageusement servir ensuite dans les occasions, comme il faut remplir ses coffres avant que d'avoir de quoy exercer ses liberalitez.

Trois choses peuvent encore contribüer beaucoup à la memoire, sça-

voir 1. l'intelligence parfaite de ce qu'on desire apprendre par cœur. 2. l'ordre. 3. l'application.

Le silence exterieur sert aussi extremement : c'est à dire, de n'estre pas dans un lieu, où l'on fasse continuellement un bruit importun, par exemple, auprés d'un moulin, & des maisons d'un Mareschal, d'un Charon, &c.

Il est aussi bon d'écrire soy-mesme ce qu'on veut apprendre par cœur, & de le lire avant que de se mettre au lit.

ARTICLE IX.

Plusieurs autres avis tres-utiles pour la conduite des petits enfans dans leurs études.

I.

TASCHEZ de vous acquiter le mieux qu'il vous sera possible, de l'obligation où vous estes de donner toûjours aux enfans les conseils & les avis que vous jugerez leur estre les plus necessaires : Mais comme il faut pour cela beaucoup de circonspection & de prudence, ad-

dreſſez-vous à Dieu pour luy demander ſes lumieres dans les occaſions particulieres.

I I.

Faites enſorte que l'étude leur paroiſſe plûtoſt une eſpece de divertiſſement & de jeu, qu'une occupation gênante & ennuyeuſe. C'a eſté ſans doute pour cette raiſon que les Anciens nous ont repreſenté les Muſes dans un air fort agreable & fort enjoüé ; les unes touchant une guittare, ou pinçant doucement un luth, les autres danſant, ou chantant, & enfin ſe divertiſſant toutes en differentes manieres.

Et c'eſt auſſi pour ce ſujet que l'école eſt appellée *Ludus litterarius*, & le Maître *Ludimagiſter*.

Il ne faut donc pas exiger des enfans dans la tendreſſe de leur âge, une application auſſi forte, & une aſſiduité auſſi grande, qu'on auroit lieu de demander à des eſprits déja tout formez. Car ce ſeroit leur donner pour l'étude un dégoût qui auroit de fâcheuſes ſuites, & qui pourroit continuer peut-eſtre juſqu'à un âge plus avancé. *Id imprimis cavere* *Quint. l. 1. c. 1.*

oportebit, ne studia qui amare nondum potest, oderit, dit Quintilien.

C'est ce qui a fait dire à Plutarque, qu'il avoit connu des parens, lesquels n'aimoient pas leurs enfans à force de les trop aimer.

III.

Proportionnez-vous toûjours, autant que vous le pourrez, à leur foiblesse & à leur petite portée, begayant, s'il faut ainsi dire, avec eux; pour leur faire apprendre leurs petites leçons ; & imitant le petit cupidon, quand il prit la figure d'Ascanius. ——— *Alas*, dit Virgile,

Virg. 1. Æn. *Exuit, & gressu gaudens incedit Juli.*

Symmarque témoigne que c'est ainsi qu'il en usoit avec ses enfans. *Repuerascere me pietas jubet*, dit-il, *ut*

Sym. Ep 20 l. 4. *litterarum dulcedinem labor participatus insinuet.*

Rien à la verité n'est si penible à un habile homme que ces sortes de rabaissemens, & cette fâcheuse necessité où il se trouve de repeter sans cesse les mesmes noms & les mesmes verbes : mais il se doit consoler par l'esperance de l'avenir. Une nourrice se contente de donner

du lait à son petit nourrisson, jusqu'à ce qu'il puisse user de viandes solides. Faites donc, dit Quintilien, ce que fait une personne âgée, qui marche avec un petit enfant: elle retient son ardeur, & modere ses pas, pour ne le pas trop incommoder. C'est ainsi qu'un Maistre en doit user. *Quint. l. 2. Inst. c. 3.*

IV.

Il faut leur bien expliquer toutes les regles generales des genres, des declinaisons, des preterits & supins, & de la syntaxe, avant que leur en faire voir en détail les exceptions.

V.

Il ne leur faut donner à apprendre par cœur des choses mesmes les plus aisées, qu'autant seulement qu'ils en peuvent apprendre commodément durant le temps qu'ils ont à étudier. Quintilien compare pour cela l'esprit des enfans à des vases qui ont l'ouverture fort étroite, & dans lesquels il ne faut faire découler la liqueur des sciences que goutte à goutte; de peur qu'elles ne se perdent en voulant les faire entrer trop à la fois. Il se plaint aussi de ceux qui tâchant *Quint. l. 1. c. 1.*

avec trop d'empressement de faire paroistre les enfans dont ils ont la conduite, les retardent, dit-il, pour les vouloir trop avancer : parce qu'ils leur font apprendre les belles choses, au lieu de s'arrester à celles qui leur sont necessaires. *Ambitiosa festinatione quidam à posterioribus incipiunt; & dum ostentare discipulos circa speciosa malunt, compendio morantur.*

Quint. l. 1. c. 4.

VI.

Il faut toûjours diversifier autant qu'on peut, leurs petits exercices, & les faire passer comme insensiblement des uns aux autres, sans quasi qu'ils s'apperçoivent que c'est étudier que faire cela. *μεταβολὴ πάντων γλυκύ.*

Luc.

Ainsi on les peut appliquer tantost à lire, tantost à leur faire reciter quelques beaux endroits des Auteurs qu'ils ont veus, leur faire raconter une histoire, dire quelque chose de la Geographie. Car la varieté est agreable, & il est bien plus aisé de faire successivement plusieurs choses, que de faire long-temps la mesme. *Facilius est multa facere, quàm unum diu.*

VII.

Comme les enfans aiment naturellement les images, il eſt bon de s'en ſervir pour leur faire apprendre, en ſe divertiſſant, non ſeulement quantité de mots; mais auſſi pluſieurs choſes, dont ils retireront à la fin une tres-grande utilité, s'ils ſont tant ſoit peu curieux.

Par exemple, en voyant un Elephant qui combat contre un Dragon, on peut prendre occaſion de leur dire,

1. Que cet animal n'a pas de bouche; mais qu'il prend ſa nourriture par ſa trompe, que les Grecs appellent pour ce ſujet προβοσκὶς, & les Latins, *manus*.

2. Que l'yvoire vient de ſes longues dents.

3. Qu'aux Indes, où les Dragons ſont d'une prodigieuſe grandeur, il y a une continuelle guerre entre ces deux animaux.

4. Qu'on s'en ſervoit autrefois dans les armées, & qu'ils portoient *l. 1. Machab.* des groſſes tours, ſur leſquelles on mettoit juſqu'à 40. archers.

On peut une autre fois leur faire

voir les machines des Romains dans Lipse, les diverses figures des animaux, les portraits des Rois, des batailles navales, des chasses, & autres choses semblables. Car ce qui entre dans l'esprit par les yeux, y fait d'ordinaire de plus vives impressions, & y demeure bien plus long-temps. *Quod legentibus scripturæ, hoc idiotis pictura præstat cernentibus.*

Greg. Ep. 9. l. 9.

VIII.

Il faut bien prendre garde, quand on fait dire aux enfans leurs petites leçons, qu'ils soient toûjours dans une posture bien-séante; qu'ils ayent la teste & le corps droit; qu'ils n'ayent la bouche ny trop ouverte, ny trop fermée; & sur tout, qu'ils ne s'accoûtument pas à faire des grimaces: parce que ce qui n'est pas bien-séant ne peut plaire.

Quint.

IX.

Il faut aussi les accoûtumer peu à peu au travail, qui est inseparable des études.

Qui cupit optatum cursu contingere metã,
Multa tulit fecitque puer, sudavit & alsit.

Il faut leur representer sur ce su-

jet, que quoy qu'ils ne puſſent pas faire autant qu'en feroient d'autres qui auroient plus d'eſprit ; il eſt neanmoins indubitable, qu'ils feront toûjours quelque choſe en travaillant & en s'appliquant. *Nemo reperitur qui ſit ſtudio nihil conſecutus.* *Quint.* Car l'on arrive toûjours où l'on pretend aller, quoy qu'on marche lentement, pourvû qu'on ne perde pas courage, & qu'on continuë de marcher.

L'on voit meſme par experience, que pluſieurs qui n'ont que des eſprits fort mediocres, mais qui ſont laborieux, vont ſouvent bien plus loin, que les eſprits plus vifs, mais qui n'aiment pas l'étude.

X.

Il faut les exciter au travail, & leur donner de l'émulation, en propoſant quelquefois des prix pour ceux qui feront mieux. *Æmulatio commovet pueriles animos, nec ſinit otio torpeſcere. Ergo pueri laude & præmiolis quæ illa ætas capit, ſunt extimulandi.* *Lud. Vives l. 3. de cauſis corr. not.*

XI.

Que ſi les enfans ne ſont pas aſſez raiſonnables pour s'appliquer d'eux-

mesmes à faire leur devoir ; Saint Augustin dit, qu'il les y faut contraindre. Je n'avois pas d'affection pour les études dans mon enfance, dit-il, & j'avois une aversion étrange de la severité avec laquelle on me pressoit de m'y appliquer. Mais cependant l'on ne s'arrestoit pas à mon inclination & à ma mollesse : mais l'on me pressoit toûjours, & l'on faisoit bien ; puisque l'éloignement que j'avois de tout travail, m'eût empesché de rien apprendre, si l'on ne m'y eût contraint. *Me in litteras urgeri oderam. Urgebar tamen ; & bene mihi fiebat. Non enim discerem, nisi cogerer.*

Aug. l. 1. Conf. c. 12.

CHAPITRE IV.

De la conduite des enfans qui ont déja fait quelque peu de progrez dans les études.

APRES qu'on a fait apprendre aux enfans les regles des genres, des declinaisons, des conjugaisons, & la syntaxe ; & aprés qu'on

leur a mis entre les mains les Fables de Phedre, les Comedies de Terence, les Captifs de Plaute, & les Billets de Ciceron ; on peut leur faire voir le matin les livres

De Officiis,

Pro { *Archia Poëta,* / *Marco Marcello,* / *Lege Manilia,* / *Ligario,* / *Milone.*

A quoy l'on peut ajoûter les Catilinaires, & les Philippiques.

Pour l'aprés-dînée, on peut leur faire voir d'abord

Ovide { *de Ponto* / *de Tristibus :*

A cause que cet Auteur est fort aisé, & qu'il donne de l'amour pour la versification à ceux qui ont du genie.

Virgile doit estre veu ensuite tout entier, en commençant par les Eglogues, & prenant aprés cela l'Eneïde, & les Georgiques. Il faut aussi voir Horace tout entier, en commençant par les Epîtres : il seroit bon pourtant d'en retrancher quelques vers un peu trop libres. Car il faut toûjours suivre le sentiment de Quintilien

tout payen qu'il estoit, de ne jamais rien faire voir aux enfans, qui puisse préjudicier le moins du monde à leur pureté. C'est pourquoy il n'est pas d'avis qu'on leur fasse voir les comedies, que lors qu'il n'y aura plus rien à craindre pour leurs bonnes mœurs, quoy-qu'il juge pourtant qu'elles leur peuvent estre tres-utiles.

Les Historiens qu'on peut leur faire lire, sont

Justin,
Les Commentaires de Cesar, traduits par d'Ablancourt.
Le Q. Curce, traduit par Vaugelas.
Valere Maxime.

Pour Tacite, comme il demande une grande maturité de jugement, il faut le reserver le dernier.

ARTICLE I.

De la grande diversité d'esprits qu'il y a parmy les hommes.

RIEN ne ressemble tant à l'esprit de l'homme que l'œil. Car l'œil conduit le corps, comme l'esprit est

le conducteur de l'ame. Et comme il y a differentes sortes d'yeux, il y a aussi differentes sortes d'esprits.

Il y a, par exemple, des yeux tout à fait aveugles, & qui sont privez de la lumiere pour toûjours; & il y en a qui ne le sont que pour un temps, à cause de quelques incommoditez passageres.

Tout de mesme il y a des esprits tout à fait stupides & hebetez; & il y en a qui paroissent l'estre, mais qui ne sont que pour un certain temps, à cause des mauvaises humeurs qui occupent les organes, & qui font ensuite des merveilles, quand ces humeurs se sont dissipées,

L'on sçait bien que des esprits entierement disgraciez de la nature, ne sont nullement propres aux études. Socrates les appelle dans Aristophane, ἀγροίκους ϗ δυσμαθεῖς.

Comme donc on perd sa peine à cultiver du sable, & à jetter de bonne semence sur des cailloux; ainsi, quelque habile que soit un Maître, il ne peut jamais rien faire avec ces sortes d'esprits. *Terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit.* *Quint.*

Il faut donc ſuppoſer que des enfans qu'on applique à l'étude, ayent de l'eſprit. Or Quintilien en fait comme quatre differentes claſſes.

Quint. l. 1. c. 1.

Il place dans la premiere ces eſprits hâtifs qui font paroiſtre dans leur bas âge beaucoup de vivacité, de promptitude & de hardieſſe : mais ce feu & ce brillant ne dure gueres; parce que la nature s'eſtant trop toſt épuiſée, ne peut fournir à ces ingenieuſes productions qu'on avoit d'abord admirées en eux.

Il les compare auſſi à des épics de bled, qui à la verité croiſſent en peu de temps, & jauniſſent avant la moiſſon; mais qui d'ailleurs ne portent point de graines.

Il met dans la deuxiéme claſſe les eſprits en qui il paroiſt d'abord trop de ſageſſe, & une trop grande maturité de jugement. Il ne les eſtime pas auſſi beaucoup.

La troiſiéme ſorte d'eſprits qu'on voit réüſſir d'ordinaire dans les arts & dans les ſciences, ſont ceux qui ont d'abord un peu trop ou de vivacité, ou de lenteur, parce que l'âge diminuant peu à peu ce feu; ou deſſei-

chant l'humidité exceſſive qui occupoit le cerveau, il s'en fait enſuite une excellente diſpoſition, & tres-propre aux fonctions de l'ame.

Enfin la quatriéme ſorte d'eſprits dont parle Quintilien, ce ſont ces admirables genies capables de toutes choſes; ces chefs-d'œuvre, dis-je, de la toute-puiſſante main de Dieu, qui les fait paroiſtre dans le monde pour l'accompliſſement de ſes grands deſſeins, & pour perfectionner les arts & les ſciences.

——— *Divinorumque capaces* Juv. Sat. 15.
Atque exercendis, capiendiſque artibus apti.

Sophocle les appelle ἀνδρόπαιδας, parce qu'ils raiſonnent & parlent dans leur jeuneſſe, comme feroient des hommes parfaits. D'autres les appellent εὐδρόμους καὶ αὐτομαθεῖς; parce qu'ils courent tout ſeuls dans la carriere des belles Lettres, & qu'ils apprennent d'eux-meſmes, & ſans peine, tout ce qu'ils veulent.

C'eſt dans ces eſprits qu'on voit avec admiration beaucoup de vivacité pour concevoir ce qu'ils liſent; beaucoup de jugement pour diſcer-

ner ce qui eſt bon d'avec ce qui ne l'eſt pas ; & une grande memoire pour ſe ſouvenir en temps & lieu de tout ce qu'ils ont lû, ou entendu.

D'autres diſtinguent ces differens caracteres d'eſprit, par la facilité ou la difficulté qu'ils ont à faire leurs productions.

Il y a des eſprits, diſent-ils, à qui l'invention ne coûte quaſi rien; mais qui ne ſçauroient donner la derniere main à leurs ouvrages ; tel a eſté, par exemple, Ovide, en qui il paroiſt bien plus de naturel que d'étude.

Il s'en trouve qui ſont tout oppoſez à ceux-cy, à qui l'invention coûte beaucoup ; mais qui ſuppléent par leur travail, & par la maturité de leur jugement, à la lenteur qui leur eſt naturelle ; tels ont eſté Virgile & Iſocrate, &c.

Ceux qui ſe trouvent comme au milieu, ſont aſſez bien partagez ; & eſtant également vifs & judicieux, leurs ouvrages ſont toûjours parfaits. Je mets de ce nombre Horace, Quintilien, &c.

Enfin les derniers ſont des prodi-

ges de la nature, & souvent de la grace; tels ont esté parmy les Payens, Homere, Socrate, Platon, Aristote, & Pline:

Et parmy les Peres de l'Eglise, un Tertullien, un Saint Chrysostome, un Saint Augustin, & plusieurs autres.

ARTICLE II.

D'où procede cette grande diversité d'esprits.

ON peut attribuer cette grande diversité d'esprits qu'on voit dans le monde, à diverses causes naturelles.

La premiere & la plus considerable est la differente forme, figure, & disposition du cerveau, & de ses organes, dont l'esprit a necessairement besoin pour ses fonctions.

La deuxiéme est la diversité des temperamens, parce qu'il y a toûjours dans nos corps une certaine qualité prédominante, à qui l'on donne d'ordinaire le nom de nature, ou de disposition naturelle, selon laquelle ceux en qui la bile prédo-

mine, sont plus vifs & plus remüans que les autres. Et ceux au contraire en qui la mélancolie a le dessus, sont languissans, mornes, taciturnes, & paresseux.

La difference de nourriture peut passer pour troisiéme cause de la diversité des esprits ; parce que rendant le sang plus ou moins chaud, il devient par consequent plus ou moins subtil, & plus ou moins propre aux diverses fonctions de l'esprit.

Enfin les Anciens ont encore mis la diversité des climats parmy les causes qui contribuoient aussi à la diversité des esprits. Ce qui a fait dire à Ciceron, que ceux qui habitent en des païs secs, où l'air est plus pur, ont coûtume d'avoir l'esprit plus vif & plus penetrant, que ceux qui demeurent en des lieux humides, où l'air est plus grossier. *Licet videre acutiora ingenia & ad intelligendum aptiora eorum qui terras incolunt eas in quibus aër est purus & tenuis, quàm eorum qui utuntur crasso cœlo atque concreto.*

Cic. lib. 1. de nat. Deor.

ARTICLE III.

Un Maistre doit tâcher de bien connoître quel est l'esprit & l'humeur des enfans qu'il a à conduire.

UNE des premieres choses que Quintilien conseille à un Maître de faire, c'est de tâcher de bien connoistre le caractere de l'esprit, & l'inclination d'un enfant. Ce qui n'est pas moins necessaire pour ce qui regarde les mœurs, que pour les études. *Tradito sibi puero, ingenium ejus imprimis naturamq; perspiciat,* dit Quintilien. Et il juge ce conseil si important, qu'il le repete encore au l. 2. c. 8. Ciceron dit aussi la mesme chose. *Doctoris intelligentis est videre quò ferat natura sua quemque.* *Quint. l. 1. c. & l. 2 c 8* *Cic. in Bruto.*

Et en effet, si un Medecin ne peut ordonner des remedes convenables à la guerison des corps, sans en bien connoistre les differens tempéramens, afin de les y proportionner; & si un Laboureur ne doit pas entreprendre d'ensemencer une terre, sans sçavoir quel en est le fonds; Il est

sans doute qu'un Precepteur doit aussi connoistre la diversité des esprits qu'il a à conduire. Et cette connoissance semble mesme luy estre d'autant plus necessaire, que l'esprit est plus excellent que le corps, & qu'il doit tâcher de ne pas perdre inutilement son temps, sa peine, & ses instructions.

Il se trouve des enfans, par exemple, qui ayant beaucoup de vivacité & d'imagination, pourroient réüssir dans la Poësie : à quoy d'autres qui auront un jugement plus solide, ne seroient pas si propres. Ceux qui ont beaucoup de memoire, profiteroient dans la Geographie & dans l'Histoire : A quoy ceux qui n'en ont pas, perdroient tout à fait leur temps.

Il en est de mesme pour ce qui est des mœurs. Car un Maistre sage & experimenté doit toûjours diversifier sa conduite selon les dfferens genies qu'il a à traiter. Il y a, p. e. des enfans lâches & paresseux qui ont besoin d'estre continuellement pressez. Et il s'en trouve d'autres qu'il faut arrester, parce qu'ils sont d'un naturel trop vif & trop ardent.

Il y en a qu'il faut retenir par la crainte, par les menaces, & mesme quelquefois par les châtimens : Et d'autres au contraire ont besoin d'estre conduits par la douceur.

Enfin quelques-uns sont si timides, qu'il les faut sans cesse animer, de peur qu'ils ne tombent dans l'abbattement : Et il y en a au contraire qui sont si fiers & si hautains, qu'ils ont besoin d'estre sans cesse humiliez, pour arrester leurs emportemens & leurs saillies.

Il est donc constant qu'il ne faut pas traiter tous les enfans d'une même maniere. Et c'est ce que Quintilien appuye de deux raisons : La premiere est que les dispositions que donne la nature, se fortifient ainsi de plus en plus. *In quo quisque eminet provehatur, ut adjutâ curâ natura magis evalescat.* Et la deuxiéme est, qu'on affoiblit ces dispositions naturelles quand on ne les seconde pas ; outre qu'il est impossible de réüssir jamais dans les choses pour lesquelles l'on n'a point du tout d'inclination. *Qui in diversa ducitur, nec in iis in quibus minùs aptus est satis potest efficere, & ea ad quæ*

Quint.

Idem.

natus videtur deferendo, facit infirmiora.

Article IV.

Par quelles marques on peut juger de la bonté de l'esprit d'un enfant.

LA premiere marque qu'en donne Quintilien, c'est une excellente memoire, qui reçoit aisément les choses qu'on luy confie, & qui les
l. 1. c. 4. conserve fidelement. *Ingenii signum in pueris præcipuum memoria est.*

Vivés met pour une seconde marque de la bonté d'un esprit dans un enfant, la facilité qu'il a à compter & à supputer diverses sommes : Et il ajoûte que c'a esté pour cela que l'homme a esté appellé par les Grecs
Vives l. 2. de Inst. Christ. λογικὸν ζῶον. *Nihil æque mentis aciem patefacit*, dit-il, *ut expedita supputandi ratio ; & ingenii tarditas tarditate computationis arguitur. Unde quidam putant hominem à Græcis* λογικὸν ζῶον *esse appellatum quòd solus homo sciret computare.* λόγος *enim & ratio & computatio dicitur.*

La troisiéme marque est la curio-

ſité d'apprendre toutes choſes, le plaiſir qu'il prend à oüir raconter des hiſtoires, & de lire des relations de voyages, de batailles, & de ſemblables avantures. C'eſt ce qui a toûjours paru dans les grands Hommes, comme les Hiſtoriens l'ont remarqué dans les vies de Solon, d'Alexandre, d'Epaminondas & de quantité d'autres.

La quatriéme eſt l'éloignement de toutes les petites badineries & des jeux, auſquels ceux de cet âge ont coûtume de ſe plaire. Un eſprit élevé au deſſus des autres, dit Seneque, n'aime pas les choſes baſſes. *Neminem excelſi animi humilia delectant.* Sen. Ep. 39.

Eraſme donne encore ces autres marques de la bonté future d'un eſprit; ſi un enfant eſt bien-aiſe de ſurpaſſer ſes compagnons, & s'il a honte d'en eſtre ſurmonté; s'il aime d'eſtre loüé; s'il prend plaiſir de hanter ceux qui ſont plus âgez & plus ſçavans que luy, pour apprendre toûjours quelque choſe d'eux.

Enfin s'il évite avec ſoin toute ſorte de commerce avec les perſon-

nes pables de nuire à sa reputation.

Eumenius remarque dãs le beau Panegyrique qu'il a fait de Constantin, que » la beauté & la bonne grace du corps » peuvent encore passer pour une mar- » que de la bonté d'un esprit ; parce que la nature, dit-il, prepare toûjours aux grandes ames une demeure qui soit digne d'elles. *Non frustra doctissimi viri dicunt naturam ipsam magnis mentibus domicilia corporum digna metari, & ex vultu hominum & decore membrorum colligi posse, quantus illos spiritus intrarit habitator.* Mais cette marque n'est pas des plus certaines ; puis qu'on voit assez souvent des esprits excellens renfermez en des corps tout à fait difformes & contrefaits.



Article V.

De quelle maniere on doit expliquer les Auteurs qu'on fait voir aux enfans.

Comme ceux qui montrent la Geographie, font d'abord voir dans un Planisphere le racourci de tout le monde, afin de donner une idée generale de la situation de ses principales parties, avant que d'en venir à la distribution des Empires, des Royaumes, & des Provinces particulieres qui y sont: Tout de mesme, avant que de faire voir un Auteur aux enfans, il est bon de leur en donner d'abord une idée grossiere & generale. Par exemple, avant que de leur montrer l'Eneïde de Virgile, on peut leur dire en gros ce qui se passa au siege de Troye, les divers combats qui se firent autour de ses murailles; sa prise par le stratageme d'un cheval de bois plein d'hommes armez; son incendie; l'évasion d'Enée, son embarquement, son abord en Sicile; la tempeste qui le jetta aux costes

d'Afrique ; la bonne reception que luy fit Didon Reyne de Carthage ; son départ de cette ville ; son arrivée en Italie ; & enfin les grandes guerres qu'il y eut contre Turnus au sujet de Lavinia qu'il vouloit épouser.

Mapphée Vegge témoigne que son Maistre en ayant usé avec luy de cette sorte, cela fit naistre en luy un tres-grand desir de bien lire cet Auteur, & luy donna une merveilleuse facilité pour l'entendre.

II.

La fin que se doit proposer un Maistre en expliquant un Auteur, c'est d'en faciliter l'intelligence à ceux qu'il instruit. Pour cela, il ne doit pas se guinder, & affecter par des paroles étudiées, & par des choses à la verité belles, mais trop recherchées, & peu utiles, de faire paroître son habilité & sa suffisance.

III.

Quand les enfans sont encore foibles, ils ont besoin qu'on s'arreste bien davantage aux mots, qu'au sens

d'un Auteur. Ainſi il faut leur bien faire voir quelle eſt la conſtruction, & l'arrangement des mots dans une phraſe ; de quel genre eſt un nom, & comment il ſe decline ; quel eſt le preterit & le ſupin d'un verbe, & quel eſt ſon regime. C'eſt dans ces minuties que Quintilien fait conſiſter le devoir d'un bon Maiſtre. *Qui nolit ad minora iſta deſcendere, in numero præceptorum non habeo. Poſſe autem, ſi velit, optimum quemque contendo.*

IV.

Le deſſein qu'ont eu tous les Auteurs dans les livres qu'ils nous ont laiſſez, a eſté ſans doute de nous faire connoiſtre leurs penſées ; & c'eſt pour cela qu'ils les ont revétuës de mots, qui nous les rendent comme palpables. Ainſi l'on peut appeller les mots, les habits des penſées.

Pour bien connoiſtre & juger de la beauté & de la nobleſſe d'une penſée, il faut donc connoiſtre parfaitement la ſignification & l'energie de chaque mot. Ainſi

Un Maiſtre doit premierement

considerer en expliquant un Auteur, si un mot est simple, ou composé; s'il est propre, ou metaphorique.

J'appelle nom propre celuy qui signifie une chose pour laquelle signifier il a esté premierement inventé, & qui nous represente clairement l'idée que nous en avons. Et j'appelle metaphorique celuy qui a une signification éloignée de celle qui luy est naturelle.

En second lieu, il faut considerer si les mots sont usitez, ou non.

J'appelle usitez ceux qui sont conformes à la maniere de s'exprimer, dont se servent d'ordinaire les Sçavans. Car c'est une grande faute, que de s'en éloigner, & combattre en cela le bon sens.

Il faut voir en troisiéme lieu, si ces mots sont anciens, ou nouveaux.

J'appelle mots anciens, ceux dont les bons Auteurs se sont servis : car leur autorité nous tient lieu de raison ; & l'on ne peut estre blâmé en parlant, comme ont fait ces grands Hommes, pour qui l'on a toûjours de la veneration. *Vel error honestus*

est magnos duces sequentibus, dit Quintilien.

L'on appelle aucontraire mots nouveaux, ou de la basse Latinité, ceux qui n'ont esté mis en usage que par les Auteurs modernes.

V.

Comme des pierres toutes seules ne font pas un Palais, si elles ne sont placées dans l'ordre & la symmetrie qu'elles doivent avoir : Ainsi des mots ne composent pas un discours, s'ils ne sont bien arrangez.

VI.

Les noms & les verbes y tiennent le plus considerable lieu.

VII.

Les noms sont substantifs ou adjectifs.

L'on compare les noms substantifs aux gens de qualité, qui vont presque toûjours avec leur train & leur équipage.

Et l'on compare les adjectifs aux valets, qui sont obligez de suivre leurs Maistres par tout où ils vont, & qui servent à les faire paroistre avec

plus d'éclat & de pompe. Et en effet, si le nom substantif est masculin, ou au nominatif, ou au singulier, ou au plurier, il faut que l'adjectif le soit aussi.

VIII.

Les phrases sont formées des noms & des verbes joints ensemble. Pour estre belles & agreables, elles doivent estre courtes, claires, simples & harmonieuses.

Elles sont courtes quand elles ne contiennent que les mots necessaires. Elles sont claires quand les mots sont usitez & bien rangez. Elles sont simples quand les mots en sont communs. Enfin elles sont harmonieuses, quand le son & la cadance en est belle, & qu'elle satisfait l'oreille qui en doit juger.

Pour donner aux enfans quelque idée de la beauté de cette langue, qui a esté si long-temps celle du plus grand peuple du monde, & qui est encore aujourd'huy celle de l'Eglise; il faut leur faire observer avec soin quelles sont les expressions des bons Auteurs, quel est l'arrangement de leurs mots, la noblesse de leurs phrases; & enfin

quel est le tour, la majesté, & la cadence de leurs periodes.

IX.

Il n'en faut pas demeurer toûjours à ces petites choses, qui ne feroient que miner, & affoiblir l'esprit des enfans : mais il faut changer de methode à mesure qu'ils s'avancent, & s'arrester alors particulierement à ce qui regarde le sens & le raisonnement d'un Auteur.

X.

Il faut bien distinguer ce qui est loüable pour l'expression, d'avec ce qui est loüable pour la chose en elle-mesme.

XI.

Il faut leur faire remarquer les excellentes comparaisons, & les belles descriptions qui se trouvent dans les Auteurs : Celles, par exemple, d'une tempeste, d'une bataille, d'un Palais, d'un jardin, &c. comme aussi les diverses figures, les beaux traits d'éloquence, les riches expressions, & autres choses semblables qui leur peuvent servir de modeles pour leurs compositions.

XII.

Quand il y a quelque belle moralité, ou quelques beaux exemples qui peuvent servir à rendre la vertu aimable, ou le vice odieux ; il s'y faut arrester, & les mettre en leur jour ; en les rehaussant, s'il y a lieu, de quelques beaux passages tirez de la sainte Ecriture, ou des Peres.

XIII.

Il ne faut pas craindre les digressions en ces sortes de rencontres, parce qu'elles vont à quelque chose bien plus utile, que ce qu'on s'estoit d'abord proposé. Outre que cela fait d'autant plus d'impression sur l'esprit des enfans, qu'ils y estoient moins preparez. Un des Conciles de Milan exhorte fort les Maistres à tourner toûjours du costé de la pieté & des bonnes mœurs, tout ce qu'ils trouveront dans les Auteurs profanes, qui pourra y avoir du rapport. *Si qua profana magistri aliquando exponent, omnia ad rectam disciplinam egregiamque morum indolem praeclaris interpretationibus traducere studeant.*

Conc. 3. Mediol. tract. de iis quae ad praedicat. pertinent.

Ainsi, si j'avois à leur expliquer ces vers de Virgile,

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit, &c.

Je leur dirois qu'il faut faire bien peu de cas de la vie, puisque les meilleures années, qui sont celles de la jeunesse, s'écoulent avec une vîtesse inconcevable. *Optima quæque dies fugit.* Je leur dirois 2. qu'il n'y a que miseres dans le monde, en quelque état qu'on soit; & qu'ainsi il n'y faut pas chercher sa felicité. 3. Enfin je leur dirois que quelque soit cette prétenduë felicité, elle seroit toûjours troublée par la pensée de la mort, qui est inévitable; puis qu'on ne peut estre heureux, quand l'on considere que ce bonheur, doit bien-tost finir.

XIV.

Il leur faut faire remarquer, que dans les belles actions des Payens, que rapportent les Auteurs profanes, ç'a toûjours esté ou l'interest, ou la vanité; c'est à dire, l'amour du bien ou des loüanges, qui les a fait agir; & qu'ainsi toutes ces pretenduës bonnes actions leur ont esté entierement inutiles.

Aug. Ep. 104. » Quand les vertus ne sont pas rapportées à ce qui est la fin de la » veritable pieté, mais à la seule gloire qu'on peut recevoir des hommes; » elles n'ont rien que de vain & d'infructueux, dit Saint Augustin. Cependant elles marquent un fond de » bon naturel qui plaist; & qui nous fait » desirer que ceux dont la vie en a esté » ornée, fussent délivrez des tourmens » de l'enfer; si les veuës & les sentimens des hommes estoient la regle » de la Justice du Createur.

XV.

Quand il s'y rencontre quelques maximes ou fausses, ou impies; il faut leur opposer celles de nostre Religion: en leur faisant voir, que les sentimens des Payens ne doivent pas estre la regle de nostre conduite.

XVI.

Enfin un Maistre se doit toûjours souvenir qu'il est Chrétien, & que l'Eglise ne luy confie pas l'éducation de ses enfans, pour les élever en Cavaliers, & bien moins pour leur apprendre à parler de galanteries; mais que c'est pour leur inspi-

ter les maximes du salut, que son divin Epoux leur est venu enseigner.

XVII.

Il ne se faut pas contenter de leur faire apprendre par cœur les plus beaux endroits des Poëtes, ou des Orateurs; mais il faut les leur faire repeter souvent, afin qu'ils les ayent toûjours presens à l'esprit, pour s'en pouvoir servir dans l'occasion. *Quæcunque salutaria sunt, sæpe agitari debent, sæpe versari; ut non solùm nota sint, sed etiam parata.* Sen. Ep. 94.

ARTICLE V.

De quelle maniere il faut corriger leurs compositions, soit en prose, soit en vers.

SUPPOSANT icy comme bonne la coûtume qu'on a de faire composer les enfans en Latin le plûtost qu'on peut, ce qui s'appelle faire des themes. Pour les corriger:

I.

Il faut s'arrester d'abord aux fautes les plus grossieres; c'est à dire à celles qui sont contre les regles des de-

clinaiſons, des conjugaiſons, & de la ſyntaxe, ce qui s'appelle des ſolœciſmes.

II.

Enſuite il faut remarquer les improprietez & les barbariſmes ; en leur faiſant voir que les mots dont ils ſe ſont ſervis, ne ſont pas uſitez : c'eſt à dire, que les Auteurs qui ont parlé plus purement en cette langue, ne s'en ſont pas ſervis; ou qu'ils ſont de la baſſe Latinité : c'eſt à dire, qu'ils ne ſe trouvent que dans les Auteurs, qui ont écrit dans un temps où la langue Latine n'eſtoit plus dans ſa perfection ; ou qu'enfin, quoyque les mots ſoient bons, ils ne ſont pas bien rangez, & que faute de cet arrangement & de cet ordre, la phraſe n'a pas l'harmonie qu'elle auroit dû avoir.

III.

Quand les enfans ſont déja aſſez avancez, il faut s'arreſter davantage à ce qui regarde le ſens, & ne ſe pas contenter de leur dire en general : cette compoſition eſt bonne ou mauvaiſe : mais il faut leur en rendre

raiſon, & en venir au détail, en leur diſant, par exemple,

Cette expreſſion, quoyque bonne, ne vaut rien en cet endroit. L'on auroit pû dire cecy de cette maniere, qui auroit eſté plus élegante & plus noble.

Cette raiſon eſt trop foible, ou mal placée: cette phraſe eſt trop coupée, ou eſt trop étenduë. Les parties de cette compoſition n'ont pas entre elles la proportion & le rapport qu'elles auroient dû avoir. Vous entrez trop toſt en matiere. La narration eſt trop longue. Il falloit une concluſion. Vous ne prouvez pas ce que vous aviez entrepris de prouver. Cette figure, dont vous vous ſervez, auroit eu toute une autre grace ailleurs, & en luy donnant une autre tour.

IV.

Il faut toûjours, autant qu'il ſe peut, ſubſtituer en la place de ce qu'on corrige, d'autres mots & d'autres phraſes plus pures & plus élegantes, comme auſſi d'autres figures; afin que les enfans non ſeulement voyent les fautes qu'ils ont faites, mais auſſi qu'ils apprennent comment ils au-

roient pû mieux faire. Rien n'est plus capable de leur donner de l'invention & de la fecondité, & en un mot de les perfectionner en peu de temps. La difficulté est de bien reduire cela en pratique.

V.

Il est bon que le Maistre leur donne de temps en temps des modeles des amplifications qu'ils auront faites, & qu'il leur fasse bien remarquer toutes choses.

VI.

Quintilien veut qu'en corrigeant les compositions des enfans, un Maître agisse toûjours d'une maniere honnête & enjoüée; afin, dit-il, de diminuer l'aspreté des remedes dont il use, qui sont toûjours d'eux-mesmes assez difficiles à prendre. *Jucundus tam maxime debet esse praeceptor, ut remedia quae alioquin naturâ suâ sunt aspera, molli manu leniantur.*

Quint. l. 2. Inst. c. 4.

Il veut, dis-je, qu'il releve par de justes loüanges les endroits qu'il trouve bons; qu'il en tolere quelques-uns qui sont passables, ou qu'il en change les expressions en d'autres meilleures; qu'il y ajoûte ce qui au-

roit esté capable de donner à la composition plus d'embellissement & de grace. Et sur tout il conseille fort de leur laisser d'abord prendre un style diffus & étendu ; parce que l'âge, la maturité du jugement, & l'experience y feront toûjours assez de retranchemens. Outre qu'il est bien plus aisé de remedier à la trop grande bondance, que de suppléer à la trop grande sterilité.

Il faut apporter la mesme exactitude dans leurs traductions, qu'au Latin ; en leur faisant voir les fautes qu'ils ont faites contre la proprieté des mots, l'élegance du discours, l'éloignement du sens, & de la belle maniere de parler.

VIII.

Pour ce qui est de la Poësie, non seulement elle est agreable, mais elle est aussi tres-utile : Car elle éleve merveilleusement l'esprit : elle fournit de belles metaphores, & quantité d'expressions nobles & hardies : elle apprend à exciter les passions & les mouvemens du cœur, à faire des descriptions & animées. Enfin elle donne un certain

Quint l. 8. c. 4.

air gay & agreable, qui réjoüit & qui charme merveilleusement l'esprit. C'est pourquoy les Payens ont crû que les Poëtes estoient pleins d'un certain enthousiasme ; ce qui leur faisoit prendre toutes leurs paroles, comme sortant de la bouche de leurs Dieux.

Vives l. 3. de Instit. Christ.

IX.

Plutarque appelle la Poësie une peinture parlante. Et en effet, comme les Peintres se servent de leurs couleurs pour exposer à nos yeux les actions qu'ils veulent representer : de mesme les Poëtes se servent de leurs expressions, & sur tout de leurs epithetes, pour nous representer d'une maniere si vive les choses qu'ils décrivent, qu'il semble que nous les voyions : *Ita faciem rei quam depingit ostendit Poëta, ut non clarior futura fuerit spectantibus*, dit Quintilien. Ainsi, p. e. nous nous imaginons voir un cheval d'Espagne superbement équipé, lorsque nous lisons ces beaux vers de Virgile dans le 4. l. de l'Eneïde.

Quint. l. 8.

——— *Ostroque insignis & auro*
Stat sonipes, & fræna ferox spumantia mandit.

Il nous semble aussi que nous voyons des forgerons battre le fer sur l'enclume, quand il nous represente les Cyclopes qui travaillent aux armes d'Enée.

Illi inter sese magna vi brachia tollunt Virg. l. 8 Æn.
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

On peut dire la mesme chose du combat d'Entellus & de Dares. l. 5.

La difference que je trouve entre ces deux arts, c'est qu'il s'en faut beaucoup que la Peinture aille si loin que la Poësie. Car la Peinture ne sçauroit nous representer à la fois qu'une seule action & une seule attitude d'une mesme personne; au lieu que la Poësie nous en represente plusieurs, & nous donne tout à la fois des idées toutes differentes d'une mesme chose, par la diversité des expressions dont elle se sert.

Cela paroît admirablement dans l'excellente description que fait le mesme Poëte, du Vautour, qui déchire le foye du Geant Tityus, & qui y va chercher ce qu'il y a de plus de-

Virg. l. 6. licat, pour assouvir sa faim insatiable.

Necnon & Tityum terræ omnipotentis alumnum
Cernere erat, per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur; rostroque immanis Vultur obunco
Immortale jecur tundit, fæcundoque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

X.

Il est bon de porter à la Poësie les enfans en qui l'on voit pour cela du genie, ou du moins à la lecture des bons Poëtes. Car quoy qu'ils ne réüssissent pas à la composition, ils apprendront neanmoins toûjours à prononcer le Latin de meilleure grace; & que la beauté des vers consiste en 4. choses; sçavoir la naïveté, la force, la bonne cadence, & les epithetes propres au sujet.

XI.

Plus les mots ou les epithetes ont de

de syllabes, plus ils ont d'emphase & de grace ; comme on peut voir en ces vers.

Prudens futuri temporis exitum Hor. l. 3. Ode 27.
Caliginosa nocte premit Deus.
Desiderantem quod satis est, neque
Tumultuosum sollicitat mare,
Nec verberatæ grandine vineæ, &c.

Quadrupedante patrem sonitu quatit ungula campum. Virg.

XII.

Quand l'on corrige les vers des enfans qui ne font que commencer à s'appliquer à la versification ; il faut premierement s'arrester aux fautes qui sont faites contre les regles des quantitez.

2. Il faut prendre garde si les epithetes ne sont pas inutiles & mal choisies ; & si les phrases sont bien poëtiques. Horace ne veut pas neanmoins qu'on s'arreste à de petites fautes, quand ils sont un peu avancez, & que d'ailleurs leurs compositions sont passablement bonnes.

—*Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis* Hor. de Arte poët.

Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Ioseph. Scal. de arte poëtica. Scâliger croit qu'en corrigeant des vers, il faut faire tout le contraire de ce que font les bons Juges. Ceux-cy, dit-il, doivent plûtost absoudre cent coupables, que de condamner un innocent ; & un bon Poëte au contraire doit plûtost effacer cent vers passablement bons, qu'en laisser un seul méchant. *Centum potius bonos versus jugulet, quàm unum plebeium relinquat.*

XIII.

Aprés tout neanmoins, ce que dit M. l'Abbé de Villeloin, est assez considerable ; sçavoir que cette sorte de litterature n'est pas des plus utiles du monde, puis qu'on ne lit gueres d'autres vers Latins, que ceux des Poëtes anciens, & qu'on abandonne presque tous les autres qui n'excellent pas.

ARTICLE VI.

Comment il faut tâcher de leur former le jugement.

L'ON se contente d'ordinaire de bien exercer l'esprit & la memoire des enfans; & l'on est entierement satisfait, quand ils apprennent bien leurs leçons, qu'ils sçavent repeter quelques vers, ou faire passablement un theme. Mais il n'en faut pas demeurer là.

Comme le jugement est la principale faculté de l'homme, & celle dont il a le plus de besoin dans toute sa conduite; c'est à celle-là qu'il faut particulierement s'appliquer. Pour ce sujet,

I.

Il faut donner aux enfans une honneste liberté de demander l'éclaircissement de toutes les choses qu'ils n'entendent pas. Rien ne leur ouvre tant l'esprit.

II.

Quand ils sont trop timides, il faut les prévenir, en les interrogeant.

Quint. l. 2. c. 2. *Interrogantibus libenter respondeat, non interrogantes percontetur ultro*, dit Quintilien. Il faut, dis-je, leur demander le sens des Auteurs qu'on leur fait voir ; ce qu'ils auroient répondu à une telle demande ; ce qu'ils auroient fait dans une semblable rencontre ; comment ils se seroient débarassez d'une difficulté, &c. Car pour apprendre un mestier, ce n'est pas assez de voir agir le Maistre ; mais il faut aussi faire soy-mesme ce qu'il fait.

Plutarque témoigne dans la vie de Lycurgue, que c'en ainsi qu'en usoient les Lacedemoniens. Ils proposoient aux enfans, dit-il, les actions des grands Hommes, & ils les obligeoient de dire sur le champ, & en peu de mots, ce qu'ils en pensoient.

Xen. in Cyroped. l. 1. Xenophon rapporte aussi dans sa Cyropedie, qu'Astyages ayant demandé compte à Cyrus de sa leçon, il » luy dit que son Maistre l'avoit bien » châtié ; parce qu'ayant esté fait juge » d'un different survenu entre deux « jeunes hommes, dont l'un avoit une « veste trop longue pour sa petitesse,

& l'autre en avoit une trop courte, « eu égard à sa grandeur : Il avoit esté « d'avis, pour les accommoder tous « deux, qu'il falloit donner la plus « longue au plus grand, & la plus cour- « te au petit. En quoy son Maistre avoit « jugé qu'il n'avoit pas agi avec équi- « té : parce, dit-il, qu'il ne faut pas, « sous prétexte d'accommodement & « de bien-seance, oster à une person- « ne une chose qu'elle possede legiti- « mement, pour le donner à un au- « tre à qui elle n'appartient pas ; tout « ce qui est contre les loix, devant « toûjours passer pour une injustice & « une violence. «

Pour reduire cecy en pratique (par exemple) la mort de Caton qui se tua dans la ville d'Utique, parce qu'il ne voulut pas se soûmettre à Cesar, qui avoit vaincu Pompée en la Bataille de Pharsale, a paru une action si heroïque aux Anciens, que Seneque ne feint pas de dire que les Dieux ne la purent voir qu'avec un transport de joye. *Liquet mihi cum magno spectasse gaudio Deos, cum ille vir acerrimus sui vindex gladium sacro pectori infigit, viscera spargit, & illam san-*

tissimam animam manu educit. Au sujet, dis-je, de cette action, on pourroit leur demander:

I.

Si c'estoit aimer sa patrie, que de luy ravir l'un de ses meilleurs citoyens, dans un temps auquel elle en avoit le plus grand besoin.

II.

Si Caton a bien fait de se tuer, puisque les plus sages d'entre les Payens ont toûjours crû que cela n'estoit pas permis à un particulier; non plus qu'à un soldat, de sortir sans la permission de son General, du poste où il le met. *Nemo injussu Imperatoris de statione vitæ debet discedere.*

Cic.

III.

Si estant innocent comme il estoit, il a dû s'arracher la vie, puis qu'il ne luy auroit pas esté permis de le faire, quand mesme il auroit esté criminel. *Quantum est nefas seipsum occidere insontem, cum omnino non debeat vel nocentem.*

Aug. Ep. 52.

Seneque a donc eu grand tort de loüer cette action, puisque l'homicide d'un innocent ne peut qu'estre blâmé.

IV.

Si Caton n'a pas donné en cela une marque d'une grande foiblesse, plûtost que de courage; puisque c'est en manquer, que de succomber comme il a fait à l'adversité. *Imbecillioris quàm fortioris animi facinus esse censuerunt (ejus amici) quo demonstraretur non honestas turpia præcavens, sed infirmitas adversa non sustinens.* Aug. l. 1. de Civit. Dei. c. 23.

V.

Enfin on pourroit encore leur demander, pourquoy Caton croyant qu'il luy estoit si deshonorable de s'humilier devant Cesar, & de recevoir la loy d'un vainqueur, il conseilloit neanmoins à son fils ce qu'il ne vouloit pas faire luy-mesme? *Si turpe erat sub victore Cæsare vivere, cur author hujus turpitudinis pater filio fuit?* Idem ibid.

Il y a ainsi une infinité de préjugez, qui ne sont fondez que sur l'erreur, ou les tenebres d'une imagination aveugle, qu'il faut peu à peu dissiper, exhortant les enfans à avoir toûjours un profond respect pour la verité, que Pindare appelle la fille de Dieu θυγάτηρ Ἀλήθεια θεῦ; & qui est Dieu mesme, selon l'Evangile.

Et en effet, elle doit avoir bien plus de charmes pour gagner les esprits & les cœurs des Chrétiens que la beauté d'Helene n'en avoit pour attirer les yeux & pour gagner l'affection des Grecs. *Incomparabiliter pulchrior est veritas Christianorum, quàm Helena Græcorum.* *Aug. Ep. 9.*

Au reste, tout doit contribuer à former le jugement des enfans : l'étude, la solitude, la promenade, la visite d'un amy, une predication, la sottise d'un laquais, la ville, la campagne, &c. Et c'est ce qu'il est impossible de faire, quand le nombre des Ecoliers est trop grand, comme j'ay déja dit.

Article VII.

Avis pour la conduite des enfans qui ont déja fait quelque progrez dans les études.

I.

Il faut instruire les enfans de vive voix autant qu'on peut, parce qu'elle fait plus d'impression sur leurs esprits, & qu'elle les rend plus attentifs. *His ætatibus omnis in audiendo profectus est.* *Quint. l. 1. c. 12.*

II.

Il faut les interroger souvent, & leur faire rendre compte de ce qu'on leur a dit, pour voir s'ils l'ont bien retenu & compris. *Frequenter interrogare & judicium discipulorum experiri debet. Sic quæ dicentur aures non perfluent.* C'est ce qui a fait dire à Socrate, que les Maistres estoient les accoucheurs des esprits, *Obstetrices animorum*; parce qu'en les faisant parler souvent, ils les aident à produire leurs pensées, & les accoûtument à s'énoncer en bons termes, & de bonne grace. *Quint. l. 2. c. 5.*

III.

Pour ce qui regarde leurs compositions, on peut dans les commencemens les exercer tantost à faire de petites relations d'un voyage, de l'entretien d'un amy, ou d'une visite: tantost à faire la description d'une tempeste, d'une Bataille, d'un Palais: tantost les faire consoler quelqu'un sur la mort d'un parent, sur la perte d'un procez; demander quelque grace, recommander une affaire, &c.

IV.

Il est avantageux de donner toû-

jours à ceux qui commencent, un modele qu'ils puissent imiter : par exemple, quelque Lettre de Pline le jeune, ou de Ciceron ; quelque endroit d'Horace : celuy-cy entre les autres est admirable.

Ibam forte via sacra, sicut meus est mos ;
Nescio quod meditans nugarum, &c.

V.

Les choses d'usage, & qui entrent dans le commerce ordinaire de la vie civile, doivent toûjours estre preferées aux autres. Ainsi l'on ne sçauroit trop appliquer des enfans à écrire des lettres ; parce que cela les distingue autant du reste des hommes, que la parole distingue les hommes des bestes. Outre que les lettres ont une étenduë bien plus vaste que la parole : Car par les lettres l'on parle aux personnes absentes, & l'on trouve occasion de parler de mille choses differentes.

VI.

Saint Augustin témoigne, qu'au lieu de tirer des Auteurs profanes les sujets de leurs compositions, com-

me l'on faisoit, ç'auroit esté bien mieux de les prendre dans la sainte Ecriture. C'estoit là, dit-il, où il « falloit chercher de quoy exercer « l'activité, & fixer la mobilité de mon « esprit : au lieu de le remplir de chi- « meres, & de le donner en proye aux « esprits impurs, qui voltigent en l'air. « Car l'on sacrifie en plus d'une manie- « re aux Anges revoltez. «

Aug. 1. Conf. c. 17.

VII.

C'est encore un exercice fort utile, de leur donner des vers à mettre en prose. Le mesme Pere remarque que c'estoit ainsi qu'on l'exerçoit dans sa jeunesse, & qu'on luy donnoit pour matiere de ses compositions ce que Virgile exprime si noblement dans les harangues d'Enée & de Didon, en soûtenant toûjours la force de son raisonnement & de ses pensées par des expressions plus propres & plus élegantes.

l. 4. Æn.

Crassus dit aussi, qu'il s'exerçoit luy-mesme de cette maniere ; & qu'aprés avoir lû quelques vers d'Ennius, il tâchoit d'exprimer en d'autres termes ce qu'il y avoit trouvé de plus beau, sans s'éloigner nean-

Cic. l. 1. de Orat.

moins des pensées de ce Poëte.

Quint. l. 2. c. 4. Quintilien conseille fort cet exercice, & assure que ceux qui feront bien cela, sont capables de réüssir ensuite en tout ce qu'ils voudront entreprendre.

VIII.

Il faut leur donner des sujets à demi ébauchez, quand on les voit avancez; pour voir ce qu'ils sont capables de faire d'eux-mesmes, & de quelle maniere ils s'y prendront, pour les amplifier & les embellir.

IX.

Enfin il les faut laisser marcher tout seuls, quand ils sont assez forts pour se soûtenir; afin de ne les pas accoûtumer à n'oser jamais rien faire d'eux-mesmes, & sans avoir un

Quint. l. 2. c. 6. guide. C'est ainsi, dit Quintilien, que les oyseaux en usent envers leurs petits. Ils leur distribuënt d'abord peu à peu la nourriture qui leur est necessaire : Et dés qu'ils les voyent un peu forts, ils leur apprennent à sortir de leurs nids, & à voltiger tout autour, en allant devant eux. Puis enfin ils les laissent voler tout

seuls, & les abandonnent entierement à eux-mesmes.

X.

Il ne faut ny exiger, ny attendre des enfans des pieces entierement parfaites; & il se faut contenter de corriger ce qu'on remarque de plus defectueux. *Pro modo virium exigendum & corrigendum est opus.* *Idem l. 2. c.*

XI.

Il faut toûjours leur laisser prendre un style libre & un peu diffus. L'âge, le jugement, la lecture des bons Auteurs, & la conversation des honnestes gens y retrancheront ce qui sera de superflu.

XII.

Il est certain que l'étude a des satisfactions & des plaisirs qui se ressentent bien mieux, qu'ils ne se peuvent exprimer. Mais pour cela il faut l'aimer.

Saint Augustin dit qu'on se servoit de trois moyens pour l'y porter; sçavoir, des loüanges qu'on luy faisoit desirer; de la honte du blâme qu'on luy faisoit fuir; & de la rigueur des châtimens qu'on luy faisoit craindre. *Præmio laudis & dede-*

Aug. l. 1. Conf. c. 17. *coris, vel plagarum metu proponebatur mihi ut discerem.*

XIII.

Quoy qu'il soit fort bon d'augmenter l'ardeur que les enfans ont pour l'étude, par les justes loüanges qu'on leur donne; il le faut neanmoins faire sobrement, de peur de leur donner de la vanité, & de les remplir d'une secrette & dangereuse opinion de leur prétenduë suffisance.

Lud. Vives l. 3 de In stit. Christ. *Consultius est adolescentes nihil scire, quàm ambitionis & superbiæ mancipia fieri*, dit Vivés.

Aug. l. 1. Confess. c. 17 Saint Augustin blâme aussi dans ses Confessions, cette maniere d'agir dont ses Maistres usoient à son égard.

XIV.

Comme on vient à bout de tout ce qu'on entreprend, par l'application & la diligence; il y faut porter autant qu'on peut les enfans. Pour cela il leur faut proposer les exemples

Cic. l. 2 de Orat.

Des Abeilles, qui voltigent çà & là durant tout le jour, pour amasser dequoy faire leur miel:

Des Laboureurs, qui travaillent durant toutes les saisons de l'année;

Des Marchands, qui ne sont arrestez ny par le froid, ny par la chaleur, ny par les pluyes, ny par les vents; quand ils esperent faire quelque gain :

De Demosthene, qui se raza les cheveux & la barbe, pour estre obligé de ne pas sortir en cet état, & d'étudier cependant :

De Seneque, qui dit que les jours ne luy suffisant pas pour étudier, il y employoit une partie de la nuit, & qu'il s'endormoit souvent sur ses livres : Sen. Ep 8.

De Pline le jeune, qui portoit ses tablettes à la chasse, pour ne pas perdre entierement le temps qu'il donnoit au relâchement de son esprit :

Enfin, d'Antonin le Philosophe, qui aimoit tellement l'étude étant jeune, qu'il y interessa mesme notablement sa santé. De sorte que ce fut la seule chose qu'on trouva à blâmer dans luy. *Tantum operis ac laboris studiis impendebat, ut corpus afficeret, atque in hoc solo pueritia ejus reprehenderetur*, dit l'Auteur de sa vie.

XV.

En tâchant de leur donner de l'émulation, il faut bien prendre garde de ne pas faire naître de l'envie pour les bonnes qualitez qu'ils remarquent dans leurs compagnons, & qui leur manquent.

XVI.

Comme ils n'ont pas encore l'esprit rempli de projets, de desseins, & d'affaires ; ils doivent tâcher d'apprendre bien les langues, qui sont comme l'entrée & les portes des sciences. Les principales sont

L'Hebreu ; qui est la langue des saintes Ecritures.

Le Latin, qui est celle de la Religion.

Le Grec, qui est celle des Sciences.

L'Alleman, qui est la langue des gens de guerre.

Et l'Italien, qui est aussi fort necessaire aux voyageurs.

XVII.

Il y a des personnes qui loüent & estiment beaucoup la coûtume qu'on a en certains lieux, de faire parler les enfans en Latin le plûtost qu'on peut. De quoy ils apportent cette

raison ; que l'usage & la lecture perfectionnent ce qui a esté d'abord defectueux, & imparfait en eux. Mais les Sçavans ne sont nullement de cet avis, & croyent qu'on s'accoûtume à mal parler, en parlant mal. *Perversè dicere, perversè dicendo homines facilè consequuntur*, dit Ciceron. Cic. l. 2. de Orat.

Et en effet, il y a bien de la difference entre parler en Grammairien, & parler Latin. *Aliud est Grammaticè, aliud Latinè loqui*, dit Quintilien. Quint.

Ne pas faire des fautes contre les regles de la syntaxe, & se faire entendre tellement quellement, en se servant d'expressions grossieres & peu usitées, ce n'est pas ce qu'on doit appeller, parler Latin.

Sanctius celebre Professeur de Salamanque, qui a merité le nom de Restaurateur des Lettres humaines dans l'Espagne, prouve dans ses Paradoxes, que rien ne corrompt tant cette belle langue, que l'accoûtumance à mal parler. *Malè Latinè loqui corrumpit ipsam Latinitatem.*

Vossius dit aussi la mesme chose en rapportant les diverses causes de

Poss. in præf. tract. de vitiis sermonis la barbarie de ces derniers temps. *Illud est quo glistit hoc malum; vide licet quotidiani sermonis usus cum iis quibus studia litterarum non maturuerunt.*

ARTICLE VIII.

Du jeu & du divertissement des enfans.

APRES avoir cy-devant parlé des études des enfans, il est à propos de dire aussi quelque chose du jeu & du divertissement qui y doit toûjours estre mêlé, afin qu'un peu de relâche rende leurs esprits plus gays & plus propres au travail. *Tempestiva laboris intermissione fiunt animi ad laborandum vegetiores.* *Val. maxi. l. 8. c. 18.*

Ausone dit à ce sujet, que le mot d'école vient du mot Grec qui signifie le jeu ; pour montrer qu'il est necessaire que les enfans se joüent & se divertissent.

Aus. ad Nepotem. ——— *Graio schola nomine dicta est,*
Justa salutiferis tribuantur ut otia Musis.

Et en effet, l'on voit par expe-

tience que le jeu repare les forces du corps, & entretient celles de l'esprit, qu'un travail trop assidu & trop grand épuiseroit & détruiroit bien-tost.

Otia corpus alunt. Animus quoque pascitur illis. Ovid.
Immodicus contra carpit utrumque labor.

Le jeu est donc necessaire aux enfans; comme le repos l'est mesme de temps en temps aux terres, afin qu'elles puissent continuer d'estre fecondes.

Quintilien apporte encore une autre raison de la necessité du jeu à l'égard des enfans, qui est qu'il sert infiniment pour mieux faire connoître leur esprit, leurs mœurs, & leurs inclinations. *Mores se inter ludendum simplicius detegunt.* Quint. l. 1. c. 3.

Supposé donc la necessité du jeu, il faut voir presentement quels doivent estre ceux des enfans.

Il faut premierement qu'ils soient honnestes. 2. Ils doivent estre moderez. *Modus adsit remissionibus*, Quint.

ne ocii consuetudinem faciant nimia.

Et en effet, rien n'est si préjudiciable aux enfans, que cette méchante habitude qu'on leur laisse prendre, de ne faire autre chose durant tout le jour, que se joüer & se divertir. C'est la cause que S. Augustin apporte de ses débauches. *Relaxabantur mihi habenæ ultra temperamentum severitatis ad dissolutionem affectionum variarum.*

Aug. l. 2. Conf. c. 3.

Ciceron est aussi de ce sentiment: *Cum juvenes dare se jucunditati volent, caveant intemperantiam.* Et il établit ces deux excellentes maximes : La premiere est, que Dieu ne nous a pas mis au monde pour passer nostre vie dans de continuels divertissemens; mais que nous la devons employer en des occupations plus graves & plus serieuses. *Non ita generati à natura sumus, ut ad ludum & jocum facti esse videamur: sed ad severitatem potius, & ad studia quædam graviora atque majora.*

Cic. l. 1. Off.

La seconde est, qu'on ne doit user de recreations, qu'autant qu'on en a besoin pour sa santé; de la maniere qu'on n'use du sommeil, qu'a-

prés qu'on s'est fatigué le long du jour dans les exercices de sa vacation. *Ludo & joco uti quidem licet, sed sicut somno cæterisque, cum gravibus seriisque rebus satisfecerimus.* Ibidem.

Enfin il faut en troisiéme lieu, que les jeux des enfans soient utiles: c'est à dire, soient propres à leur délasser l'esprit, & à leur fortifier le corps, en dissipant les mauvaises humeurs qu'une vie trop sedentaire fait amasser. C'est pourquoy l'on a grande raison de leur interdire les jeux d'échets, de dez & de cartes. *Erunt quàm maximo ante omnia studio pueris inhibendi omnes alearum lusus etiam levissimi.* Maff. Veg. l. 1. de Educ. puerorum.

Et la raison qu'en apporte Maffée, est que ces sortes de jeux demandent une trop grande application, qui est nuisible aux personnes déja fatiguées du travail de l'étude. *Latrunculorum ludum, licet ingenio constet, non multum tamen litteratis hominibus convenire arbitramur: quòd mentem jam litterarum studiis fatigatam recreare magis cessatione & requiete, quàm novo meditationis labore gravare oporteat.*

Les jeux donc les plus avantageux

aux enfans, sont la course, les promenades, le jeu de paulme, du balon, & autres semblables.

Neanmoins durant l'Hyver que l'on est obligé d'estre un peu sedentaires, il vaut bien mieux que les enfans se divertissent aux Dames, au triquetrac, & au billar; que de demeurer tout engourdis auprés du feu. Ou bien on peut leur raconter diverses histoires pour leur faire passer le temps. *Cum tempus exercere corpus non sinet* (dit Vivés) *magno oblectamento erunt fabellæ, historiolæ, aut istiusmodi narrationes jucundæ, lepidæ, argutæ, facetæ.*

Vives l. 3. de Inst. Christ.

Il faut aussi tâcher d'accoûtumer les enfans autant qu'il se peut, à joüer en honnestes gens : c'est à dire, sans jamais user de tricheries, & sans témoigner trop d'opiniâtreté ou trop d'envie de gagner.

ARTICLE IX

De la reprehension qu'on doit faire aux enfans.

TANDIS que nous sommes au monde, nous sommes tous sujets aux foiblesses de nostre propre corruption. Il ne faut donc pas s'étonner que des enfans qui n'ont que peu de lumiere, font quelquefois des fautes ; puisque les personnes âgées en font tant. *In multis offendimus omnes.*

Comme toutes ces fautes ne sont pas égales, elles ne doivent pas toutes être traitées d'une maniere égale.

I.

Il y en a beaucoup qu'on doit ou dissimuler, ou mépriser ; parce que l'âge les corrigera assez, & que la reprehension ne feroit que les aigrir.

II.

Entre celles qui sont considerables, il faut reprendre en particulier celles qui sont secrettes ; & en public, celles dont l'on a esté scandalisé, afin que la confusion que recevront

ceux qui les ont commises, leur soit salutaire, & qu'elle serve de préservatif aux autres.

III.

Quand l'on a à reprendre un enfant de quelque faute considerable, il faut bien considerer auparavant quel est son esprit, & son humeur. Car il faut traiter un esprit doux & timide tout autrement qu'on ne doit faire un esprit altier & superbe. *Une douce reprimande profite plus à un esprit bien fait*, dit l'Ecriture, *que cent coups de foüet à l'égard d'un écervelé.*

Prov. c. 7. v. 10.

Et c'est ce que dit encore Saint Gregoire dans son Homelie onziéme sur le Prophete Ezechiel.

Il est aussi d'avis qu'on use toûjours de paroles douces; & pleines d'une grande tendresse; parce que, dit-il, la douceur fait quelquefois rentrer dans eux-mesmes, ceux qui avoient auparavant esté insensibles au foüet. *Quos cruciamenta non corrigunt, eos nonnunquam ab impiis actionibus lenia blandimenta compescunt.*

IV.

IV.

Il faut bien prendre son temps : Car il en est des fautes comme des abscez ; ausquels si l'on porte la lancette avant leur maturité, ils s'enflamment davantage, & sont dans un état pire qu'auparavant. *Secta immature vulnera, deterius infervescunt.* Greg.

V.

La priere doit toûjours préceder la reprehension, parce qu'elle doit attirer la grace de se corriger sur celuy qu'on veut reprendre ; au lieu que la reprehension ne fait que luy en montrer la difformité & la grandeur.

Celuy donc qui pense à faire la reprimande à quelqu'un, doit dire à Dieu avec David : *Bonitatem, & disciplinam, & scientiam doce me.* Psal. 118. v. 6.

Remplissez mon cœur de charité, afin que je n'aye en veuë que vostre gloire, & le bien veritable de mon prochain.

Donnez-moy le zele que je dois avoir pour l'observation de vostre sainte loy ; mais un zele qui soit sans aigreur, & sans emportement. Enfin donnez-moy la discretion ; afin

que je fasse un tel temperament de la douceur avec la severité, que je puisse, comme le Samaritain, guerir le malade dont je prens soin, en versant ensemble le vin, & l'huile dans sa playe.

VI.

Il faut dans les reprehensions éviter les paroles dures & offensantes.
Cic.l.1.Off. *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ careat.*

Car il ne faut jamais donner occasion à ceux qu'on reprend, de s'imaginer que c'est par aversion, ou par mauvaise humeur; & non par charité, & pour leur veritable bien, qu'on les reprend. *Objurgant quasi oderint*, dit Quintilien.

Comme une pluye violente ne fait qu'endurcir la terre; & qu'au contraire celle qui tombe doucement, la penetre, & la rend feconde: On peut dire que c'est la mesme chose à l'égard de la reprehension. C'est là la maniere dont l'Evangile témoigne que les Apostres usoient d'ordinaire dans les maladies corporelles.
Marc.c.6 13 *Ils oignoient d'huile les malades*, y est-il dit, *& ils les guerissoient. Oleo ungebant,*

& sanabant. Or l'huile est le symbole de la douceur.

C'est en instruisant & en exhortant, qu'on guerit les maladies de l'ame, dit saint Augustin ; & non pas en usant de menaces, & d'une conduite severe, dure, & imperieuse. *Aug. Ep. 64.*

VII.

La consideration de nostre propre infirmité nous doit aussi toûjours faire agir envers les autres avec beaucoup de moderation, & de retenuë. *Considerans teipsum, ne fortè & tu tenteris,* dit l'Apostre. *Ad Gal. c. 6.* Nous devons, dis-je, temperer l'ardeur de nostre zele, par la crainte de tomber en de pareilles fautes, que celles que nous voulons reprendre, & peut-estre encore plus grandes.

Il ne faut pas s'imaginer, que l'émotion qu'on est obligé de faire quelquefois paroistre dans ces sortes d'occasions, déplaise à Dieu, & que ce soit un peché : c'est au contraire un jugement, qu'exerce la droite raison : Et l'on feroit mal, dit un ancien Commentateur de Saint Matthieu, si l'on ne paroissoit un peu en

colere. *Non solùm non peccant qui cum causa irascuntur : sed è contra, nisi irati fuerint, peccant ; quia iracundia quæ cum causa est, non est iracundia, sed judicium.*

VIII.

Ce que j'ay dit jusques icy, regarde les esprits bien faits, qui profitent d'ordinaire des reprehensions qu'on leur fait. Mais comment en faut-il user, me dira-t'on, avec des emportez & des écervelez, qui n'ont aucune affection pour le bien, & qui disent ce que Seneque a fait dire à un aveugle : Pourquoy me mettez-vous dans le bon chemin : Laissez-moy aller droit au précipice : Je trouveray bien tout seul le sentier qui m'y conduira.

Œdipus apud Sen. in Thebaide.

In recta quid deflectis errantem gradum?
Permitte labi ; melius inveniam viam,
Quam quæro solus.

L'on est assûrément bien empêché dans ces sortes de rencontres : Car si un Medecin abandonne son malade, lors qu'il veut vivre selon son caprice, sans se soucier de ses ordonnances ; il semble que ce soit bien fait de demeurer dans le silen-

ce, & de se contenter de gemir, & de prier, lors qu'on voit que ses remontrances ne servent qu'à rendre plus criminels devant Dieu, ceux qui n'en profitent pas.

Les méchans, dit saint Gregoire, « deviennent quelquefois pires qu'ils « n'estoient, lors qu'on les reprend. « C'est donc les épargner, & nous « épargner aussi nous-mesmes, que de « cesser de les reprendre par la charité « qu'on a pour eux. « *Greg. l. 2. Mor. c. 38.*

Il dit encore presque la mesme chose au chap. 37. de la 3. partie de son Pastoral.

Mais il est pourtant d'un sentiment tout different dans ses Lettres. Il faut que je vous parle, dit-il à « Venantius, soit que vous le vouliez, « soit que vous ne le vouliez pas; « parce que je veux absolument ou « travailler à vostre salut; ou n'avoir « aucune part à vostre damnation. »

Saint Augustin, Saint Chrysostome, & Saint Bernard sont aussi de cet avis.

Quoy qu'il soit incertain, dit le » premier, si ceux à qui vous donnez » de bonnes instructions, en feront » *Aug. l. contra Cresc.*

» leur profit ; il est pourtant certain » que vous devez les leur donner, & » que ceux qui s'acquitent en ce point » de leur devoir, en recevront de Dieu » de grandes recompenses, de quel- » que maniere que leurs instructions » soient receuës.

De Past. c.7 Il veut dans un autre endroit, que ceux qui sont engagez à instruire les autres, le fassent jusqu'à leur estre importuns, en les reprenant. » Vous voulez, dit-il, vous perdre ; » & moy je ne le veux pas : & celuy » dont les justes menaces m'épouvan- » tent, ne le veut pas aussi. Ecoutez, » je vous prie, ce qu'il dit aux Pa- » steurs negligens. Vous n'avez pas » ramené au dorit chemin ceux qui » s'en écartoient, ny recherché ceux » qui se sont perdus. Pour ce qui est » de moy, je veux m'acquiter en cela » de mon devoir : & soit que vous le » trouviez bon, ou que vous ne le » trouviez pas ; je vous chercheray dans » vostre égarement, & je feray tous » mes efforts pour vous remettre dans » le droit chemin. *Revocabo errantem : requiram perditum : velis, nolis id agam.*

Nous ne sommes pas obligez, « dit Saint Chrysostome, de persua- « der toûjours à ceux à qui nous par- « lons; mais seulement de les avertir. « C'est à nous à user de remontran- « ces & d'exhortations; mais c'est aussi « à eux à faire ce que nous leur di- « sons: & s'ils y manquent, ils atti- « rent sur eux un supplice tres-rigou- « reux. Mais pour ce qui est de nous, « nous ne laisserons pas de recevoir « de Dieu une tres-grande recompen- « se, pour avoir fait à leur égard ce « qui a dépendu de nous: Car nous « ne sommes obligez que de mettre « nostre argent à la banque: c'est à « dire, de donner à nostre prochain « nos bons avis & nos conseils. «

Chrys. in Conc. de Lazaro.

Plantez, & arrosez;& prenez tout le « soin possible de ceux qui sont con- « fiez à vostre conduite, dit S.Bernard;& « vous vous acquitterez en ce point de « vostre devoir, & de vostre obliga- « tion. Pour ce qui est de l'accroisse- « sement, ce ne sera pas vous qui le « donnerez: mais ce sera Dieu, lors « qu'il luy plaira. Que s'il ne luy plaît « pas de benir vos peines, vous n'y « perdrez rien: Puis qu'il est dit dans «

Bern. l. 4 de consid. ad Eug.

» l'Ecriture, que Dieu recompensera
» ses Saints de leur travail. La recom-
» pense que vous devez attendre, vous
» est donc assurée, & ne vous peut pas
» manquer.

» Celuy à qui le soin des autres a
» esté confié par le Pere de famille,
» a beau mener une vie innocente, &
» toute sainte ; il ne laissera pas d'ê-
» tre damné avec tous ceux de la perte
» desquels son silence a esté cause, s'il
» a esté empesché de les reprendre ou
par la honte, ou par la crainte, dit
S. Prosper. *Cui dispensatio commissa est, etiamsi sancte vivat, si tamen perditè viventes arguere aut erubescit, aut metuit; cum omnibus qui eo tacente pereunt, perit.*

S. Prosper de vita contempl.

ARTICLE X.

Du châtiment des enfans.

QUAND les reprehensions reïterées, & les menaces ont esté inutiles, il faut enfin changer de conduite, & ramenér à la raison par le châtiment, ceux que la droite raison n'a pas esté capable de retenir

dans les bornes de leurs devoirs : sur tout lors qu'ils sont menteurs, & desobeïssans; qu'ils font des malices noires, ou des friponneries; & qu'ils ne veulent pas s'appliquer, comme ils le doivent, à l'étude. Et en effet, l'on ne peut aimer Dieu de tout son cœur, comme il nous commande, & avoir en même temps de l'insensibilité, & de l'indifference, quand il est offensé, & méprisé par ceux qui dépendent de nous.

C'est offenser Dieu, dit Lactance, « que de ne pas punir les fautes que « font les enfans : Parce que l'impu- « nité les rend pires qu'ils n'estoient. « *Lact. de ira Dei. c. 2.*

——Alitur vitium, crescitque tegendo,
Cum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat. *Virg. Egl. 3.*

Il faut donc corriger par la severi- « té de la discipline les fautes qui « meritent la damnation, dit S. Gre- « goire : Car une bonté peu reglée qui « pardonne sur la terre, conduit aux « supplices eternels. «

Quand vous voyez qu'un cheval « se va jetter dans un precipice, dit « *Chrys. Hom. 15. Epist. 1. ad Cor. c. 2.*

» Saint Chryfoftome, vous luy ferrez
» le freiu dans la bouche, vous la re-
» tenez de toutes vos forces, & vous
» ne luy épargnez pas les coups de
» foüet. C'eft une punition que vous
» exercez fur luy : mais cette puni-
» tion luy eft avantageufe, puis qu'el-
» le luy fauve la vie.

» Quand un Medecin fait lier un
» phrenetique, & qu'il fait frapper un
» lethargique, pour le réveiller de fon
» affoupiffement, dit Saint Auguftin,
» il leur fait du mal à tous deux :
» mais il n'eft pas pourtant leur enne-
» my. Il le feroit au contraire, s'il
» les laiffoit dans cet état ; puis qu'il
» feroit caufe de leur mort. *Si perire*
Aug. Ep. 48. *permittat, ifta potius manfuetudo crudelis eft.*

Il en eft de mefme d'un pere, qui
châtie un fils vitieux & déreglé. Il
témoigne en le châtiant, qu'il l'ai-
me veritablement ; & fa feverité luy
eft alors auffi douce, que fa douceur
luy feroit cruelle & inhumaine s'il
Aug. Ep. 54 l'épargnoit. *Sicut eft mifericordia puniens, ita eft crudelitas parcens.*

Prov. c. 13 v. 14. L'Ecriture confirme ce que je viens
d'avancer, quand elle dit *que c'eft*

haïr son fils, *que de luy épargner* Hebr. c. 12.
les verges; & que c'est au contraire, v. 6.
à l'exemple de Dieu, *luy témoigner*
son amour, *que de le bien châtier*.

Supposé donc cette maxime, qui Aug. Conf.
est si autorisée par l'exemple, & par le grand nombre de ceux qui ont passé par ce chemin rude & difficile, qui est qu'il faut châtier les enfans quand ils font mal : L'on pourroit encore demander icy de quelle maniere il se faut conduire dans cette fâcheuse necessité.

I.

Premierement donc, il n'en faut venir au châtiment, qu'aprés que les autres moyens dont l'on s'est auparavant servi, ont esté inutiles; comme un sage Chirurgien n'employe le fer & le feu, pour guerir une playe, que lorsque les fomentations, & les remedes les plus benins n'ont de rien servi. On peut donc d'abord les priver du jeu, les retenir dans la chambre, leur faire de la confusion devant leurs compagnons & leurs parens, &c.

II.

Il ne faut user du foüet que le-

moins qu'on peut, de peur, dit Quintilien, que les enfans ne s'y accoûtument, & ne s'y endurcissent. *Ne ad plagas, ut pessima quæque mancipia, durentur.*

Quint.

III.

On ne les doit châtier que par un pur motif de charité, & par un sincere amour de leur veritable bien. *Adhibeatur pœna*, dit Saint Augustin, *non recuso, non interdico : sed adhibeatur animo amantis, animo diligentis, animo corrigentis*... Un pere est toûjours pere ; & de quelque severité qu'il soit quelquefois obligé d'user envers son enfant, il ne sçauroit se defaire de l'amour que la nature luy met au fond du cœur. Un Maistre doit donc entrer dans ses dispositions, autant qu'il le peut.

Aug. serm 95 de temp.

IV.

Il ne faut jamais châtier par emportement & par colere. *Irasceris & tranquillus es*, dit Saint Augustin en parlant de Dieu.

Quand donc l'on se sent dans l'émotion, il faut remettre son esprit dans le calme ; & differer, s'il se peut, le châtiment à un autre temps,

pour ne rien faire mal à propos. Car la colere ne doit jamais aller devant la raison, qui est la maîtresse : mais elle ne doit que la suivre & executer ses ordres.

V.

L'on ne doit mesme jamais châtier, selon Saint Bernard, qu'avec beaucoup de crainte. Quand une faute « est si inexcusable, dit-il, qu'on « ne peut exercer sa clemence, sans « affoiblir la justice ; on ne doit pas « mesme la châtier qu'en tremblant, « & avec douleur : estant plus émû de » la necessité où l'on est d'exercer sa « charge, que par la passion de punir « un coupable. C'est pourquoy il faut qu'il paroisse, que c'est toujours malgré soy qu'on en vient là.

Qui est la mere, dit le mesme Saint, « qui sçachant en conscience n'avoir « rien oublié de tout ce qui a dépendu d'elle pour assister son fils malade, arreste par cette considera- « tion le cours de ses larmes ; quand « elle voit que toutes ses peines ont « esté inutiles, & qu'elles ne luy ont « pû sauver la vie ? Or si les meres « font cela pour la mort temporelle de

Bern. serm. 4. in Cant.

ceux qu'elles n'ont mis au monde, que pour y mourir; que ne doit pas faire un Maistre pour des enfans, qu'il tâche d'élever pour le Ciel, & pour l'Eternité ?

VI.

Il faut aussi que les châtimens des enfans nous fassent rentrer en nous-mes, & nous fassent considerer que les pechez que nous avons commis, meritent peut-estre une punition incomparablement plus grande, que celle dont on use à leur égard.

VII.

Quand des enfans sont tellement incorrigibles & endurcis, qu'on n'y gagne rien par la rudesse, & qu'ils empirent plûtost, que de devenir meilleurs par les châtimens, l'on y est bien empesché. Car faut-il les laisser faire tout ce qu'ils veulent, & abandonner la medecine, parce qu'il y a des malades incurables? Mais que sert-il d'ailleurs de se donner inutilement bien de la peine ?

Il semble donc que tout ce qu'on peut faire en ces rencontres, c'est de les considerer comme une rude penitence que Dieu impose ; & la

souffrir en patience, sans desespe-rer jamais, que par sa bonté, & sa misericorde ils ne puissent changer en mieux ; puisque l'on apprivoise mesme les bestes les plus feroces avec le temps & la peine qu'on se donne.

CHAPITRE V.

De la conduite des personnes qui aspirent à une solide, & à une parfaite erudition.

LEs enfans n'ont osé jusques icy faire le moindre pas d'eux-mesmes, sans estre conduits, & sans être quasi toûjours tenus par la main. Il est temps de les laisser un peu marcher tout seuls, afin qu'ils puissent enfin parvenir au but où ils tendent, qui est l'acquisition de la science.

Il faut donc leur proposer icy les divers moiens qui peuvent, ce me semble, leur servir beaucoup pour y arriver.

MOYEN I.

Aimer beaucoup la science, pour la pouvoir acquerir.

L'ON voit par experience, qu'on ne réussit d'ordinaire dans les

arts ausquels on s'applique, qu'à proportion qu'on les aime : Car c'est cela qui fait essuyer avec joye, & avec patience la peine qu'il y a à les apprendre, & qui fait embrasser avec ardeur les moyens de s'y perfectionner. Cet amour paroist particulierement dans ceux qui veulent, par exemple, devenir bons Peintres, qui se determinent sans peine à aller passer des cinq ou six ans à Rome, & en Italie, pour copier toutes les pieces des plus grands Hommes, qui ont le plus excellé dans cet art. Il en est de même des Sculpteurs & des Architectes.

C'est ainsi que la science a esté particulierement aimée de tous ceux qui y ont autrefois excellé ; par exemple, de Solon, de Pline, d'Aristote, & de tous les autres grands genies, qui ne sont pas moins encore l'admiration de nostre temps, qu'ils l'ont esté du leur.

Cic. pro Archia Poëta. Je n'ay point de honte d'avoüer, dit Ciceron, que depuis plusieurs années je n'ay pû estre détourné de l'étude, ny par la consideration de mes interests, ny par la veuë de mon repos, ny par la recherche des plai-

firs ; & que je n'en ay pas mesme esté retardé par le sommeil. Et y a-t'il quelqu'un qui puisse trouver à redire, de m'y voir employer tout le temps qu'on accorde bien aux autres, ou pour vacquer à leurs affaires, ou pour se divertir dans les jeux & dans les festins ?

Quintilien nous represente aussi en ces termes l'effet de cet amour que produit la science dans ceux qu'elle possede. Quiconque, dit-il, a pû une fois s'en former l'idée, se persuade aisément qu'il vaut bien mieux travailler pour l'acquerir, & employer en cela son temps, que le perdre aux spectacles, aux jeux, & en mille vains entretiens ; pour ne rien dire icy de celuy qu'on employe à dormir, à faire des festins, & en d'autres divertissemens, qui n'ont rien d'agreable & de satisfaisant pour les gens d'esprit. Car Dieu a gravé cet instinct dans le cœur des hommes, que les choses bonnes & honnestes leur plaisent incomparablement plus que celles qui ne le sont pas.

Quand je parle de la science, je n'entens pas seulement celle qui ne

fait que donner de l'élevement, & de l'orgüeil ; mais je parle aussi de la science qui apprend à bien vivre, & qui rend ceux qui la possedent, humbles & gemissans dans l'exil & le
Aug. pelerinage de cette vie. *Hæc scientia non superbientes quos repleverit, sed lamentantes facit.*

C'est cette science que Dieu exhorte tant les enfans d'acquerir dés leur jeunesse ; afin d'estre éclairez de ses lumieres durant tout le cours de leur vie.

Sap. c. 8. v 2. C'est cette science que le Roy Salomon desiroit avoir pour épouse, & de la beauté de laquelle il avoit esté si touché.

Enfin, c'est le defaut de cette science, qui est cause qu'une infinité de Chrétiens tombent miserablement dans l'esclavage du demon ; & que les puissans & les foibles, les grands & les petits descendent en foule dans l'enfer, selon l'expression d'un Prophete. *Propterea captivus ductus est populus meus, quia non*
Is. c. 5. v. 13. *habuit scientiam, & nobiles eorum interierunt fame. Propterea dilatavit infernus animam suam, & aperuit os suum*

absque ullo termino ; & descenderunt fortes ejus, & populus ejus, & sublimes ejus ad eum.

MOYEN II.

La demander humblement à Dieu, qui en est le distributeur & le maistre.

LA science est un de ces dons parfaits qui viennent d'enhaut, comme parle l'Apostre Saint Jacques, & qui descend du pere des lumieres. *Omne donum perfectum desursum est, descendens à Patre luminum.* C'est un grand tresor, dont Dieu est le Maître, dit le Prophete Royal : *Deus scientiarum Dominus est.* Et il ne la donne pas indifferemment à toutes sortes de personnes, mais seulement à ceux à qui il luy plaist la donner.

I. Reg. c. 1. v. 3.

Qui est-ce qui apprendra la science à l'homme, dit le pieux Saint Bernard ? N'est-ce pas vous, ô clef de David, qui ouvrez, & qui fermez à qui vous voulez ? Comment donc aura-t'on entrée à ces tresors infinis de sagesse, & de science ? Ou plûtost, comment entreprendra-t'on de les forcer sans cette divine clef ? puis-

Bern. serm. 69 in cant.

» que ceux qui n'entrent pas par la
» porte, sont des voleurs & des lar-
» rons.

Il est donc constans qu'on ne peut acquerir la science qui est une des plus grandes & des plus importantes graces de Dieu, sans luy demander ; puis qu'il nous dit si expressément : *Demandez, & il vous sera donné : frappez, & il vous sera ouvert.*

Matth. c. 7. v. 7.

Comme il n'y a qu'un Soleil qui a toûjours éclairé, qui éclaire, & qui éclairera jusqu'à la fin du monde tous les yeux des hommes ; il n'y a aussi qu'une lumiere increée, qui a toûjours illuminé, qui illumine encore, & qui illuminera toûjours tous les Anges, & tous les hommes.

Pour donc acquerir la science, il est sans doute qu'il faut suivre le conseil du saint Prophete Royal. *Approchez-vous de Dieu*, dit-il, *vous tous qui desirez avoir quelque communication de ses lumieres, & il vous éclairera :* comme s'il vouloit dire, que sans cela il est impossible que vous ne demeuriez dans vos tenebres.

Ps. 33. v. 6.

Et c'est ce que dit aussi admi-

rablement Gerſon dans le Traité, qu'il faut attirer les enfans à Jesus-Chriſt. *Cum omnis ſapientia à Domino Deo ſit, ipſum quotidie invocare pro condigno profectu ſcientiæ, & virrutum oportet. Deus enim omnium ſcientiarum Dominus eſt; unde ait ſanctus Jacobus: Si quis indiget ſapientia, poſtulet à Deo, & dabitur illi.* *Gerſ. de pueris prohiben. dis ad Chriſt*

Un ancien Commentateur de Saint Matthieu ayant fait cette demande, d'où vient qu'entre pluſieurs enfans qu'on inſtruit, il y en a ſi peu qui profitent des bonnes inſtructions qu'on leur doep; il y fait cette réponſe: que l'homme ne ſçauroit donner de l'eſprit à ceux qu'il inſtruit; & que tout ce qu'il fait, eſt ſeulement d'exercer & de cultiver celuy que Dieu a donné. Ainſi il compare l'inſtruction à une pierre à aiguiſer, qui ne fait point le fer; mais qui le ſuppoſe, & qui ne fait ſeulement que le rendre plus aigu, & plus propre à couper.

MOYEN III.

Embrasser la vertu, & la bonne vie, pour meriter que Dieu donne la science.

Aug l. 8. de Civit. Dei, c. 3. SAINT Augustin attribuë cette pensée à Socrate, tout Payen qu'il estoit : qu'il faut s'appliquer soigneusement à purifier son ame par les bonnes mœurs ; afin qu'estant déchargée du poids des voluptez qui l'appesantissent, elle puisse s'élever plus aisément par sa vigueur vers les choses surnaturelles, & contempler par la pureté de son intelligence, cette lumiere increée & immuable, & ce premier principe de toutes les creatures, dans lequel toutes leurs causes subsistent.

Sap.c.1.v.4. C'est à quoy se rapporte ce qui est dans le livre de la Sagesse, *que le S. Esprit qui est la source de toutes les lumieres, & de toute l'intelligence, n'entrera pas dans l'ame d'un méchant; & qu'il n'établira pas sa demeure dans un corps qui est assujetty au peché.*

Comme donc le crystal est incomparablement plus susceptible de la

clarté, & des rayons du Soleil, que ne l'eſt la boüe ; ainſi l'ame d'un homme de bien recevra plus aiſément les maximes de la verité, que ne feront ceux dont l'eſprit eſt obſcurcy par les tenebres de leurs paſſions, ou dont le cœur eſt tout ſoüillé & tout corrompu par le peché.

C'eſt pourquoy le Saint Eſprit exhorte les jeunes gens qui veulent devenir ſçavans, à ſe purifier par la pratique de toutes ſortes de vertus. *Fili, concupiſcens ſapientiam, conſerva juſtitiam ; & Deus præbebit illam tibi.* Eccleſ.c.1.v. 33.

C'eſt auſſi pour ce ſujet que Bloſius celebre Abbé de Lieſſies en Flandre, blâme extremement ceux qui negligent la pieté, en s'appliquant à l'étude : Et il témoigne, que c'eſt en uſer fort mal ; parce, dit-il, que ſi l'on ne joint à la ſcience la pratique des ſolides vertus, & ſur tout de l'amour de Dieu ; tout ce qu'on fait, luy eſt deſagreable.

Quintilien a meſme reconnu cette verité. D'où vient qu'il demande la probité dans un Orateur : & il dit, que ſi un méchant homme acquiert l'éloquence, il devient bien plus mé-

Quint. l. 11. c. 1. chant qu'il n'estoit auparavant. *Facultas dicendi, si in malos incidat, pejores, eos facit quibus contingit.*

Or entre toutes les vertus l'humilité est celle qui est la plus necessaire pour meriter d'obtenir de Dieu le don de science. Car le principal effet de l'orgüeil qui est son contraire, c'est d'enfler, & d'obscurcir l'esprit, & d'empescher de connoistre la verité.

„ C'est pourquoy on voit que les orgüeilleux sçavans, dit saint Gregoire, „ ne se nourrissent pas d'ordinaire de la „ moëlle de la science, & n'en goûtent „ pas la douceur: mais ils s'arrétent seulement à son écorce: & quelques vifs „ & penetrans que soient leurs esprits, „ ils sont tous aveugles au dedans, lors „ qu'ils paroissent au dehors fort éclairez.

Moyen IV.

S'y proposer une bonne fin.

Comme c'est principalement de la fin que toute action doit tirer sa bonté, afin que l'étude soit bonne & agreable à Dieu, elle doit estre faite pour une fin qui soit bonne

ne;&par consequent qui soit differente de celles que se proposoient autrefois les Payens. Or que se proposoient-ils ? & qu'est-ce qui les portoit à se priver de toutes sortes de divertissemens, & à passer les jours & les nuits sur les livres ? C'estoit sans doute le desir de paroistre dans le monde, & d'y acquerir ou de l'honneur, ou de grands biens.

Et c'est ce que Saint Augustin deplore & ce qu'il appelle une fin damnable, & pleine de la fumée d'une vanité toute humaine. *Eminere cupiebam fine damnabili & ventoso per gaudia vanitatis humanæ.* *l.3.Conf.c.4.*

Artem Rhetoricam & victoriosam loquacitatem vi-ctus cupiditate vendebam, dit-il ailleurs. *l. 4. c. 2.*

Saint Bernard blâme aussi ces fins que l'on se propose en étudiant Il y « en a, dit-il dans un de ses Sermons « sur les Cantiques, qui veulent sçavoir, « afin qu'on sçache qu'ils sont sçavans ; « & c'est une vanité honteuse : Et il y « en a qui veulent sçavoir, pour vendre leur science ; & c'est un commerce « & un trafic honteux. *Bern. serm.36. in Cant.*

Quintilien mesme, tout Payen qu'il *Quint. l.12. Inst. c. 7.*

estoit, n'a pû souffrir une veuë si basse & si indigne de ceux qui enseignent les belles Lettres. *Idlonge est honestissimum & liberalibus disciplinis dignissimum*, dit-il, *non vendere operam, nec elevare tanti beneficii autoritatem.* S. Augustin les appelle pour ce sujet, *Venditores Grammaticæ:* & ce que Dieu mesme defend dans les Proverbes: *Noli vendere sapientiam & doctrinam.*

in Confess. l. 1. c. 13.

Prov. c. 23. v. 23.

Ceux d'entre les Anciens qui avoient l'esprit plus élevé que les autres, se proposoient pour fin d'immortaliser leurs noms. C'est ainsi que parle Pline le jeune. Puisque nostre vie est si courte, dit-il, laissons dans nos ouvrages des marques que nous avons esté autrefois au monde. *Quatenus denegatur nobis diu vivere, relinquamus aliquid quo nos vixisse testemur.* C'est de cette esperance qu'Horace se flatte.

Plin. juv. l. 3. Epist. 7.

Non omnis moriar, dit-il, *multaque pars mei*
Vitabit Libitinam, &c.

Hor.

C'est aussi de cette sorte vanité que se repaissent de certains faiseurs de vers, & dont ils repaissent les autres; comme s'il estoit permis à des Chré-

tiens d'imiter en ce point les Payens, dont toutes les pensées alloient à la terre. *Hæc dicit Dominus. Juxta vias gentium nolite discere.* *Ierem. c. 10. v. 2.*

Ce sont aussi les fins que plusieurs parens proposent à leurs enfans. Voyez cet homme, leur fait dire Saint Chrysostome, il estoit de fort basse naissance : & s'estant rendu considerable par son eloquence, il a esté élevé aux plus grandes charges, il a acquis de grands biens, il a trouvé une femme qui luy a apporté de grandes richesses ; & maintenant il vit dans l'éclat & dans la gloire.

Quelles sont donc les bonnes fins qu'il faut se proposer en étudiant, me demanderez-vous ?

La premiere est sans doute la gloire de Dieu. *In doctrinis glorificate Deum,* dit Isaïe. Or cette gloire & cet honneur de Dieu se procure dans les études, en rapportant à l'éclaircissement ou à la deffense de la verité les lumieres qu'on a puisées dans la Grammaire, dans la Geometrie, & dans la Philosophie ; comme parle S. Clement d'Alexandrie : de mesme que *c. 4. v. 15.*

dans l'agriculture, & dans la Medecine, c'est étudier utilement, que de se proposer pour fin dans les autres sciences où l'on s'applique, d'apprendre à mieux cultiver la terre,&à mieux penser les malades.

L'on se propose aussi la gloire de Dieu dans l'étude, en rapportant la science à la charité ; & quand l'on ne s'en sert, comme parle Saint Augustin, que comme d'une machine, pour la faire monter jusques à son comble. Car comme elle est tres-utile, lors qu'elle est employée à cette fin; aussi hors cela, non seulement elle est superfluë, mais elle s'est souvent trouvée nuisible & pernicieuse. *Adhibeatur scientia tanquam machina quædam per quam structura caritatis assurgat, quæ movet in æterum cum scientia destruetur. Quæ ad finem caritatis adhibita multum est utilis ; per se autem ipsam, sine tali fine, non modò superflua, sed & perniciosa probata est.*

Aug.Ep 119

La seconde fin qu'on se doit proposer en étudiant, est d'apprendre à connoître la grandeur de Dieu, & sa misere.

» Et en effet, celuy-là est malheu-

reux, qui connoist toutes choses, & « qui ne vous connoist pas, dit Saint « Augustin en parlant de Dieu ; & au « contraire, celuy-là est heureux, qui « vous connoist, quoy qu'il n'ait aucu- « ne connoissance de toutes les autres « choses. Mais celuy qui vous connoist, « & qui avec vous connoist encore tou- « tes les autres choses : ce n'est pas par « cette connoissance des autres choses « qu'il est heureux, mais c'est seulement « par la vôtre, ô mon Dieu; pourvû qu'en « vous connoissant il vous glorifie com- « me Dieu ; qu'il vous en rende des ac- « tions de graces ; & qu'il ne se perde « pas dans la vanité de ses pensées. «

Aug. l. 5 Conf. c. 4.

La troisiéme fin qu'on se peut proposer en étudiant, est de devenir meilleur que l'on n'estoit, à mesure qu'on devient plus sçavant: c'est à dire, d'apprendre à corriger ses mœurs, & chercher des remedes les plus propres pour guerir ses passions.

C'est encore une fort bonne fin, que d'étudier pour se mettre en état de pouvoir instruire & édifier le prochain, dont Dieu nous recommande de prendre autant de soin que de nous-mesmes. *Unicuique*

Eccl c.17. v. 12. *Deus mandavit de proximo suo.*

C'est là proprement mettre sa science aux pieds de la Croix de Jesus-Christ, pour ne l'employer qu'à son service, qui est l'usage que S. Gregoire de Nazianze témoigne qu'il faisoit de la sienne.

— In qua multum operæ, multumque laboris
Permultis annis subii. Verum hanc quoque Christi
Ante pedes humilem pronamque jacere coëgi,
Divino verbo cedentem.

Bern. serm. 36. in Cant. „ Ce sont là, dit S. Bernard, les seules fins qu'on se peut proposer en étudiant, qui sont, s'édifier soy-mesme, & édifier le prochain : Et ceux qui agissent ainsi, sont les seules personnes, qu'on peut dire n'abuser pas de la science.

Comme une liqueur precieuse ne tarde gueres à se corrompre, quand on la met dans un vase qui n'est pas net ; ainsi la science dans l'esprit d'un méchant, se gâte bien-tost, & ne sert qu'à luy faire faire plus de mal.

Sincerum est nisi vas quodcunque infundis acescit. Hor.

C'est pourquoy le Saint Esprit donne ce salutaire conseil à tous ceux qui desirent posseder la sagesse, d'estre fort soigneux de s'attacher à la justice, afin que Dieu la leur donne. *Fili, concupiscens sapientiam, conserva justitiam, & Deus prebebit illam tibi.* Ecclef. c. 1. 33.

MOYEN V.

Aimer le travail de l'étude.

LE travail étant devenu la penitence generale de tous les hommes, depuis le peché de nostre premier Pere. Chacun doit s'y appliquer dans l'état où Dieu l'appelle. *Homo natus ad laborem, si laborem refugit, non facit id ad quod natus est, id ad quod venit in mundum.* Ber. de vit. & mor. Cler.

. Or l'étude est la penitence des enfans: &, selon S. Augustin, ils offensent Dieu, quand ils ne s'y appliquent qu'avec negligence. *Peccabamus minus scribendo, aut legendo, aut cogitando de litteris, quàm exigebatur à nobis.* Aug. l. 1. Conf. c. 9.

Ce qu'on dit generalement de toutes sortes de choses, sçavoir qu'on n'a rien sans peine, est particulierement vray de la science. Car comme ce n'est qu'un amas bien digeré de plusieurs maximes qu'on a veuës, & remarquées en differens Auteurs; il faut par consequent lire beaucoup pour les trouver, & y faire beaucoup de reflexions pour les bien digerer, & les mettre dans l'ordre où elles doivent estre, afin de s'en servir bien à propos. Or tout cela demande une grande & serieuse application.

Qui cupit optatam cursu contingere metam,
Multa tulit, fecitque puer, sudavit & alsit.

Mais si le travail est si necessaire pour les sciences humaines, qui sont agreables d'elles-mesmes ; combien en faut-il davantage par les sciences plus relevées, & plus importantes ! Et combien demandent-elles plus d'exactitude & d'application.

L'on peut avec de l'argent acheter une infinité de choses ; mais ce n'est qu'avec le sravail, l'application &

l'assiduité, qu'on peut acquerir la science. Et certes, elle merite bien qu'on se donne un peu de peine, & qu'au lieu de perdre son temps dans les vains entretiens, dans les spectacles, & dans les divertissemens, qui n'ont rien que de fade pour les gens d'esprit, comme parle Quintilien, l'on s'assujettisse à une vie reglée pour les repas, pour le lever, & le coucher; qu'on évite les visites inutiles; qu'on aime la retraite; & qu'on garde enfin un grand ordre dans toute sa conduite, afin d'avoir plus de temps pour étudier.

Il faut pourtant dans le travail avoir grand égard à sa santé, & ne pas fatiguer de telle sorte son esprit par des veilles, & de continuelles lectures, qu'il en conçoive du dégoût, & de l'aversion. *Ut stomachis, ita ingeniis sæpius plus nocuit satietas, quàm fames.* Petrarq.

MOYEN VI.

Ne lire que les bons livres.

La chose du monde que nous devons ménager avec plus de soin,

c'eſt le temps, qu'il eſt impoſſible de recouvrer, quand on l'a une fois perdu.

Il faut donc bien ſe donner de garde de faire ſon principal de ces ſortes de lectures, qui rempliſſent l'eſprit, mais qui ne le nourriſſent pas; qui l'enflent, & ne le fortifient pas. On peut ſeulement s'y appliquer quelquefois par forme de recreation, & pour ſe délaſſer un peu.

C'eſt pourquoy les Payens ont même blâmé ceux qui mettoient tous leurs ſoins, & toute leur étude, à amaſſer une infinité de livres inutiles, qui ne peuvent ſervir qu'à orner une

Sen. Bibliotheque. *Sunt qui odiosâ luxuriâ ingentem librorum copiam comparant, non in ſtudium, & quod longe inſulſius eſt, librorum non modò illuſtrium, & notorum, verum-etiam ignotorum, & improbatorum Authorum.*

Si l'on ne doit pas perdre ſon temps à lire des livres inutiles, bien moins doit-on s'arréter à en lire de méchans; leſquels non ſeulement corrompent les bonnes mœurs, mais auſſi pervertiſſent peu à peu l'eſprit, & le jugement: Ce qui eſt d'une grande

conſequence pour toute la conduite de la vie. Car comme l'on ne peut s'aſſûrer ſur une regle courbée, pour tirer deſſus des lignes droites ; ainſi l'on ne peut plus ſe ſervir de la raiſon avec aſſûrance, quand elle a eſté une fois prévenuë, & pervertie par de mauvaiſes lectures.

Chacun doit donc ſe connoiſtre, & éviter les lectures qui peuvent fomenter le vice, auquel il voit que ſon inclination le porte. Ainſi un railleur doit fuir Martial, & un libertin, Lucien, & Lucrece ; & un voluptueux ne doit pas lire Ovide.

Mais generalement parlant, on peut dire qu'il n'y a pas de livres plus préjudiciables aux enfans, que ceux qui ſont contraires à l'honneſteté.

Et en effet ; comme il y auroit de la folie à prendre des alimens qu'on ſçauroit eſtre capables d'oſter la vie du corps, qui eſt ce qu'on a de plus cher au monde ; il y en a certes bien davantage à lire ces ſortes de livres, quelques agreables, & utiles qu'ils nous puiſſent paroiſtre.

Les Peres de l'Egliſe les ont conſiderez comme des Syrenes, qui n'atti-

rent les jeunes gens à les lire par la beauté, & les charmes de leurs vers, que pour faire insensiblement glisser dans leurs ames le poison des voluptez, ausquelles la nature ne les porte que trop; & afin de leur oster ensuite cruellement la vie.

C'est ce qui a porté un des Conciles de Bordeaux, tenu en 1581, à ordonner aux Curez, & aux Confesseurs, d'avertir souvent les Chrétiens d'éviter comme un funeste poison, la lecture de toutes sortes de livres qui contiennent des choses deshonnestes, & impies. *Moneantur sæpissime fideles Christiani à suis Parochis, & Confessariis, ut fugiant tanquam virus mortiferum lectionem librorum quorumcumque, qui obscœnas, & impias narrationes continent.*

Ce n'est pas seulement la pieté, & la Religion, qui inspirent ces sentimens, mais aussi la droite raison. Car nous voyons dans Saint Augustin, que Platon, par une gravité digne d'un sage Philosophe; les a entierement exterminez de sa Republique: parce qu'il ne vouloit pas, ajoûte-t'il, que leurs fictions honteuses & crimi-

nelles contribuassent à pervertir l'esprit, & à corrompre le cœur de ses citoyens. *Poëtarum criminosa figmenta, & theatrorum indigna ludibria Plato Philosophica gravitate censuit removenda. Fucari enim corrumpique figmentis animos civium noluit.* *Aug. l. 1. de Civ. Dei. c. 14.*

Aristote, l'un de ses Disciples, n'a pas esté en ce point plus indulgent que son Maistre; puis qu'il veut qu'on n'y souffre aucune chose en public, qui puisse blesser le moins du monde l'honnesteté : telles que sont, par exemple, les tableaux, les statuës, les livres. *Arist. l. 6.*

Plutarque témoigne à ce sujet, qu'il ne sert de rien de garder ses oreilles avec grand soin, si l'on ouvre indiscretement ses yeux aux impuretez qui sont dans les Poëtes : comme il ne sert de rien de garder plusieurs portes d'une ville, si l'on en laisse une ouverte aux ennemis, par laquelle ils puissent entrer dedans, & s'en rendre les Maîtres.

Ciceron dit, qu'ils ramolissent l'esprit, & qu'ils en détruisent toute la force, & la vigueur *Vides-ne Poëta*

Cic. l. 2. Tus. quæst. *quid mali afferant? molliunt animos nostros, & nervos omnes virtutis elidunt.*

Enfin Quintilien est si retenu & si sage sur ce sujet, qu'il aime mieux que les enfans soient moins éloquens, que non pas qu'ils hazardent leur pureté, en lisant de semblables livres.

Quint. 1. 1. Inst. c 3. *Potior mihi ratio benè vivendi, quàm vel optimè dicendi videtur.*

Cependant Saint Hierôme se plaint dans une de ses Lettres au Pape Damase, que de son temps il y avoit des Prestres qui quittoient pour cela la lecture des saintes Ecritures.

Ne me dites pas que c'est là qu'on trouve ces nobles expressions, & ces élegances qui font toute la beauté, & l'ornement d'un discours. S. Augustin vous répondra que cela se peut trouver ailleurs, & qu'il y auroit plus de seureté de ne pas exposer les enfans au hazard de se perdre, en les cherchant dans ces sources si corrompuës.

Aug. Conf. l. c. 15. *Didici in Poëtis multa verba utilia, sed quæ in rebus non vanis disci possunt; & ea via tuta est; & pueri ambularent in ea.*

Il y a bien à craindre, dit Saint

Gregoire, qu'en les lisant on n'y apprenne à imiter les actions infames dont la plûpart de ces livres sont pleins. *Quisquis de magnis dictis arrogantium sumere scientiam nititur, providere solerter debet, ne in eo quod loquendi scientiam quærit, vivendi se imperitia transfigat.*

C'est pourquoy Bede, comme j'ay dit cy-devant, les compare aux Abeilles, qui cachent leurs aiguillons sous la douceur du miel; parce qu'ils renferment les actions criminelles qui tuënt l'ame, sous de beaux mots qui plaisent à l'esprit. *Apes istæ, quæ ejusmodi mella conficiunt, ore quidem prætendunt dulcia dicta quæ mulcent, sed in posterioribus servant venenata gesta quæ feriunt.* *Beda in l. I. Regum. c. 4.*

Mais comme les Abeilles ne s'arrêtent qu'aux fleurs dont elles peuvent tirer de quoy faire leur miel, & qu'elles ne s'amusent pas à voltiger sur les autres, où il n'y a rien à prendre pour elles : de mesme les enfans qui ont du genie pour la versification, doivent s'arrêter seulement à lire les bons Poëtes ; & la curiosité ne les doit point porter à la lecture de ceux qui peuvent leur nuire. *Basil.*

Quintilien témoigne, que pour acquerir une solide érudition, il faut commencer par la lecture des meilleurs Auteurs, & s'y arréter toûjours. *Ego optimos quidem Authores & statim, & semper legere velim.*

Seneque est aussi de ce sentiment. Il n'est pas, question, dit-il, d'avoir quantité de livres, mais d'en avoir de bons. Celuy qui veut parvenir au lieu où il tend, ne doit suivre qu'un chemin. Autrement il s'égare.

Il témoigne ailleurs, que la multitude de livres distrait, & qu'elle est la marque d'un esprit leger; comme le changement des viandes fait voir qu'un estomac est dégoûté, & malsain.

Sen. Ep. 2. Il compare dans une autre Lettre ceux qui ne font que parcourir legerement toutes sortes de livres, sans s'arrester à aucuns, à des voyageurs qui changent tous les jours d'hôtellerie, & qui ne font jamais d'amitié avec personne.

Quand je parle icy des bons livres, j'entens ceux qui sont utiles, pour ne pas dire necessaires à la profession qu'on a embrassée.

Ce seroit icy le lieu de parler en particulier des bons Auteurs tant Latins que Grecs, qu'il faut faire lire aux enfans ; mais pour ne pas interrompre la suite de nostre discours, il vaut bien mieux differer à en parler à la fin de ce livre.

MOYEN VII.

Bien lire les bons livres, pour en pouvoir porter un solide jugement.

I.

QUAND on prend un livre entre les mains, il n'en faut lire que peu de choses à la fois, & autant seulement que l'esprit en peut concevoir ; comme les Medecins ordonnent de ne manger, mesme des meilleures viandes, qu'autant que l'estomac en peut digerer. *Mel invenisti, comede quod sufficit tibi, ne fortè satiatus evomas illud.* *Prov. c. 25. v. 6.*

Et en effet, comme l'on étoufe la chaleur de l'estomac en le surchargeant de viandes ; ainsi l'on rallentit la vigueur de l'esprit, en lisant trop de choses à la fois, dont il ne reste que des idées, & des notions confuses.

Car ce n'est pas en mangeant beaucoup, que les forces du corps s'augmentent ; mais c'est en digèrant bien, & en cuisant parfaitement ce qu'on mange.

I I.

Comme il est avantageux pour la santé de ne pas manger avec trop d'avidité,& qu'il faut donner à l'estomac le temps de cuire par sa chaleur les viandes qu'il a receuës ; de mesme il ne faut pas entasser dans l'esprit les veritez les unes sur les autres; mais il faut luy donner le loisir d'y faire reflexion, & de les ruminer, comme l'on dit.

I I I.

Dans les Auteurs qu'on fait lire aux enfans, il leur faut faire remarquer la force, & l'énergie des mots, la beauté, & le tour des phrases, les mœurs, & les façons de faire des peuples, les belles descriptions des païs, & sur tout les belles actions des Payens, qui s'y trouvent : par exemple, leur équité, leur attache à l'observation des loix, leur conduite obligeante envers leurs amis, &c. comme aussi leur orgüeil, leur ambition,

l'amour qu'ils auroient pour les plaisirs, pour les biens, pour l'honneur, & autres choses semblables.

IV.

Comme il faut mâcher bien davantage les viandes qui sont un peu dures à digerer ; de mesme on doit apporter bien plus d'attention aux choses qui sont d'elles-mesmes un peu difficiles à concevoir, & y appliquer cette belle maxime de Pline. *Multùm legendum, non multa.*

V.

Il faut toûjours autant qu'on peut, lire les livres avec ordre : Ce qui sert extrémement à faire entendre ce qu'ils contiennent, & à les retenir plus aisément. Car si les choses ne sont d'abord bien rangées dans l'esprit, elles y demeurent confusément, comme elles y sont entrées. Ainsi il faut toûjours commencer par les prefaces, qui en donnent souvent beaucoup d'éclaircissemens.

VI.

Pour ce qui est de la maniere de lire les livres, quelques-uns croyent qu'il faut lire tout bas les choses difficiles, & qui demandent une grande

attention, comme Saint Augustin remarque que Saint Ambroise faisoit. *Dum legebat, oculi volvebantur per paginas. Cor intellectum rimabatur, vox autem, & lingua quiescebant.*

Aug. in Confess.

D'autres croyent au contraire, que pourvû qu'on ne s'incommode pas, il vaut mieux parler tout haut; parce que l'élevation de la voix contribuë mesme à imprimer plus fortement ce qu'on lit, dans l'esprit & dans la memoire. Chacun doit s'étudier pour cela.

VII.

Il faut faire grande attention au motif qu'on a, & à la fin qu'on se propose, en lisant un livre.

L'on peut dire en general, qu'il n'y a que deux choses à observer dans tous les Auteurs; qui sont les paroles, & les pensées. Les unes sont à la verité plus agreables à l'esprit, & luy donnent plus de satisfaction : mais les autres pourtant sont plus necessaires; puis qu'il est impossible de connoistre quelles sont les pensées d'un Auteur, si l'on n'entend parfaitement la signification, la force, & l'énergie des mots, qui les contien-

nent. Ainsi l'on compare avec raison les paroles à de beaux vases, & les pensées aux liqueurs qui y sont renfermées.

VIII.

Comme tout le monde n'est pas capable de juger de la beauté d'un tableau, & de dire, par exemple, si toutes les regles de la perspective & de la peinture y sont bien observées; si les attitudes sont bonnes; si le coloris est vif; si la draperie est riche; & si toutes les personnes qui sont representées, sont suffisamment animées; si le païsage est agreable, &c. Et comme il faut pour cela avoir des yeux sçavans, *eruditos oculos*, comme parle Ciceron: il en est de mesme d'un livre. Il faut certainement estre habile, & avoir une capacité plus que mediocre, pour pouvoir dire ce qu'il y a d'excellent & de defectueux.

IX.

Que si vous me demandez ce qu'il faut donc faire pour en porter jugement; je vous diray qu'il faut imiter les Horlogers. Quand ils veulent juger d'une montre, ils ne s'arrestent pas à la beauté de la boët-

te, ny aux enrichissemens qui sont quelquefois au dehors ; mais ils la démontent entierement, pour en voir tous les ressorts les uns aprés les autres, & pour considerer non seulement si toutes les roües en particulier sont bien faites ; mais aussi si elles s'ajustent, & s'accordent bien ensemble. Tout de mesme, pour porter un jugement solide de quelque piece, ou d'un livre,

1. Il faut considerer quelle est la fin qu'un Auteur se propose : c'est à dire, ce qu'il prétend ou prouver, ou refuter.

2. De quels moyens il se sert pour arriver à sa fin : c'est à dire, quelles raisons il employe, pour prouver ce qu'il avance.

3. Si ces raisons sont bonnes & convaincantes ; & si elles sont bien disposées & arrangées : Car c'est particulierement dans leur force, & dans l'ordre & la liaison qu'elles ont ensemble, que consiste toute l'œconomie, la justesse, & la beauté d'un ouvrage.

4. Aprés cela, l'on peut en venir au détail : c'est à dire, considerer la

beauté des pensées en particulier, l'agréement des figures, la noblesse des phrases, leur tour, & leur cadence ; & enfin la proprieté, la force, & l'énergie des mots.

Les figures sur tout contribuënt infiniment à rendre un discours plus animé, & plus agreable, soit par leur varieté, soit par la grace, qui est particuliere à chacune.

Quelques-uns reduisent tout cela à ces trois choses : L'invention, la disposition, l'élocution.

L'invention comprend les raisonnemens, & les preuves qu'on apporte pour confirmer ce qu'on se propose.

La disposition consiste dans le bon ordre, & le bon arrangement de ces mesmes preuves.

Enfin dans l'élocution l'on met la proprieté, la clarté, & l'élegance des paroles, qui donnent aux choses toute une autre grace qu'elles n'auroient sans cela.

Il faut aussi considerer que la maniere d'écrire des Poëtes, est bien plus libre que celle des Orateurs : Car les Poëtes ne sont pas si scrupuleux à user

de metaphores, comme aussi dans le choix de leurs épithetes.

Enfin dans le jugement qu'on fait d'un livre, il ne faut pas s'arrester seulement à ce qui est de défectueux: mais on doit prendre garde à ce qu'il peut y avoir de bon & d'utile.

2. Il ne faut jamais loüer ce qui n'est pas bon, ny aussi blâmer ce qui n'est pas mauvais.

MOYEN VIII.

Apprendre bien le Grec, pour pouvoir lire les anciens Auteurs en leur langue originale: Et l'Hebreu, pour entendre parfaitement la sainte Ecriture.

POUR pouvoir bien entendre les Auteurs, il faut bien sçavoir la langue en laquelle ils ont écrit: Car sans cela l'on est en hazard de se tromper souvent dans le sens qui est renfermé dans leurs paroles, dont on ne Lud. Vives connoist pas assez la force. *Aditus sunt linguæ ad artes omnes, quoniam illis sunt traditæ, sed aditus tantum, non artes: ostia sunt, non ædes.*

Le

Le Grec est aprés l'Hebreu l'une des premieres langues du monde. Elle fut apportée en Grece aprés la confusion des langues, par les enfans de Phaleg, lesquels s'estant établis dans le Peloponnese, ils l'appellerent *Pelasgia*, & ses peuples *Pelasgi*, comme qui diroit *Phalesgi*, descendans de Phaleg.

Elle se divisa dans la suite du temps en quatre Dialectes, qui sont l'Attique, l'Ionique, l'Eolique, & la Dorique, à cause des differens peuples qui partageoient toute la Grece.

Vivés rapporte qu'il s'est autrefois trouvé des personnes assez insensées, pour s'imaginer que cette langue, à qui l'on a toûjours donné de si grandes & de si justes loüanges, estoit comme une source d'erreurs. *Linguam Græcam credunt errorum esse quoddam veluti seminarium.*

Et M. d'Espences témoigne, que de son temps l'on estoit suspect, quand l'on sçavoit le Grec; & qu'on passoit quasi pour heretique, quand l'on sçavoit l'Hebreu. *Græcs tunc nosse suspectum, Hebraïcè propè hæreticum.* *Espenc.*

Mais ſans m'arréter icy à ces extravagantes réveries, je dis que l'étenduë, l'utilité, & la délicateſſe de cette langue, l'ont autrefois renduë fort recommendable aux Anciens.

Pour commencer par ſa grande étenduë, il ne faut pas s'imaginer qu'elle ait eſté autrefois reſſerrée dans le petit eſpace de terre qu'occupoient les Grecs. Car depuis les Conqueſtes d'Alexandre, les Grecs eſtant devenus les Maiſtres de toute l'Aſie, juſques dans les Indes; leur langue s'y répandit auſſi, & devint plus commune en la plûpart de ces païs-là, que celles qui y avoient eſté vulgaires auparavant. Et comme la Judée avoit auſſi eſté ſoûmiſe à cet Empire, il ne faut pas douter que le Grec n'y fût auſſi devenu une langue tres-commune.

Ce qui eſt rapporté au livre ſecond des Machabées, chap. 17. du martyre des ſept Freres, en eſt une preuve indubitable. Car ce qui fait voir que tous les diſcours entre eux & le Roy Antiochus, ſe faiſoient en Grec; c'eſt que leur Mere ſe voulant mocquer du Roy, qui la preſſoit d'exhorter le

dernier de ses fils à se rendre à ce qu'on desiroit de luy ; l'histoire remarque qu'elle luy parla en la langue du païs, *patria voce* ; c'est à dire en Syriaque : ce qui est une preuve manifeste, que jusques-là tout ce qu'on avoit dit, s'estoit dit en Grec.

L'Empire Romain qui luy succeda, ayant eu bien plus d'estenduë que n'en eut celuy des Grecs, sur tout vers l'Occident, cette langue a esté aussi sans doute connuë dans plusieurs de ses Provinces : puis qu'elle estoit si commune à Rome, que Juvenal remarque que les femmes s'en servoient presque autant que de leur langue naturelle.

——— Non se putat ulla
Formosam, nisi quæ de Tusca Græcula facta est. Iuv. Sat. 6.
De Salmenensi mera Cecropis. Omnia Græcè.
Hoc sermone pavent. Hoc iram, gaudia, curas ;
Hoc cuncta effundunt animi secreta.

La seconde consideration qui doit beaucoup faire estimer cette langue, est sa merveilleuse utilité.

Et en effet, il est constant que presque toutes les sciences, & les arts sont venus de la Grece ; & que les Auteurs qui en ont écrit les premiers, ont esté Grecs, & ont écrit en Grec. C'est pourquoy Ciceron avoit grande raison de conseiller à ses amis qui avoient dessein d'acquerir une science solide, de lire beaucoup les Auteurs Grecs. *Meos amicos,* Cic. l. 1. *in quibus est studium, in Græciam mitto : id est ad Græcos ire jubeo, ut ex fontibus potius consectentur.*

Horace donnoit aussi le mesme conseil aux siens.

—— Vos exemplaria Græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Et en effet, si l'on aime la Philosophie, Platon, & Aristote en sont les premiers Maistres. Si l'on veut apprendre la Medecine, l'on en trouve les principes & les Aphorismes dans Hippocrate & Galien.

Si l'on se plaist à l'Histoire ancienne, Thucydide, Xenophon, Plutarque, Polybe, Dion, Cassius, Herodien, & Josephe en sont les sources.

Enfin si l'on cherche l'éloquence, l'on en trouvera dans les Oraisons de Demosthene, les plus beaux traits, & les figures les plus animées.

Je dis la mesme chose pour la Poësie, dont Homere, Euripide, Sophocle, & Aristophane sont les premiers modeles.

Si l'on aime la pieté & la bonne morale, c'est particulierement dans S. Basile, S. Gregoire de Nazianze, S. Cyrille, S. Chrysostome, qu'il faut l'aller chercher.

C'est aussi par le moyen de cette langue, qu'on peut apprendre aisément la veritable Histoire Ecclesiastique dans Eusebe, S. Athanase, Socrate, & Sozomene.

C'est dans elle que les Conciles anciens ont renfermé leurs plus authentiques decisions : c'est par elle que le Saint Esprit a prononcé ses plus divins Oracles. Et enfin c'est par elle que les plus éclairez d'entre les Peres de l'Eglise nous ont instruits.

Ainsi l'on a raison de dire, qu'elle est la depositaire & la conservatrice de ce qu'il y a de plus saint dans nostre Religion, de plus auguste dans

nos ceremonies, & de plus avantageux pour la reformation des bonnes mœurs.

Sa grande breveté, son agréement, & sa délicatesse sont aussi des raisons qui l'ont toûjours fait beaucoup estimer. Car on peut appeller le Grec la langue des Sçavans, & la langue d'un peuple qui cherchoit à dominer sur l'esprit par la parole: au lieu que le Latin est la langue d'un peuple superbe, & qui parle toûjours avec bien plus de majesté, que d'artifice. Le Grec est la langue d'hommes ingenieux & subtils, qui se sont étudiez à renfermer beaucoup de sens dans leurs mots, qui sont souvent composez: au lieu que le Latin est la langue d'hommes graves, bien plus Politiques, que Philosophes; bien plus vaillans que subtils; bien plus nez pour agir, que pour parler; & enfin bien plus Capitaines, qu'Orateurs.

Il faut donc conclure, qu'il est tres-avantageux de bien sçavoir le Grec, pour ne pas dire necessaire. Aussi est-ce le sentiment de Saint Augustin, qu'il le faut bien sçavoir pour l'intelligence parfaite de la

fainte Ecriture. Car comme il s'y trouve quelquefois des passages obscurs, & qui souffrent differentes interpretations, il faut pour en bien concevoir le sens, avoir recours au texte original, qui est le Grec & l'Hebreu.

Mais que sert-il, disent quelques-uns, de se donner tant de peine, pour apprendre cette langue? puisque tous les Peres de l'Eglise, & même la plûpart des Auteurs profanes sont à present traduits en Latin.

Je répons à ces personnes, premierement, que tous ceux qui se sont mêlez de traduire les anciens Auteurs, n'en ont pas toûjours esté les fideles interpretes; & qu'en nous voulant exposer leurs pensées, ils n'ont pas toûjours eu le soin, & peut-estre mesme n'ont-ils pas eu assez de capacité, pour faire passer dans leurs copies la force, la grace, & toute la beauté de leurs originaux. Ce qui me seroit aisé de justifier par quantité de passages tirez des Auteurs anciens, qu'on a traduits ou en Latin, ou en nostre langue.

Je dis en second lieu, qu'il y a

toûjours bien plus de plaisir de lire un Auteur en sa langue naturelle, que d'estre obligé pour sçavoir ce qu'il veut dire, d'avoir recours à un truchement, la fidelité duquel nous peut toûjours estre suspecte.

Purius ex ipso fonte bibuntur aquæ.

Enfin il est toûjours fâcheux d'estre dans la necessité de dépendre d'un interprete, & d'estre semblables aux aveugles, qui ne sçauroient faire un pas sans leurs conducteurs, & qui tombent mesme assez souvent avec luy.

Dés que les enfans sçavent les principes de la Grammaire, & les Racines qu'on a si bien mises en petits vers François, il leur faut faire voir les petites Fables d'Esope, qui sont tout ensemble aisées, courtes, & agreables.

On leur peut mettre ensuite entre les mains les Dialogues des morts de Lucien, & diverses petites Oraisons de S. Jean Chrysostome. Comme ces livres sont scoliez, ils soûlagent tout ensemble & le Maistre & les enfans.

Aprés cela on peut leur faire voir Isocrate, Herodien, & les vies, & les morales de Plutarque, & si l'on veut, quelques Poëtes, pour apprendre les Dialectes ; & sur tout le Plute d'Aristophane.

Il faut particulierement s'attacher à leur bien apprendre la propre signification des mots primitifs, & l'énergie de ceux qui sont composez, ou derivez, sans se rebuter de la peine qu'il peut y avoir: ce qui rend d'ordinaire cette langue difficile, & mesme odieuse aux enfans. *Græcas litteras oderant, quibus puer imbuebar*, dit S. Augustin.

Aprés que les Turcs se sont emparez de la Grece, & qu'ils ont brûlé les riches Bibliotheques qui y étoient, l'étude de la langue Grecque s'est un peu rétablie dans l'Italie, & depuis dans toute l'Europe, par le Cardinal Bessarion, Emmanuel, Chrysolore, Lascaris, George de Trebizonde, Chalcondyde, & plusieurs autres grands Hommes.

Pour dire aussi un mot, comme en passant, de l'Hebreu ; cette langue est aussi ancienne que le monde. Dieu

s'en est servi en parlant à Adam, & à Eve, comme il est dit dans la Genese. Les Patriarches, & tous les hommes s'en sont aussi servis durant l'espace de 1832 ans, c'est à dire jusqu'à la division des langues. *Erat tunc terra labii unius, eorumdémque sermonum.* *Gen. c. 11. v. 1.*

Aprés que Dieu eut disperse les enfans de Noë, la langue Hebraïque demeura dans la seule famille de Heber, de laquelle Jesus-Christ devoit naître selon la chair, afin que la premiere langue du monde persistât dans la nation que Dieu avoit choisie pour estre son peuple particulier; & qu'aprés avoir esté celle des Patriarches & des Prophetes, elle devint aussi celle des saintes Ecritures; & qu'ainsi elle conservât toûjours son autorité.

Elle a donc passé d'Heber à Abraham, Isaac, Jacob, Moïse; & ensuite à la Synagogue des Rabins, & aux Juifs.

Il est vray qu'avant la captivité de Babylone elle estoit bien plus parfaite, & plus pure qu'elle n'a esté depuis; & particulierement du temps de Jesus-Christ, qu'elle fut mêlée de quantité de mots Syriaques, & Chaldaïques.

Moyen IX.

Faire des remarques & des recüeils, en lisant les bons Auteurs.

Les remarques & les recüeils qu'on fait en lisant les bons livres, sont fort utiles : Car ils obligent d'y apporter beaucoup plus d'attention, afin de pouvoir faire un juste choix, & un discernement raisonnable de ce qui est de meilleur. Ils soûlagent aussi beaucoup la memoire, qui ne peut se ressouvenir de toutes les belles choses qu'on a veuës. Enfin ils tiennent lieu d'une petite Bibliotheque portative.

Il faut donc imiter les Abeilles, dit Seneque, qui voltigent çà & là sur les fleurs ; & aprés y avoir tiré ce qu'elles trouvent de plus propre pour faire leur miel, elles le distribuënt ensuite, & l'accommodent proprement dans leurs petites cellules.

C'est la maniere dont en usent toûjours les habiles gens, qui preparent leurs matereaux, avant que d'estre en état de s'en servir. Car il

ne faut pas attendre à chercher un puits, quand on meurt de soif. Il n'est donc pas icy question de sçavoir si les remarques & les extraits sont utiles, mais de quelle maniere il les faut faire.

I.

Premierement il faut auparavant s'estre proposé une fin, à laquelle on rapporte ses remarques & ses recüeils. Car ceux d'un Humaniste, par exemple, doivent estre tout differens de ceux d'un Medecin, ou d'un Theologien.

II.

Tout le monde convient qu'il faut toûjours faire ses recüeils avec beaucoup de jugement & d'ordre : de jugement, en ne remarquant que les principales choses : & d'ordre, en les digerant, & placeant chacune en son lieu. Mais pour en venir plus au détail, il faut sçavoir qu'on ne peut en general s'y proposer, que l'élocution ou les belles choses qui y sont contenuës & enfermées.

III.

Si l'on n'a égard qu'à l'élocution, l'on peut faire trois differens recüeils;

dans le premier desquels l'on mettra les simples mots ; en remarquant ceux qui sont rares, nouveaux, & de la basse Latinité.

Dans le second l'on mettra les phrases, & les differentes façons de s'énoncer, qu'on trouve estre plus en usage dans les bons Auteurs: comme, par exemple, la maniere de faire un compliment, une priere à un amy, un remerciement, & autres choses semblables.

Et dans la troisiéme l'on pourroit mettre les belles descriptions, les comparaisons les plus judicieuses ; comme aussi les belles sentences, que Quintilien appelle les lumieres de l'oraison, & les yeux de l'éloquence. *Hæc sunt lumina orationis, & eloquentiæ velùti oculi.* Quint. l. 8. c. 5.

Pour ce qui est des belles choses qui sont contenuës, & comme enfermées dans les paroles ; ou l'on peut mettre seulement des mots pour titres: Comme, par exemple, *Virtus, modestia, eloquentia, oratio.*

Ou bien l'on peut mettre des sentences entieres :

Comme par ex. { *Amanda est virtus;*

{ *Fugienda est avaritia,*
Honorandi sunt parentes,
Judicia hominum parvi facienda.

IV.

Il ne faut pas mettre dans ces sortes de recüeils ce qui est commun & trivial; mais seulement ce qui est rare & excellent.

V.

Quand on lit des livres de doctrine, & particulierement ceux qui contiennent les dogmes de nostre Religion; il n'en faut extraire que fort peu au commencement: parce qu'on ne peut d'abord assez bien discerner les choses, pour en pouvoir faire un jugement solide. Et en effet, comment est-il possible de bien juger des veritez, si on ne le connoist bien? Et comment les peut-on connoistre, si on ne les a veuës plusieurs fois dans toutes leurs forces, c'est à dire dans les divers sens qu'elles ont: & si on ne les a bien examinées, en les conferant les unes avec les autres?

En se voulant trop presser dans ces sortes de rencontres, l'on se forme souvent de fausses maximes, ou bien l'on

se trompe insensiblement en celles dont on se prévient : parce qu'on a voulu faire le Maistre, avant que d'estre disciple : & ainsi l'on s'expose à ce reproche que fait un Prophete. *Antequam parturiret, peperit... quis audivit unquā tale. & quis vidit huic simile?* Is.c.66. v.7.

VI.

Il faut tâcher de rapporter toûjours toutes choses à sa propre instruction, & à son édification. Car que servira-t'il à l'homme d'instruire les autres, s'il demeure luy-mesme dans les tenebres de son ignorance ? *Qui alios doces, teipsum non doces?* Rom. c. 2.

Lipse témoigne à ce sujet, que le fruit qu'il tâchoit de recüeillir de ses études, estoit de devenir plus homme de bien, & plus vertueux qu'il n'estoit. *Finis aut fructus mihi studiorum aut lectionum hæc talia excerpere aut dicta enotare ad sapientiam, & virtutem.* Lip. l. 4 de Mogunt. Rom.

Seneque donne aussi ce salutaire conseil à l'un de ses amis, de rapporter toutes ses lectures au reglement de ses mœurs.

Reglez, luy dit-il, vos mœurs. Réveillez vostre langueur & vostre Sen. Ep. 89.

engourdissement pour le bien. Reprimez les saillies & les violences de vos passions; enfin combattez toûjours de tout vostre possible vos cupiditez, & les desordres publics.

VI.

Il faut relire souvent les recüeils qu'on a faits, pour imprimer plus avant dans sa memoire ce qu'il y a de bon. Car que sert-il d'avoir d'excellens recüeils, & d'estre cependant soy-mesme un ignorant, & un tres-mal-habile homme ?

MOYEN X.

S'exercer beaucoup à la traduction ; & quelles en sont les principales regles.

CE n'est pas assez de bien lire les bons Auteurs, d'en faire les extraits avec beaucoup de discernement ; & si l'on veut, d'en apprendre les plus beaux endroits par cœur; si avec cela l'on ne se met en estat de s'en pouvoir servir dans les rencontres par le moyen de la traduction, qui fait paroistre beaux & admirables

en nostre langue, les endroits des livres Grecs & Latins, qui sont tels effectivement.

L'on peut dire que c'est là tout le fruit, & tout l'avantage qu'on peut tirer des études. Car de mille personnes, il n'y en aura pas quatre, qui au sortir du College se trouveront dans la necessité de parler, ou d'écrire en Latin. Mais chacun doit sçavoir s'énoncer en François; & l'on a confusion dans une bonne compagnie, quand on ne le sçauroit faire. C'est donc à la traduction qu'il faut particulierement exercer les enfans : parce que l'application qu'ils sont obligez d'apporter pour peser toutes les paroles, & pour trouver le sens d'un Auteur Latin, exerce en même temps leur esprit & leur jugement, & leur fait autant apprendre la beauté du François, que celle du Latin.

Crassus nous apprend dans Ciceron, que c'estoit là autrefois l'exercice le plus ordinaire des jeunes Romains. Car le Grec tenoit autrefois le mesme lieu dans Rome, que fait à present le Latin dans la France.

Cic. l. 2. de Orat. *Mihi placuit*, dit-il, *eoque sum usus adolescens, ut summorum Oratorum Græcas orationes explicarem.*

Mais autant que la traduction est utile, autant est-elle difficile : étant assez mal-aisé de ne s'écarter nullement, quand l'on est dans la necessité de marcher toûjours sur les pas d'un autre, dont on doit fidelement exprimer toutes les pensées, en conservant avec cela dans sa copie les graces & les beautez de son original, & en imitant le style & la maniere d'écrire d'un Auteur qu'on traduit.

C'est pourquoy S. Hierosme remarque, que Ciceron, tout éloquent qu'il estoit, semble hesiter souvent, & estre comme arresté par les difficultez qui se trouvent dans les livres de Xenophon sur l'œconomie, qu'il a traduits : de sorte que ceux qui ne sçauroient pas que c'est une traduction, ne pourroient croire que ce fût un des ouvrages d'un si habile homme. Hier. *Cum Xenophontis œconomicam Tullius convertit, sæpè aureum illud fulmen eloquentiæ scabris & turbulentis obicibus retardatur ; ut qui*

interpretata nesciunt à Cicerone dicta non credant.

Et en effet, il faut qu'une infinité de choses se rencontrent ensemble, pour y bien réüssir. Car outre la noblesse de l'esprit, & la solidité du jugement, outre l'intelligence des choses qui sont traitées dans l'Auteur qu'on traduit; il est encore necessaire d'avoir une connoissance parfaite de la beauté des deux langues, sçavoir de celle dont on traduit quelque chose, & de celle en laquelle on traduit : il faut bien sçavoir les rapports & les ressemblances, & dissemblances qu'elles ont entre elles: il faut aussi avoir beaucoup d'usage & d'exercice : enfin il faut bien sçavoir les principales regles de l'art de traduire.

Ces regles sont en tres-grand nombre : Mais je ne veux m'arrester icy qu'à celles qui sont les plus importantes, & les plus essentielles.

I.

Premierement donc il faut toûjours tâcher de conserver l'esprit & le genie de l'Auteur qu'on a entrepris de traduire ; en sorte que si son style

est court & Laconique, la traduction le soit aussi. Et si au contraire il est un peu diffus & étendu, la traduction y ait aussi du rapport.

II.

Il faut que tous les membres d'une periode soient justes entre eux, autant qu'il se pourra faire. *Ob virtutes certissimum exitium :* Pour estre asseuré d'une fin tout à fait tragique, il ne faloit qu'estre vertueux avec éminence.

III.

Il faut bien distinguer la beauté de la prose Françoise d'avec celle des vers : Car la beauté des vers consiste dans un certain nombre de syllabes, & dans la rime ; & la beauté de la prose au contraire consiste à n'en avoir point du tout. De sorte que c'est une regle generale, qu'il ne faut jamais finir une periode par un vers entier, ou par un demy vers.

Quand il y a quelque pointe dans le Latin, il faut tâcher de l'exprimer aussi dans le François, ou la recompenser, si l'on peut, par quelque autre beauté.

Enfin je reduis toutes les autres

regles qu'on peut donner sur ce sujet, à traduire fidelement, clairement, elegamment, honnestement & civilement.

V.

Or comme il faut considerer dans un Auteur & les paroles, & le sens qu'elles renferment : quand je dis qu'il faut estre fidele dans la traduction, ma pensée n'est pas qu'il faille scrupuleusement s'assujettir a toutes ses paroles, & le traduire mot pour mot ; mais je dis qu'il suffit de le traduire sens pour sens : c'est à dire, qu'il suffit d'exprimer dans le François, par exemple, tout le sens qui est dans le Latin, ou le Grec, sans s'attacher servilement ny à l'ordre des mots, ny aux phrases qui sont propres & naturelles à chaque langue.

Nec verbum verbo curabis reddere fidus Interpres, dit Horace.

Saint Hierosme suit en ce point son sentiment, & il l'appelle un homme sçavant & subtil, *Virum acutum & doctum* : & se deffendant contre Ruffin Prestre d'Aquilée, qui luy reprochoit sans jugement & sans science,

qu'il n'avoit pas traduit fidelement quelques endroits d'une Lettre Grecque de S. Epiphane : parce qu'il les avoit traduits selon le sens, & non pas selon les mots. Il dit que c'est ainsi qu'en ont autrefois usé les Anciens : comme on peut voir dans Terence, dans Plaute, dans Cecilius, & dans les autres Comiques, qui ont traduit les Poëtes Grecs : Car ils ne s'attachent pas aux mots; mais ils tâchent de faire passer dans leurs copies le sens, la beauté, & l'agrément qu'ils trouvoient dans leurs originaux. *Terentius Menandrum, Plautus, & Cecilius veteres Comicos interpretati sunt. Nunquid hærent in verbis ? an non decorem magis & elegantiam in translatione conservant ?*

Ce tres-sçavant & tres-éloquent Pere de l'Eglise prouve donc, que la fidelité necessaire dans la traduction ne consiste pas à se servir des mêmes mots qui sont dans les Auteurs qu'on a traduits ; mais à en bien exprimer les pensées & le sens : c'est à dire, à sçavoir retrancher, ajoûter, & changer avec adresse ce qui doit estre retranché, ajoûté, & changé, pour

correſpondre à ſes expreſſions & à ſes figures, afin de rendre ainſi beauté pour beauté. *Ego verò non ſolùm fateor, ſed liberâ voce profiteor*, dit-il, *me in interpretatione Græcorum, non verbum è verbo, ſed ſenſum exprimere de ſenſu.*

Il dit aprés cela, qu'il a ſuivi en ce point le ſentiment de Ciceron, l'un des eſprits les plus ſages & les plus ſolides de l'antiquité, & dont on doit conſiderer le jugement en cette matiere, comme la plus excellente regle qu'on puiſſe ſuivre.

Il nous l'a laiſſé dans cette excellente Preface des deux Oraiſons de Demoſthene, & d'Eſchine, qu'il avoit traduites en Latin, & leſquelles ſe ſont perduës, à la reſerve de cette Preface. Voicy comme il parle.

Converti ex Atticis duorum eloquentiſſimorum nobiliſſimas orationes inter ſe contrarias: nec converti ut interpres, ſed ut Orator, ſententiis iiſdem, & earum formis tam in figuris, quàm in verbis ad noſtram conſuetudinem aptis: in quibus non verbum pro verbo neceſſe habui reddere, ſed genus omne verborum, vimque ſervavi. Non enim

me annumerare ea Lectori putavi oportere, sed tanquam appendere.

Par où cet excellent Auteur nous apprend qu'il n'avoit pas traduit ces deux belles Oraisons, comme un simple truchement & un interprete, c'est à dire sans art & sans beauté; mais comme un Orateur, en suivant seulement l'ordre, les pensées, & les figures. Il dit qu'il n'avoit pas compté ses paroles, en donnant, par exemple, dix Latines pour dix Grecques; mais qu'il en avoit pesé le sens, en rendant autant en prix & en valeur : c'est à dire, usant quelquefois de circonlocutions, & de tours de paroles, pour exprimer ce que l'Auteur avoit dit en peu de mots; non seulement parce que le Grec est bien plus court que le Latin; mais aussi parce que toutes les délicatesses particulieres, & les expressions propres & naturelles d'une langue ne sçauroient estre traduites en une autre, qu'avec un tour de paroles, & avec des circonlocutions souvent figurées, & qui ayent autant de beauté, de force, & de sens dans leur étenduë, que ces expressions naturelles

turelles en ont dans leur beauté.

On peut apporter deux raisons qui obligent à traduire ainsi selon le sens, & non pas litteralement, & mot à mot.

La premiere est, que sans cela l'on fait une obscurité prodigieuse dans le discours ; puis qu'il est impossible de l'entendre clairement, que lorsque le sens est exprimé en des paroles, & en des phrases si naturelles & si propres à la langue en laquelle on traduit un Auteur, qu'il soit impossible que ceux qui sçavent cette langue, ne l'entendent pas ; sans qu'ils soient obligez d'entendre la langue originale en laquelle il a parlé,

L'autre raison est, que si l'on ne traduit que litteralement, l'on rend une traduction foible, basse, & languissante : on la rend, dis-je, sans beauté, sans mouvement, & sans vie ; & on ne la fait quasi ressembler à son original, que comme un homme mort ressemble à un homme vivant.

Et en effet, le sens est comme l'ame du discours, & les paroles n'en sont

que comme le corps. Ainsi une traduction toute litterale est comme un corps sans ame : parce que le corps est d'une langue, & l'ame de l'autre.

Il faut neanmoins excepter la sainte Ecriture, qu'on doit toûjours traduire le plus litteralement qu'on peut : parce que l'ordre des paroles est souvent un mystere. *In Scripturis sanctis & verborum ordo mysterium est*, dit S. Hierosme.

VI.

La clarté est encore une des principales qualitez de la traduction.

Il faut donc déveloper un peu les choses qu'on traduit : Car comme la beauté du Grec & du Latin consiste dans la breveté, qui de soy-mesme est un peu obscure ; au contraire la beauté du François consiste dans l'étenduë des paroles.

C'est pourquoy il faut quelquefois ajoûter quelque chose à la traduction, pour l'éclaircir, ou pour l'embellir, par exemple. *Superet te veritas volentem: nam & invitum ipsa superabit.* Laissez-vous vaincre à la verité ; car si vous luy resistez, elle ne laissera

de vous vaincre malgré toute voſtre reſiſtance.

Il faut exprimer dans le François les choſes qui ſont ſous-entenduës dans le Latin, & dont l'expreſſion ſert ou à l'éclairciſſement, ou bien à l'ornement du diſcours. *Interea contigit.* Lors qu'il eſtoit agité de ces ſortes de mouvemens, il arriva, &c. *Circa talia non ſolum occupari patiebatur, ſed etiam delectabatur*; Il ſouffroit volontiers d'eſtre employé dans ces ſortes d'occupations, & il y prenoit meſme plaiſir.

VII.

Il faut ſoigneuſement éviter les équivoques, les faux rapports d'une choſe à une autre.

VIII.

Enfin, lors qu'une periode eſt trop longue & trop embaraſſée, il la faut couper en pluſieurs petits membres: ce qui fait d'une part, qu'au lieu qu'elle auroit eſté obſcure, & peu intelligible, on la rend claire & agreable; & que de l'autre, au lieu qu'elle auroit eſté foible & languiſſante, on la fortifie, & on la fait mieux ſoûtenir.

IX.

L'élegance doit auſſi ſe rencontrer dans une traduction : de ſorte qu'on puiſſe dire, que ſi l'Auteur ſur lequel on travaille, avoit, par exemple, écrit en noſtre langue, ce ſeroit ainſi qu'il auroit parlé.

Or l'élegance conſiſte dans les paroles, & dans les figures.

Chaque langue a ſes paroles & ſes expreſſions propres & naturelles; & il en faut mettre, en traduiſant, qui ayent une force égale ; une emphatique pour une emphatique, & une éclatante pour une éclatante.

Il y a auſſi deux ſortes de figures: Car les unes ſont d'invention & de penſées, & les autres ſont d'élocution & de ſtyle.

Les premieres conſiſtent à propoſer les choſes dans un certain tour, & d'une maniere plus ingenieuſe, plus vive & plus noble, qu'on ne feroit ſans art : & on peut dire qu'elles tiennent le meſme rang dans l'éloquence, que la diſpoſition & les poſtures tiennent dans la Peinture ; ce que les Peintres appellent communément ordonnance.

Les secondes figures qui regardent seulement l'élocution & le style, ressemblent au coloris, & sont comme les lumieres & les ornemens d'un discours. Il s'en faut toûjours servir à propos : Car comme elles sont fort agreables, lors qu'elles sont bien ménagées & bien distribuées ; aussi deviennent-elles ridicules, lors qu'elles paroissent trop recherchées & trop affectées.

Et en effet, le visage de l'oraison ne doit pas estre tellement embelli par l'art, que sa beauté ne paroisse toûjours plus naturelle, qu'artificielle.

Il faut donc tâcher de rendre toûjours figure pour figure dans chaque membre, comme il paroist dans cet exemple. *Mœstus ab eo solatium, afflictus auxilium, consilium anxius, æger remedium, pauper auxilium reportabant. Ita sese omnium fecerat servum, ac si toti fuisset orbi genitus.* Bern.

Les tristes recevoient de luy de la consolation, les affligez du secours, les irresolus du conseil, les malades du remede, & les pauvres de l'appuy : & il s'estoit fait serviteur de tous,

comme s'il eût esté né pour le bien de tout l'Univers.

On peut aussi quelquefois diversifier les mesmes figures en chaque membre : Comme, par exemple,

Aug. in Conf. *Zelas, & securus es : irasceris, & tranquillus es. Opera mutas, & non mutas consilium :* Vous estes jaloux, mais vous estes exempt des craintes & des inquietudes de la jalousie : Vous estes en colere, mais il n'y a rien de plus calme & de plus tranquille que vostre colere : Vous changez vos ouvrages, mais vous ne changez pas pourtant vos desseins & vos conseils.

X.

L'honnesteté est encore une chose qu'il faut bien observer dans la traduction, en expliquant toûjours en termes honnestes les choses qui ne le sont pas d'elles-mesmes. *Jussisti, Domine, ut à concubitu abstinerem.* Vous m'avez deffendu, mon Dieu, les amours illegitimes.

Suivant cette regle on peut traduire ces mots, *meretrix*, une femme perduë, une femme abandonnée, une débauchée. *Lupanar*, un lieu

infame ; un cloaque d'ordures. *In utero beatæ Virginis :* dans le sein de la Bien-heureuse Vierge, dans ses sacrées entrailles.

XI.

On peut encore mettre pour derniere regle, de traduire les secondes personnes des verbes, par vous. *Tu licet indumenta peregrina, & vestes sericas induas, nuda es :* Vous avez beau vous vêtir d'étofes rares & de robbes de soye, vous ne laissez pas avec tout cela d'estre toute nuë.

Il faut neanmoins excepter certaines occasions particulieres, où l'on en peut user d'une autre maniere : Comme, par exemple, en des reproches. *O tuam, furiose, dementiam! irasceris ei qui à te iram Dei avertere nititur :* Furieux, & insensé que tu es, considere un peu, je te prie, l'excez de ta folie. Tu te mets en colere contre celuy qui tâche de détourner la colere de Dieu de dessus toy.

On peut encore s'en servir quand on se parle à soy-mesme. *Noli esse vana, anima mea, & obsurdesce in aure cordis à tumultu vanitatis tuæ. Audi, & tu verbum ipsum ; clamat ut*

redeas. O mon ame, ne te laisse pas aller à l'amour des creatures; & prends garde que le bruit & le tumulte de tes passions pour les choses perissables, ne rendent sourdes les oreilles de ton cœur, & ne t'empêchent d'oüir la voix de la parole eternelle : Car c'est cette parole eternelle, c'est le Verbe qui te crie du haut du Ciel, que tu retournes à luy, &c.

Voilà quelles sont les principales regles de la traduction ; ausquelles l'on en peut encore ajoûter quelques autres bien moins importantes : comme, par exemple, de ne pas commencer deux periodes, encore moins deux membres par les mesmes particules ; par exemple, par deux *Car ; mais , en effet* , &c.

2. De ne pas mettre prés les uns des autres des mots qui commencent par les mesmes syllabes. Par exemple, vous voulez donc qu'on confisque le bien d'un homme, &c. La vertu, qui quoyque difficile, est toûjours aimable, &c.

MOYEN XI.

Travailler à se former un bon style.

IL n'y a rien assurément de si beau & de si agreable qu'un beau style ; c'est à dire une maniere d'écrire avec beauté & élegance ; mais il n'y a rien aussi de si difficile. Pour y réüssir,

I.

Il faut faire choix d'un Auteur qui ait du rapport à son genie, & se proposer de l'imiter. *Habenda est ratio diligenter quem imitemur, & cujus similes esse velimus.* *Vives l. 4. Instit. Christ*

Ainsi, si l'on se porte naturellement à un style un peu ample & diffus, il faut beaucoup lire Tite-Live & Ciceron ; & si au contraire l'on ayme une maniere d'écrire plus resserrée, il vaut mieux choisir pour ses modéles Cesar, Salluste, & Terence.

C'est la maniere dont Ciceron témoigne qu'en ont autrefois usé les Grecs. Car il remarque que la raison pour laquelle le style de Pericle, d'Alcibiade, & de Thucydide estoit

plus court & plus coupé, que celuy des autres Auteurs qui étudierent aprés sous Isocrate ; c'est que ces derniers ne s'estoient tous proposez qu'un seul Auteur à imiter. *Non potuisset accidere ut unum omnium esset genus orationis, nisi aliquem sibi proponerent ad imitandum.* *Quint.*

II.

Il faut toûjours se proposer pour modeles les Auteurs les plus excellens.

III.

Aprés avoir fait choix d'un Auteur qu'on se propose d'imiter, il le faut lire avec beaucoup d'attention, afin de se remplir tellement l'esprit de ses expressions & de toutes ses phrases, qu'elles se presentent d'elles-mesmes quand l'on se met à écrire. *Vigilet necesse est, ut sciat deligere cujus potissimum similis esse velit. Tum accedat exercitatio, quâ illum quem antea delegerit, imitando effingat.* *Quint.*

IV.

Cette imitation doit estre raisonnable : Car il faut s'arrester seulement à ce qui est de bon dans un Auteur, & non pas à ce qui y est defectueux,

ou foible. *Si vitiosi aliquid est in Authore, id sumere, & in eo vitiosum esse, non magnum est.* Quint.

V.

Il ne faut pas que cette imitation soit gênante. Car il faut toûjours laisser prendre d'abord aux enfans un style ample & diffus, que la raison, l'âge, & le jugement retrancheront toûjours assez, comme je l'ay déja dit plus d'une fois. *Volo se offerat in adolescente fœcunditas; nam faciliùs sicut in vitibus resecantur quæ se nimium profuderunt.* Quint.

VI.

Mais aprés tout, le meilleur & le plus infaillible moyen qu'il y ait pour apprendre à bien écrire, soit en Latin, soit en François, & pour se former, comme l'on dit, un bon style: C'est d'écrire le plus souvent qu'on peut; ce que l'on n'aime pas, parce que cela demande beaucoup d'application & de travail, qu'on fuit naturellement. *In omni disciplina infirma est artis præceptio sine summa assiduitate exercitationis.* Cic. ad Heren. l. 3.

VII.

Il faut aussi supposer trois excel-

lentes qualitez d'esprit pour reüssir à bien écrire; à sçavoir une imagination vive qui fournisse de belles pensées; une bonne memoire, qui represente fidelement les belles expressions qui luy ont esté confiées; un jugement exquis, qui arrange & mette en bon ordre toutes ces pensées & ces paroles.

VIII.

Comme on ne parle que pour se faire entendre, & qu'il seroit fâcheux d'avoir en cela besoin d'un truchement, il faut, autant qu'on peut, s'accoûtumer à un style clair, net & intelligible.

IX.

Enfin il faut se proposer d'égaler au moins ceux qu'on prend pour modeles. Car ce sera le moyen de faire toûjours de bien plus grands progrez qu'on ne feroit, si l'on desesperoit d'abord de les pouvoir imiter.

Quint. *Altius ibuntqui ad summa nitentur, quàm qui præsumptâ desperatione quo velint evadendi, protinus circa ima substiterint.*

MOYEN XII.

S'appliquer à se former l'action.

RIEN ne sert tant à toutes sortes de personnes, & n'est si necessaire à ceux qui ont à parler un jour en public, que l'action. Car elle exerce l'esprit, elle fortifie la memoire; elle forme la voix, & enfin elle donne moyen de tirer du fruit de ses études, qui seroient souvent presques inutiles sans elle. C'est pourquoy Quintilien conseille aux Maistres d'exercer fort les enfans dans la declamation, & de leur faire apprendre pour cela les plus beaux endroits des Poëtes, & des Orateurs, & les leur faire reciter à haute voix. *Declamandi ratio multò est utilissima. Ediscere igitur electa cogat, & ea dicere stantem, clarè, & quemadmodum agere oportebit: ut pronuntiatione vocem, & memoriam exerceat.* Quinti.

Et cela est aussi fort recommandé dans les Statuts de l'Université. *Scholastici memoriter sæpe recitando memoriam excolant, & frequenter declamando se exerceant.* Art. 18.

Et en effet, le geste est comme un langage muet, qui gagne insensiblement l'esprit par les yeux; c'est pourquoy on le peut avec raison appeller l'ame du discours ; puisque sans luy il est tout languissant, & comme mort. Et c'est la raison pourquoy l'on prend bien plus de plaisir à oüir un Orateur, lors qu'on peut voir ses mains, son visage, & tous les mouvemens de son corps, que quand on ne les voit pas.

Supposé donc la grande utilité de l'action, qui ne peut estre contestée, il faut sçavoir qu'elle dépend de la posture de tout le corps; & principalement du visage, de la voix, & des gestes. Car il faut qu'il n'y ait rien de choquant dans un homme qui parle en public.

Il faut donc que le corps soit toûjours droit & libre dans tous ses mouvemens, & qu'il paroisse sur le visage, qui est le siege de l'ame, une modeste gayeté dans les choses agreables, une morne tristesse dans les choses lugubres, de la douceur dans la consolation, & de la severité dans les reprehensions. Enfin il

faut qu'il soit comme un miroir, qui represente les diverses passions dont l'ame est agitée, & que l'on tâche d'exciter dans les autres.

Il faut toûjours tenir la teste droite, tourner doucement les yeux vers ceux à qui l'on parle, tantost d'un costé, tantost d'un autre, sans les affecter fixement à un seul endroit. Il les faut hausser, ou abaisser selon les divers sujets qu'on traite. Ainsi, par exemple, en parlant de la felicité des Bienheureux, il les faut élever vers le Ciel; & en parlant des tourmens que les méchans souffrent dans les enfers, on les doit abaisser.

Les regards doivent toûjours estre doux & droits, & non pas rudes & de travers; si ce n'est lors qu'on prend à tâche d'exciter de l'indignation & de la colere.

Il n'y a rien de plus choquant, que de tordre la bouche, de se mordre lés lévres, de grater sa teste, & de hausser les épaules.

Il faut toûjours faire les gestes de la main droite, & rarement de la gauche; si ce n'est pour témoigner du mépris, & de l'aversion, ou pour

marquer, par exemple, la ſeparation que Jeſus-Chriſt fera au jour du jugement, des méchans d'avec les bons.

Le geſte doit toûjours commencer à la main gauche, & finir à la droite.

Il ne doit ordinairement y avoir que trois pauſes, qui ſe font en hauſſant, & en baiſſant doucement la main droite; mais de telle ſorte qu'elle ne deſcende jamais plus bas que la ceinture, & qu'elle ne s'éleve pas auſſi plus haut que les yeux.

Le geſte doit toûjours commencer, & finir avec la parole, & il doit eſtre accompagné des yeux, qu'il faut toûjours tourner du coſté où le geſte ſe fait.

Mais ſi le geſte ſert tant, il eſt incroyable combien la voix, qui nous a eſté donnée de Dieu pour eſtre l'interprete des mouvemens interieurs de noſtre cœur, ſert incomparablement davantage.

Il la faut ménager avec grand ſoin, prononçant diſtinctement toutes ſes paroles; ne la hauſſant pas trop, quand l'on a à parler long-temps; & évitant la monotonie qui eſt fort

desagreable d'elle-mesme : mais il la faut diversifier, s'il se peut, & l'accommoder aux divers sujets qu'on a à traiter ; l'élevant, par exemple, & la grossissant dans les invectives, pour donner de l'horreur d'une action noire & infame ; l'adoucissant, pour montrer qu'on est touché d'une affliction, dont on tâche de donner de la compassion aux autres ; enfin en l'ajustant toûjours aux divers mouvemens de joye, de tristesse, d'amour, & de haine, d'estime, & de mépris, qu'on ressent soy-mesme, & qu'on veut inspirer à ses Auditeurs.

Mais les gestes & les differentes inflexions de voix se peuvent bien mieux apprendre de vive voix par quelqu'un qui soit assez habile pour corriger sur le champ les fautes qu'on peut faire, que par tout ce qu'on en peut écrire.

Il est bon pourtant de préméditer toutes ces choses. Car il n'est pas temps, durant qu'on parle, de divertir son esprit à ce qui regarde, par exemple, la prononciation, & le geste, de peur de troubler la memoire, & de se mettre en hazard de demeurer tout court.

Mais quand je dis, qu'un Maistre doit s'appliquer de former l'action & les gestes des enfans, je ne prétens pas pourtant autoriser icy la maniere dont on prend à tâche de les exercer presentement dans quelques Colleges, qui n'est ny honneste, ny avantageuse. Car il n'est pas honneste de travestir des garçons en filles. Dieu le defend, & l'Ecriture sainte appelle cela une chose abominable *Vir non utetur veste fœminea. Abominabilis enim apud Deum est qui facit hoc.*

Deut. c. 22. v. 5.

Il n'est pas aussi avantageux aux enfans de leur faire quitter l'application qu'ils doivent avoir aux études, pour en faire des danseurs & des joüeurs de ballets. Les Payens mesmes ont eu cela en horreur. Tacite rapporte à ce sujet les plaintes que faisoient autrefois les plus sages d'entre les Romains du temps de Neron, lors qu'on institua des jeux publics de 5. ans en 5. ans, à l'imitation de ceux qui se faisoient dans la Grece. On ruïne entierement, disoient-ils, les bonnes coûtumes que nous avons receuës de nos Ancestres, & qui se sont peu à peu si fort al-

terées: Et l'on fait faire à des enfans de qualité ce qui ne s'est jamais fait jusques icy dans Rome, & ce qui ne convient qu'à des Comediens. *Abolitos paulatim patrios mores funditus everti per accitam lasciviam; ut quod usquam corrumpi & corrumpere queat, in urbe visatur, degeneretque studiis externis juventus gymnasia, & otia, & turpes amores exercendo . . . neque quemquam Roma honesto loco ortum ad theatrales artes degeneravisse*, ajoûte-t'il ensuite. An.l.14.c.

Il y a plus de 400, ans que l'Université de Paris fleurissoit: L'on n'y faisoit alors, & l'on n'y a fait depuis durant un assez long espace de temps, que de simples declamations, pour donner aux enfans une honnête & loüable hardiesse de paroistre & de parler en public. Et tant de grands Hommes qui durant tout ce temps-là ont parû dans l'Eglise, dans le Parlement, & dans le Barreau, ont bien fait voir l'heureux succez qu'a toûjours eu cette sage conduite. On la change à present, & l'on ne se propose en la changeant, qu'un divertissement fade & bien inutile,

Que si l'on juge neanmoins à propos de faire quelques Tragedies, il seroit à souhaiter qu'on voulût suivre les regles si sages & si judicieuses que les Peres Jesuïtes se sont prescrites dans leurs Constitutions : Sçavoir,

1. Qu'elles soient fort rares.

2. Qu'elles soient Latines.

3. Que le sujet en soit toûjours pieux.

4. Qu'il n'y ait point d'entre-actes qu'en Latin.

5. Et sur tout, qu'il n'y ait jamais de travestissement, ny de personnages de filles. *Tragœdiarum & Comœdiarum, quas non nisi Latinas & rarissimas esse oportet, argumentum sanctum sit ac pium. Neque quicquam actibus interponatur, quod non Latinum sit ac decorum; nec persona ulla muliebris, vel habitus introducatur.*

Ex regulis Provincialis de ratione studiorum. n. 13. p. 2.

Cela est encore repeté ailleurs en ces termes. *Comœdias & Tragœdias rarissimè agi permittat, & non nisi Latinas ac decentes. Et ipse aut prius eas examinet, aut aliis examinandas committat. Eas vero, aut alias id genus actiones in Ecclesia omnino fieri prohibeat.*

Ibid. c. 6. Reg. 18.

Moyen XIII.

Conferer avec les habiles gens.

Un des excellens conseils que Dieu donne aux jeunes gens dans le Livre de l'Ecclesiastique, c'est de faire connoissance avec des gens habiles, & de les voir souvent. *Si vous voyez un homme bien sensé*, dit-il, *allez le trouver dés la pointe du jour, & que vostre pied presse souvent le seüil de sa porte.* Eccl. c. 6. v. 36.

Il est vray que les livres sont d'excellens Maistres ; mais ce sont pourtant des Maistres muets, qui ne peuvent resoudre les doutes, & les difficultez qu'ils font quelquefois naistre dans l'esprit de ceux qui les lisent : parce qu'ils n'ont pas d'oreilles pour les entendre.

C'est pourquoy il faut toûjours, autant qu'on peut, joindre la conference des hommes sçavans avec la lecture des bons Auteurs ; puis qu'on apprend avec bien moins de peine, & plus agreablement, ce qu'on ne sçait pas, en conferant avec les vi-

vans, qu'en s'entretenant dans son cabinet avec les morts : & l'on voit aussi par une heureuse experience, que ces sortes d'entretiens polissent l'esprit, forment le jugement, & perfectionnent merveilleusement un jeune homme en tres-peu de temps.

CHAPITRE VI.

Plusieurs sciences particulieres, dont il faut que les enfans ayent au moins une legere teinture, & une connoissance grossiere, pour pouvoir lire, & entendre sans peine toutes sortes d'Auteurs.

POUR estre en état de pouvoir lire toutes sortes de bons livres, & afin d'acquerir une solide, & parfaite erudition ; outre la connoissance du Grec & du Latin, dont j'ay déja parlé ; il faut encore avoir quelque teinture de plusieurs sciences, qui sont d'elles-mesmes tres-agreables.

Ces sciences sont la Geographie, la Chronologie, les Mathematiques, l'Histoire, la Rhetorique, & la Phi-

losophie. Disons-en icy quelque chose, mais le plus briévement que nous pourrons.

ARTICLE I.

De la Geographie.

COMME l'on ne s'applique pas d'ordinaire à la recherche des choses, quelques belles & utiles qu'elles puissent estre, qu'à proportion du plaisir qu'on y trouve, & de l'utilité qu'on espere d'en retirer; il ne faut pas s'estonner si les enfans, qui ne connoissent pas la beauté & l'importance de la Geographie, la negligent si souvent dans un âge, où il leur seroit tres-aisé d'en acquerir une parfaite connoissance. Car comment pourroient-ils aimer ce qu'ils ne connoissent pas? *Ignoti nulla cupido.*

C'est donc pour leur en faire naître l'amour, que je vais faire voir icy, que non seulement cette science est agreable & utile; mais qu'elle est mesme absolument necessaire à tous ceux qui aspirent à une solide érudition.

Pour commencer par le plaiſir, & par la ſatisfaction qu'on y trouve ; je dis qu'il y en a beaucoup, de promener ſes yeux & ſon eſprit, pour par tout le monde en conſiderer ſa grandeur, & la ſituation de ſes parties ; en ſuivant tantoſt, par exemple, les Iſraëlites au paſſage de la mer rouge, & au travers de ces affreux deſerts où ils paſſerent quarante ans ; tantoſt accompagnant les Grecs à la deſtruction de Troye, & les Romains aux fameux ſieges de Corinthe, de Numance, & de Carthage. Il n'y en a pas moins auſſi à voir les lieux où ſe ſont données autrefois de ſanglantes batailles, où ſe ſont tenus les Conciles les plus celebres, & où ont habité les peuples, dont les Hiſtoires nous rapportent les belles actions, & nous relevent ſi fort la gloire.

Mais ce qui donne un merveilleux aſſaiſonnement à ce plaiſir, c'eſt qu'on peut faire tous ces grands voyages le plus commodément du monde. Car l'on ne ſort pas pour cela de ſon cabinet ; l'on n'a pas beſoin d'équipage ; l'on ne craint ny la pluye, ny

ny les vents, ny les voleurs, ny la longueur des chemins ; & enfin on les fait sans fatigue, sans dépense, & sans avoir à passer ny de hautes montagnes, ny de profondes rivieres, ny la mer.

La Geographie est donc assurément tres-agreable ; mais outre cela elle est aussi fort utile à toutes sortes de personnes.

En effet, si les enfans de qualité veulent voyager dans les païs étrangers, pour connoistre les mœurs, & les differentes coûtumes des peuples, & pour y apprendre leurs langues, & leurs manieres d'agir ; c'est la Geographie qui est leur conductrice.

Si les Marchands veulent réüssir dans leurs commerces, il faut que cette science leur marque les routes qu'ils doivent tenir, pour transporter leurs marchandises dans les lieux où ils esperent les debiter plus commodément, & avec plus de profit.

Enfin, s'il est avantageux aux gens de guerre de bien connoistre les situations des Villes, & des Provinces ; comme aussi les passages des rivieres, forests, & des montagnes, pour

mieux prendre leurs feuretez, & pour fe prévaloir dans leurs marches, & dans leurs campemens, des commoditez qu'il peut y avoir ; c'eft de cette fcience qu'ils apprendront tout cela.

Elle peut auffi fervir beaucoup à élever l'efprit à Dieu. Car c'eft particulierement dans la veuë des anciennes Monarchies, & d'une infinité de villes autrefois fi floriffantes, fi peuplées, & fi riches, qu'on voit l'inftabilité des chofes du monde, & la fouveraine puiffance de celuy qui fait, quand il luy plaift, de fi étranges bouleverfemens fur la terre, pour des raifons qui nous font le plus fouvent inconnuës ; mais qui ne laiffent pas d'eftre toûjours juftes & adorables.

D'ailleurs, comme la longue fuite des temps qui fe font fuccedez les uns aux autres depuis la creation du monde, peut aider nos foibles efprits à concevoir, quoy qu'imparfaitement, l'étenduë de l'eternité de Dieu ; ne peut-on pas auffi dire, que tant d'Empires, de Royaumes, de Provinces & de Païs, qui compofent la grandeur de la terre, peuvent

servir à nous faire former une grossiere idée de son immensité incomprehensible ?

Il est donc indubitable que la Geographie est une science fort utile : mais je ne m'arreste pas là ; & je mets en fait qu'elle est mesme necessaire, & qu'il est impossible d'avoir une parfaite intelligence des Auteurs profanes ou sacrez, sans son secours & ses lumieres.

Pour commencer par les Auteurs profanes ; peut-on bien entendre Virgile ou Homere, par exemple, & comprendre quels ont esté les égaremens d'Enée & d'Ulysse, si l'on ne sçait de quels païs ils estoient partis ; où ils prétendoient aller ; & en quels lieux ils ont esté jettez par la violence de la tempeste ; & par consequent si l'on ne sçait la Geographie qui montre tout cela ?

Il en est de mesme de l'ancien Testament, & de l'Histoire Ecclesiastique. Car comment peut-on sans elle bien entendre ce qui se dit des Rois qui pouvoient ou donner du secours aux Juifs dans leurs besoins, ou leur faire la guerre ? Comment peut on bien

juger de la grandeur des voyages de S. Paul, & de la situation des lieux où se sont tenus les plus grands Conciles; & où une infinité de choses importantes, se sont passées? puisque la connoissance qu'on peut avoir de ces choses, est toûjours incertaine & chancellante, si elle n'est soûtenuë par la connoissance des lieux, que donne cette belle science; comme dit excellemment Saint Hierosme. *Cum rerum gestarum historia absque locorum cognitione cæca sit, eorum cognitio multum lucis tum historiæ veritati, tum spirituali ejus interpretatione præbet.*

D'où il faut conclure que la Geographie est absolument necessaire à ceux qui veulent lire les bons Auteurs.

Il est bon aussi qu'on montre aux enfans quelque chose de la Sphere, quand ce ne seroit que pour leur faire admirer la grandeur de Dieu, dans celle des Etoilles; quoyque leur distance nous les fasse paroistre fort petites.

Celle de M. Boulanger peut estre fort utile pour cela.

ARTICLE II.

De la Chronologie.

IL faut joindre autant, qu'on peut, la Chronologie avec la Geographie. Car s'il y a du plaisir de sçavoir en quels lieux une infinité de choses se sont passées ; il n'y en a pas moins de sçavoir en quel temps elles sont arrivées, pour ne pas confondre ce qui s'est passé en de certains temps, avec ce qui s'est fait en d'autres. Car il y a bien de la difference, par exemple, entre l'estat où estoit l'Eglise du temps de Diocletien, & celuy où elle fut depuis sous l'Empereur Constantin.

Il ne faut pas neanmoins que des enfans s'arrestent à ce qui regarde la Chronologie contentieuse ; mais il faut laisser aux Sçavans à disputer de certaines difficultez qui sont plus capables d'embroüiller les esprits foibles, que de les éclairer.

Comme dans la Geographie l'on s'arreste à certaines Villes les plus grandes, & les plus celebres, autour

desquelles l'on place les autres moindres, chacune en sa distance : Ainsi dans l'ordre des siecles il faut s'arréter à de certains temps, ausquels sont arrivées des choses les plus considerables ; comme, par exemple, dans Histoire sainte au deluge, à la vocation d'Abraham, à la publication de la Loy écrite, &c.

Cela s'appelle Epoque, du verbe Grec ἐπέχειν, qui signifie s'arrester ; parce qu'on s'arreste là pour considerer comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou aprés ; & l'on évite par ce moyen les anachronismes, c'est à dire, la confusion des temps.

Il suffit d'abord pour des enfans, qu'ils sçachent ce qui s'est passé de plus considerable en chaque siecle. A quoy Helüicus, & le *Ratiocinarium temporum* du Pere Petau, qui a esté traduit depuis peu, peuvent suffire. Ils pourront ensuite en venir à un plus grand détail, s'ils y ont tant soit peu d'inclination, & de curiosité.

ARTICLE III.

Des Mathematiques,

C'ESTOIT autrefois par les Mathematiques que l'on commençoit à instruire les enfans, dés qu'ils sçavoient un peu lire & écrire : Parce qu'elles sont les fondemans de plusieurs arts necessaires à la vie ; outre qu'elles éveillent & forment merveilleusement l'esprit, en l'accoûtumant à raisonner toûjours avec beaucoup de justesse, & à penetrer jusqu'au fonds des choses.

L'on peut encore apporter cette raison de la necessité qu'il y avoit autrefois d'apprendre de bonne heure les Mathematiques ; c'est que les anciens Philosophes ont presque tiré de là toutes leurs inductions, & leurs exemples. C'est pourquoy Platon, & Aristote ne recevoient personne dans leurs écoles, qui ne les sceussent parfaitement.

Ces sciences ont pour objet la quantité, & se divisent en diverses especes, suivant les differentes manieres

dont elle peut eſtre conſiderée. A quoy je ne m'arreſteray pas icy, y ayant une infinité de livres ſur ce ſujet, auſquels on peut avoir recours. Je diray ſeulement, qu'elles ſont particulierement neceſſaires aux gens d'épée, qui doivent bien apprendre la maniere de fortifier, d'attaquer, & de defendre des places, de bien faire un campement, de ranger une armée en bataille, & autres choſes de cette nature.

Comme il y faut apporter une grande & continuelle application, les eſprits legers, inquiets, & peu arrétez n'y ſont nullement propres.

Pour ce qui eſt de l'Aſtrologie Judiciaire, elle a toûjours eſté condamnée, quoy qu'on en ait quelquefois veu des effets ſurprenans.

ARTICLE V.

Du Deſſein.

LE deſſein eſt une choſe ſi divertiſſante, particulierement lors qu'on eſt ſeul à la campagne; & ſi neceſſaire quand on voyage, qu'il ne faut

pas perdre l'occasion d'y appliquer les enfans de qualité qui y ont un peu de disposition.

Il faut avoir des yeux sçavans, *eruditos oculos*, comme parle Ciceron, pour connoistre, en voyant un Tableau, quel peut en estre l'Auteur; & pour discerner une bonne copie d'avec un Original. Mais il est au moins loüable de parler de la Peinture dans les rencontres, en la maniere, & dans les termes qu'en parlent d'ordinaire les habiles gens, & de pouvoir dire, par exemple,

Si un dessein est plein d'invention & de genie; si le paisage fait un bel effet à l'œil.

Si l'ordonnance des personnages qui y sont representez, est bien entenduë.

Si leurs attitudes sont bonnes.

Si leurs postures ne sont pas forcées, mais naturelles.

Si leurs actions sont animées.

Si le coloris en est vif, & la carnation belle.

Si la drapperie est riche.

Si les ombres, les teintes, les demi-teintes sont bien ménagées.

Si le point de veuë est bien pris ; la perspective agreable ; les païsages gais, & bien diversifiez.

Enfin si les principales regles de l'Architecture y sont bien observées.

Je laisse aux habiles à parler des manieres differentes, & des plus belles pieces de Titian, du Correge, de Poussin, & d'autres grands Peintres de ce temps.

ARTICLE VI.

De l'Histoire.

LE mot d'Histoire pris un peu generalement, ne signifie que la description, & l'explication de quelque chose. Ainsi quand on dit qu'Aristote a fait l'Histoire des Animaux, & Theophraste celle des Plantes : cela veut dire, que ces Auteurs ont décrit & expliqué ce qui regarde la nature & les proprietez de ces choses.

Mais prenant ce mot dans sa signification propre & ordinaire, il signifie le recit veritable d'un fait, ou d'un évenement ; avec toutes ses circonstances : c'est à dire, avec la fin

qu'on s'y est proposée ; les deliberations qui s'en sont faites, & l'issuë qui s'en est ensuivie.

En quoy l'Histoire est differente d'un Commentaire, des Annales, & d'un Journal.

Car un Commentaire n'est qu'une ébauche & un project d'Histoire : Comme ce qu'a fait Cesar durant le temps qu'il estoit Gouverneur des Gaules.

L'on appelle Annales, *libri annales*, une description simple, & sans aucun ornement, de ce qui est arrivé de remarquable durant le cours d'une année.

Enfin l'on appelle Journal, *diarium*, la description de ce qui s'est fait chaque jour.

Il n'y a que l'homme à qui l'Histoire convienne, à l'exclusion de tous les animaux ; parce qu'il n'y a que luy qui puisse faire reflexion sur ce qui s'est passé devant qu'il fût au monde, & qui puisse s'en servir dans sa conduite pour l'avenir.

L'on ne peut douter que l'Histoire ne soit également agreable, & utile. Car il y a du plaisir de sçavoir, étant

encore tout jeune, ce qui s'est passé dans le monde bien auparavant qu'on y fût; & de n'y estre pas comme un étranger qui n'y connoist personne, & qui n'y a rien veu.

Que si le monde est comme un grand tableau, où l'Auteur de la nature a pris à tâche de nous faire voir par des marques ineffaçables la grandeur de sa toute-puissance, & de sa sagesse; on peut dire que les divers évenemens qui y sont arrivez, sont comme autant de coups de pinceaux, & de traits qui nous les representent.

Ainsi, par exemple, nous voyons dans l'Histoire de la Genese le monde tiré du neant par la parole de Dieu, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, & toûjours assujetti par sa puissance.

Nous y voyons les divers états où le peuple de Dieu a esté sous la loy de Nature, sous la loy écrite, & sous la loy de Grace.

Nous y voyons maintenant la vraye Religion triompher de l'idolatrie; & les tenebres de l'ignorance entierement dissipées par les lumieres de

la foy, & de la verité.

Enfin nous y voyons éclater un ordre secret de la Providence divine dans tous les desordres des siecles ; dans les changemens des Etats, & dans la punition des méchans, & la recompense des bons, qui doit faire admirer cette sagesse souveraine, qui conduit tous les Royaumes & les Peuples, qui regne absolument sur les bons, & sur les méchans ; & qui fait voir par tout les merveilleux effets de sa misericorde, & de sa justice.

Non seulement donc l'Histoire est agreable, mais elle est encore extrémement utile.

Ce qui fait tomber les jeunes gens dans une infinité de fautes, c'est le défaut de prudence & d'experience : car n'ayant encore rien veu, & ne sçachant pas de quelle maniere il se faut conduire dans le monde ; il n'est pas surprenant qu'ils fassent souvent ce qu'ils n'auroient pas dû faire. Or c'est à quoy l'Histoire remedie : C'est pourquoy on l'appelle avec raison la source de la prudence, & de la sagesse ; le miroir de la vie, & la